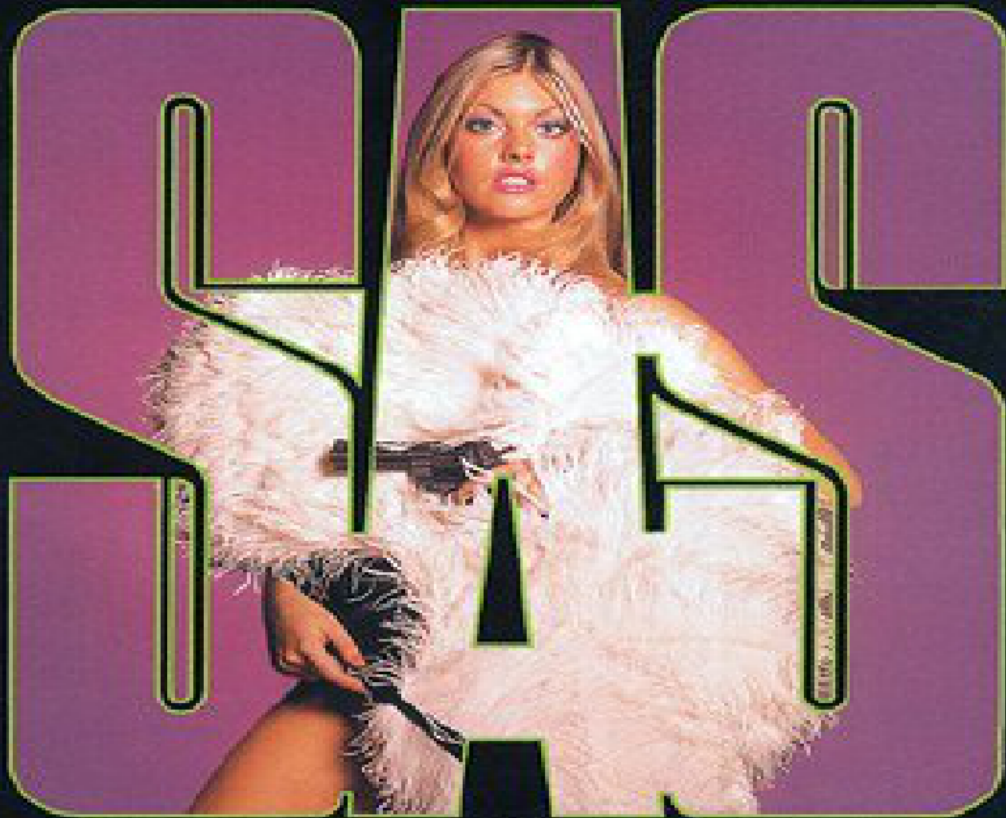


**SAS [043] –
Compte à rebours
en Rhodésie**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



COMPTE À REBOURS EN RHODÉSIE

GERARD DE VILLIERS

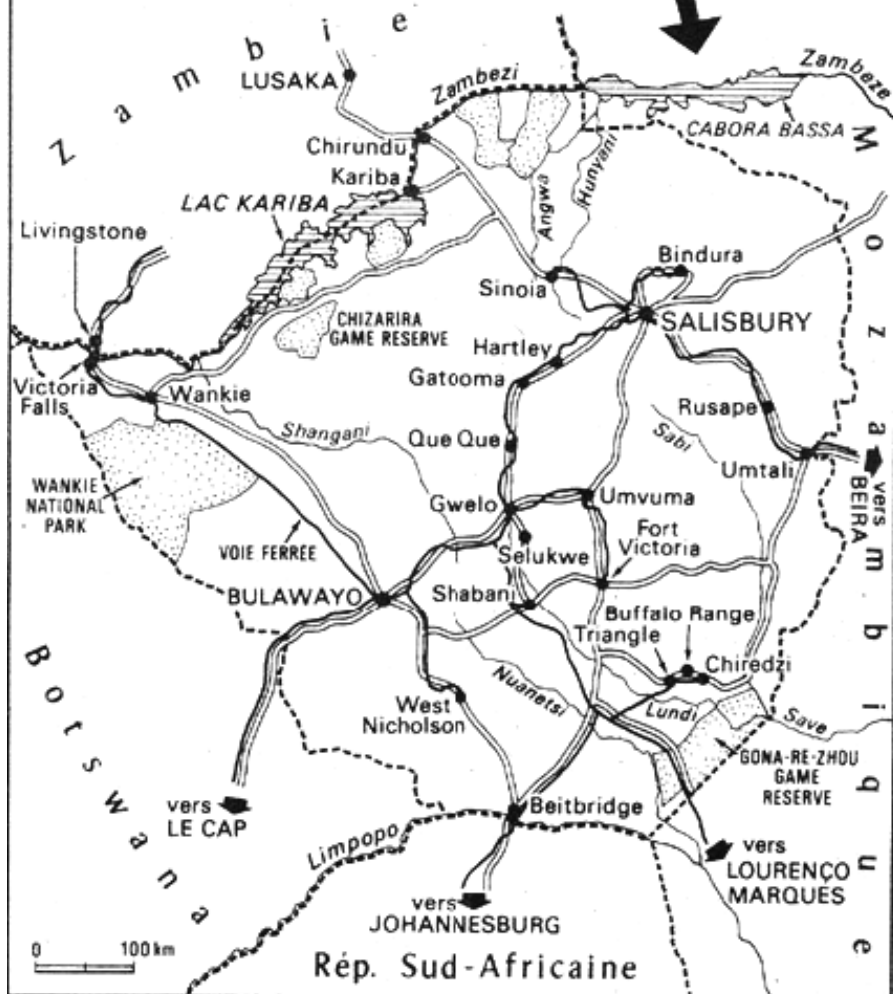
GÉRARD DE VILLIERS

S. A. S.-043

COMPTE A REBOURS
EN RHODESIE



RHODÉSIE



CHAPITRE PREMIER

Elko Krisantem traversa d'un pas rapide le hall d'entrée du château de Liezen. Le téléphone sonnait déjà depuis, près d'une minute.

— Ici, Schloss Liezen, annonça-t-il après avoir décroché.

— Malko ? La voix de femme hésitait.

Le Turc se gratta la gorge, flatté qu'on l'eût pris pour son maître. Automatiquement, il redressa sa haute taille un peu voûtée. Voussure due à la vieille habitude de creuser l'estomac en vue de dissimuler le parabellum Astra qu'il glissait parfois sous la boucle de sa ceinture.

— Son Altesse Sérénissime le Prince Malko n'est pas au château, dit-il. Puis-je savoir qui le demande ?

Il y eut un petit rire soulagé à l'autre bout.

— La Comtesse Szigeti. Comme il est un peu en retard, je voulais vérifier s'il était déjà parti. Je vous remercie.

Krisantem se hâta de placer avant qu'elle ne raccroche :

— Madame la Comtesse a bien fait de téléphoner. Son Altesse Sérénissime m'a confié un message à son intention.

— Un message ? demanda la voix choquée de la comtesse Elisabeth Szigeti, mais je l'attends au Sacher ! Pour déjeuner.

La pomme d'Adam d'Elko Krisantem monta et descendit rapidement. Ce n'était pas toujours facile d'être le majordome du prince Malko.

— Son Altesse Sérénissime m'a chargé de l'excuser auprès de Madame la Comtesse. Il lui est absolument impossible de venir au Sacher.

À soixante kilomètres de Liezen les yeux bleus de la comtesse Elisabeth Szigeti foncèrent de rage. La vie sentimentale compliquée de Malko le forçait parfois à des dérobades inopinées, mais elle avait horreur d'en être la victime.

— Pouvez-vous me dire où le Prince se trouve ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

— Je viens à peine de conduire Son Altesse Sérénissime à l'aéroport de Schwechat, annonça Krisantem.

— À l'aéroport ! Mais qu'est-ce qu'il allait y faire ?

La comtesse avait parlé si fort que le Turc écarta l'écouteur de son oreille, plein de réprobation. En Turquie, une femme n'aurait jamais

osé montrer de curiosité. Avec une onctuosité compassée, il précisa :

— Son Altesse a pris l'avion.

— Krisantem, vous plaisantez ! jeta la comtesse d'une voix sévère.

— Madame la Comtesse peut être certaine que je ne me le permettrais pas, affirma le Turc. Son Altesse Sérénissime le Prince Malko a bien pris l'avion pour Zurich et, ensuite, l'Afrique. Je ne pense pas qu'il soit de retour avant quelques semaines.

Il y eut un long silence au bout du fil. La comtesse Szigeti, partagée entre la rage et la stupéfaction, se demandait si elle allait arracher l'appareil du mur ou raccrocher avec un commentaire qui ne serait pas digne de son rang. Pour passer un après-midi tranquille avec Malko, elle avait expédié son mari à la chasse et donné congé à son personnel. Elle se força à penser à la longue lignée de Szigeti qui avaient encaissé dignement les coups du sort, et se domina. Tout en jurant de faire payer cher à Malko cette avanie. L'image somptueuse d'Alexandra, compagne de Malko, passa devant ses yeux, ce qui la fit grincer des dents.

— Je suppose que le Prince Malko n'est pas parti seul, ne put-elle s'empêcher de dire d'un ton acerbe.

— Son Altesse Sérénissime est partie seule, affirma aussitôt Elko Krisantem. Ravi de pouvoir enfin donner une relative bonne nouvelle. Je crois pouvoir affirmer à Madame la Comtesse qu'il s'agissait d'un départ imprévu. J'ai passé une partie de la nuit à préparer les affaires de chasse de Son Altesse.

— De chasse ! Où est-il parti ?

— En Rhodésie, Madame la Comtesse.

— En Rhodésie ! Mais Krisantem, vous vous trompez sûrement, dit la comtesse Szigeti. Mon mari passe son temps à chasser en Afrique. Il m'a toujours dit qu'on ne tirait rien en Rhodésie. Ni éléphant, ni lion, ni buffle.

— Je ne peux vraiment pas renseigner Madame la Comtesse, dit le Turc d'un ton sincèrement désolé. Son Altesse Sérénissime, le Prince Malko ne m'a pas dit ce qu'il allait chasser.

CHAPITRE II

Bob Lénard appuya son pouce trempé de sueur sur la mollette commandant le réglage latéral de sa plaque de couche, la déplaçant de quelques millimètres. Le crochet métallique prolongeant le talon était bien coincé dans son aisselle, soudant le haut de son corps à la crosse orthopédique de la carabine à répétition. Les deux pointes du bipied ancrées dans la latérite lui donnaient une stabilité parfaite, et Bob, dans la position du tireur couché, épousait étroitement les aspérités du sol. Il fit jouer les muscles de ses bras, cherchant la position idéale, régla légèrement en hauteur le buse de sa crosse, et serra la main droite autour de la crosse-pistolet derrière la détente.

— Ready ?

Derrière lui, la voix de Ted Collins manifestait une certaine impatience. Son visage joufflu mangé de barbe, le torse puissant moulé dans une chemise à manches courtes si rapiécée qu'elle en paraissait en dentelle, le short kaki et les chaussettes de laine formaient un ensemble bonhomme, rassurant, démenti par les yeux très bleus, froids, durs. Il fixait le visage allongé et plutôt gracieux du tireur avec un mélange de mépris et d'admiration. Bob Lénard était sûrement un des vingt meilleurs tireurs du monde. Sans tourner la tête, il répliqua d'une voix calme, en anglais, avec un accent prononcé.

— Presque.

Il avança la tête pour que son œil se trouve à environ 8 centimètres du réticule de la lunette Zeiss montée sur l'Anschütz. La distance idéale. La joue collée à la crosse, il expira doucement l'air de ses poumons, et annonça :

— C'est bon.

Son treillis verdâtre se confondait avec les herbes à éléphant de la vallée du Zambèze. Ted Collins porta à sa bouche un walkie-talkie, et dit, les lèvres collées au micro.

— Go !

Il posa le walkie-talkie, vissa à ses yeux les jumelles pendues à son cou, fixant un petit camion Mercedes bâché arrêté à environ 250 mètres d'eux, presque dans la ligne de mire du tireur. La bâche arrière se souleva. Pendant un instant, on aperçut, deux Blancs qui tenaient un Noir, le poussant à sauter. Le Noir enjamba la ridelle, se

laissa tomber à terre, se releva et s'éloigna rapidement du camion.

Bob Lénard était transformé en bloc de pierre. La respiration bloquée, son index effleura la détente, comme s'il en éprouvait le mou. La détonation fit sursauter Ted Collins.

Un quart de seconde plus tard, le Noir qui s'était éloigné du camion d'une dizaine de mètres, tourna sur lui-même, porta une main à sa tête, trébucha, boula en avant et resta immobile dans l'herbe. L'écho de la détonation roulait encore dans la vallée du Zambèze. Bob Lénard avait à peine reculé sous le choc. Comme toutes les armes de haute précision, l'Anschütz tirait une munition « douce », calibre 308, rien de commun avec les obus qui servaient à massacrer les éléphants à trois mètres. Il y avait quand même 376 kilos de pression à la bouche et une vitesse initiale de 800 mètres-seconde.

D'un geste sec, Bob Lénard manœuvra le levier de la culasse, éjectant l'étui vide. Il restait encore quatre coups dans le chargeur. Des cartouches de cinq centimètres de long.

Le walkie-talkie grésilla et Ted Collins le colla à son oreille. Là-bas, les deux Blancs avaient sauté du camion et étaient penchés sur le corps du Noir.

— Au-dessus de l'oreille droite. Tué sur le coup, annonça Ted Collins d'une voix sans timbre et sans émotion.

Bob Lenard esquissa brièvement un sourire et se releva, laissant l'Anschütz calé sur son bipied. Au passage, il rafla la boîte verte de dix cartouches « Match WS ».

— J'en aurai assez, même si on s'entraîne encore, dit-il, il ne s'agit pas de changer le lot.

— Il y en a encore deux, dit Ted Collins. Après ce sera fini.

Bob Lenard le regarda avec une pointe d'ironie, les mains sur les hanches. Il avait la trentaine musclée, sans exagération, un visage avenant et souriant, avec une mèche de cheveux blonds retombant sur le front. Le type même du garçon sympathique.

— Moi, je suis O.K., affirma-t-il. Mais si vous y tenez...

Les deux Blancs étaient en train de hisser le cadavre du Noir dans le camion. Ils grimpèrent ensuite dans la cabine du véhicule qui démarra, disparaissant derrière un rideau d'arbres. Bob Lenard s'essuya le front, prit une bière dans un carton posé par terre, l'ouvrit, but goulûment et rota.

— Ils en ont pour, longtemps ? demanda-t-il.

— Quelques minutes.

Bob Lenard se sentait parfaitement calme. La mort était son métier. Si on l'avait choisi, c'était à cause de ses qualités de tireur, mais aussi de son absence de nerfs. Aux Olympiades de tir, on utilisait les mêmes fusils, les mêmes munitions. Mais pas les mêmes cibles... Pour Bob Lenard, tirer sur un homme ou sur un arbre revenait

rigoureusement au même.

Il n'avait pas demandé d'où venaient les Noirs qui contribuaient à son entraînement, mais savait par une indiscretion de Don Christie, l'autre policier de la « Spécial Branch » qui participait à l'opération. C'étaient des guérilleros infiltrés du Mozambique, pris les armes à la main. Promis de toute façon à une exécution sommaire. Au moins, lorsqu'ils sautaient du camion, ils ignoraient ce qui allait leur arriver. Le champ de tir se trouvait dans la zone interdite aux civils, à l'extrême nord de la Rhodésie, dans l'ancien parc naturel de Chewore. Quatre Land-Rover de la « Spécial Branch » équipées de radio en surveillaient les accès. Même l'armée rhodésienne ne devait pas savoir ce qui se passait là.

Ted Collins alluma une cigarette et posa ses yeux bleus sur Bob Lenard.

— Vous êtes certain que tout marchera bien ? Vous savez que vous n'aurez pas deux chances...

Le Belge secoua la tête avec agacement avant de répondre, en détachant les mots comme on fait avec les enfants.

— Écoutez, là-bas, la pression atmosphérique et la température seront les mêmes qu'ici. J'utilise les mêmes munitions. J'ai réglé ma détente à 25 grammes au lieu de 150. Comme ça, je ne risque pas le coup de doigt... On pourrait rentrer à Salisbury tout de suite...

C'était la troisième séance sur cible vivante. Qui avait fait suite à un mois d'entraînement intensif pour Bob Lenard. On avait voulu tester aussi bien ses nerfs que sa précision. Beaucoup de tireurs étaient capables de mettre une balle dans une cible à 300 mètres. Mais faire éclater la tête d'un homme à 250 mètres réclamait une absence complète d'émotivité.

Pour les séances « spéciales » on l'amenait en hélicoptère de Salisbury et on le ramenait dans la journée. Mais, entre l'aube et le crépuscule, il régnait une chaleur terrifiante dans la vallée du Zambèze. Surtout, en plein soleil. Bob regarda le « bush », la savane fournie qui ondulait jusqu'au fleuve tout autour d'eux. On n'entendait pas un bruit. Les populations civiles avaient fui depuis longtemps la zone d'opération et on n'y croisait que des patrouilles militaires.

Le Mozambique était à moins de cinq milles. Les deux hommes entendirent soudain un bruit de moteur derrière eux. Bob Lenard se retourna, demeura figé sur place, se croyant victime d'un mirage. Une Rolls-Royce blanche « Silver Shadow » avançait majestueusement sur la piste de latérite. Elle stoppa à vingt mètres derrière Ted Collins et Bob Lenard.

Devant l'expression du Belge, le policier de la « Spécial Branch » dit sèchement :

— Ne vous approchez pas de cette voiture, je vous prie.

— C'est...

— Vous n'avez pas à savoir qui se trouve à l'intérieur, coupa Ted Collins. Cette personne est venue s'assurer que votre entraînement était parfait. C'est tout. Maintenant, remettez-vous en position. Tout est prêt pour l'essai numéro deux.

Bob Lenard regarda. Le camion Mercedes était revenu. Agacé, il s'allongea dans l'herbe, reprit l'Anschütz et verrouilla la culasse, faisant monter une cartouche dans la chambre, essuya ses paumes trempées de sueur sur son treillis, prit la position, vida son cerveau. Le veille, il s'était couché à neuf heures et n'avait pas bu une goutte d'alcool. Pour ce genre de tir, il fallait des réflexes au centième de seconde. Une vague d'air brûlant déforma les objets devant lui. Il se détendit. La présence de l'inconnu tapi au fond de la Rolls l'agaçait. Comme si on doutait de ses capacités !

— Ready ? cria Ted Collins.

— « Craaac » !

La détonation roula, assourdissante. Avant même que s'écoule le quart de seconde nécessaire à la balle pour parcourir les 250 mètres, Bob Lenard sut qu'il avait raté le Noir en tenue léopard qui venait de sauter du camion.

Déconcentré.

Furieusement, il manœuvra la culasse, éjectant la douille vide, prêt à retirer. Là-bas, le Noir s'était immobilisé en entendant le coup de feu. Puis il détala vers un bosquet. Il y eut le bruit assourdi par la distance d'une courte rafale de Uzi et le fugitif s'arrêta net, porta les mains à ses reins et tomba en arrière. Les hommes du camion avaient réagi vite.

— You missed⁽¹⁾, cria la voix furieuse de Ted Collins.

Bob Lenard se redressa d'un bond, étouffant de rage.

Son premier échec !

— Dites à votre type de foutre le camp, cria-t-il hargneusement, je ne peux pas me concentrer. Ce n'est pas un show, non...

Ted Collins, les jumelles pendant sur sa chemise rapiécée, ne répondit pas, les lèvres serrées dans une grimace de mépris. La soudaine émotivité de Bob Lenard l'inquiétait. S'il craquait, ils n'auraient pas le temps de le remplacer avant la date de l'opération. Date qui ne dépendait pas de la « Spécial Branch ». À pas lents, il s'orienta vers la Rolls-Royce blanche.

Les vitres noires à l'arrière ne permettaient pas de distinguer celui qui se trouvait à l'intérieur.

Lorsqu'il approcha du véhicule, la glace arrière descendit, révélant

un homme au visage distingué, les cheveux blancs rejetés en arrière, un fume-cigarette à la main, impeccable dans un costume rayé bleu. Ses yeux pâles fixèrent Ted Collins avec sympathie.

— Annoying business, isn't it⁽²⁾ ? remarqua-t-il d'une voix lasse, et calme.

— Yes Sir, répliqua Ted Collins. Euh, il y a un problème supplémentaire. Ce bâtard prétend que votre présence le gêne, l'empêche de se concentrer.

Une lueur de colère froide passa dans les yeux gris de l'homme au costume rayé. Sa voix claqua comme un fouet.

— Qu'il obéisse. Je suis venu ici pour le voir tirer. Sinon, vous l'abattez sur place.

Ted Collins sursauta.

— Mais, Sir...

— N'ayez crainte, il obéira, Ted. Il tient à la vie. Mais il ne faudrait pas que cela se produise la semaine prochaine. Vous êtes responsable, Ted, vous savez ce qui est en jeu, n'est-ce pas ?

— Je le sais, Sir... dit le policier. C'est la première fois qu'il rate.

— Pas de « wishful thinking⁽³⁾ », Ted. Faites vite. Je dois être à Salisbury à midi.

La glace remonta. The Honorable Roy Golder avait l'interdiction de son médecin de prendre un avion ou un hélicoptère. Cœur en mauvais état. Ce qui ne l'empêchait pas de diriger d'une main de fer l'« Intelligence Office », directement rattaché au bureau du Premier Ministre rhodésien Ian Smith, chargé des problèmes de sécurité les plus délicats.

Ted Collins revint vers Bob qui achevait d'essuyer sa lunette avec une peau de chamois. Les deux hommes se défièrent du regard.

— Alors, il s'en va ?

Le policier de la « Spécial Branch » se baissa, ramassa la mitraillette Uzi posée par terre et la braqua sur Bob Lenard.

— Vous avez une minute pour reprendre votre entraînement. Autrement, j'ai l'ordre de vous abattre. Pour désertion. Nous sommes en guerre, Chappie⁽⁴⁾.

— Et qu'est-ce que vous ferez après ? crâna Bob Lenard. Dans ce foutu pays où on tire les éléphants à dix centimètres, il n'y a pas un tireur décent.

— J'ai dit une minute, aboya Ted Collins.

Bob Lenard regarda le canon de l'Uzi. Le chargeur était engagé, la culasse en arrière, Ted Collins avait le doigt sur la détente. Il vit dans ses yeux qu'il allait tirer.

— Vous êtes plus con que nature, grommela-t-il pour sauver la face avant de retourner s'allonger derrière l'Anschütz.

Dompté. Il avait peur de Ted Collins. Une peur viscérale. Il y avait

quelque chose de bestial chez le policier rhodésien. Une masse de muscles avec l'instinct d'une panthère. Et pas plus d'émotivité que lui. C'est Ted Collins qui avait été le sortir de sa cellule à la prison de Salisbury un mois plus tôt.

Il y attendait le jugement du tribunal militaire rhodésien. Qui ne s'annonçait pas tendre. Au cours d'une patrouille dans la région de Mount-Darwin, Bob Lenard était tombé sur une jeune Noire de quinze ans à qui il avait offert 5 dollars rhodésiens pour une étreinte rapide. Ce qui pouvait déjà lui valoir trois mois de cachot. Mais la fille avait refusé, et avait essayé de s'enfuir. Furieux, Bob Lenard, avait eu le mauvais réflexe de lui fendre la mâchoire et la pommette d'un coup de crosse de son F.A.L. Et de la violer ensuite. Viol interrompu par l'arrivée d'un sergent noir des « Rhodesian Rifles » qui avait amené la fille au plus proche poste de police.

Bob Lenard s'attendait à un savon... Or, il avait été mis en état d'arrestation immédiatement et transféré à Salisbury. L'armée rhodésienne ne plaisantait pas sur la discipline. Lorsque Bob Lenard était arrivé en Rhodésie, via Johannesburg, en provenance du Yemen, il s'attendait à être reçu à bras ouverts. Un homme comme lui, avec l'expérience du combat, de bonnes références militaires – le Congo, le Biafra, un peu d'Angola et le Yemen – cela valait de l'or dans un pays où il y avait si peu de Blancs. Mais les Rhodésiens avaient une vue particulière du problème. Ils ne voulaient pas de mercenaires. Seulement des « engagés volontaires »... Avec les mêmes contraintes que n'importe quel soldat rhodésien blanc. Et une paye assez minable. 80 dollars rhodésiens par mois. Qu'on ne pouvait même pas économiser, puisqu'ils ne valaient que leur poids de papier hors du pays...

Bob Lenard avait hésité. Jusqu'à son dernier vrai dollar. Seulement, il n'était pas question pour lui de retourner en Europe. Interpol avait sur lui une fiche de recherches longue comme un annuaire téléphonique. Une douzaine de viols parfois aggravés de violences. Bob Lenard était un garçon charmant entre deux poussées sexuelles.

Le psychiatre d'une des prisons dans lesquelles il avait été interné, l'avait averti que tant qu'il refuserait de subir un traitement chimique, il recommencerait. Mais Bob Lenard n'avait pas envie de se faire transformer en plante verte.

Dans les pays d'Afrique où Bob avait servi comme mercenaire le viol n'était qu'un péché véniel. Une prime de risques. Le Belge s'en était donné à cœur joie bien que la prise de jeunes Noires passives et sanglotantes n'apporte que des satisfactions mitigées... Au Yemen, cela avait failli se gâter, mais il avait heureusement pu faire passer l'extermination au fusil d'assaut d'une famille enragée par le viol d'une

fillette à peine pubère pour une opération de nettoyage.

En Rhodésie, ses arguments n'avaient même pas ému son avocat, commis d'office.

— Vous allez prendre quinze ans, avait-il annoncé à Bob, effondré. Peut-être vingt. Ils sont obligés de faire des exemples pour montrer que les Blancs respectent les Noirs...

— Mais nom de Dieu, avait explosé Bob, outré de tant d'hypocrisie, quand ils foutent tout un village derrière des barbelés, soi-disant pour les protéger, c'est plus grave que de se taper une fille, non ?

— C'est de la politique, avait répliqué l'avocat. Il faut plaider le repentir. Vous vous en tirerez avec dix ans.

— Dix ans ! Mais ils ont besoin d'hommes, dans ce foutu pays...

L'avocat avait été extrêmement sceptique.

— Le Premier Ministre est très à cheval sur la morale avait-il expliqué. Nous devons protéger nos Noirs. Ils n'ont que nous.

Le fait que Bob Lenard ait jeté son avocat hors de sa cellule à coups de pied n'avait rien arrangé. Le jour où Ted Collins était entré dans sa cellule, il était en train de penser sérieusement au moyen de se suicider... Le policier de la « Spécial Branch » ne lui avait posé qu'une question : « Êtes-vous capable de loger une balle dans la tête d'un homme à une distance de 250 à 300 mètres ? Avec un coefficient de réussite de 100 % ? »

Bob avait répondu « oui ». Et l'avait prouvé. Après les petites filles, le tir de précision était sa seconde marotte.

Il avait quitté sa cellule de Umtali Road pour une chambre à l'hôtel Queen's. Les premiers jours, il n'avait pensé qu'à quitter un pays aussi inhospitalier. Mais où aller ? En Zambie ou au Mozambique, on l'égorgerait après lui avoir coupé le nez, les lèvres et les parties sexuelles. En Afrique du Sud, on le refoulerait. Sur la Rhodésie. Au mieux on le mettrait dans un avion à destination d'un pays où il serait arrêté en débarquant. Alors, il était resté en Rhodésie. Pour le « motiver » un peu plus, la « Spécial Branch » lui avait promis 50 000 dollars U.S. s'il réussissait ce qu'on lui demandait.

— Alors ? cria impatiemment Ted Collins derrière lui.

Une fois de plus, Bob Lenard vida partiellement ses poumons. Maintenant, il se sentait froid comme un iceberg. Il allait les étonner. Il déplaça latéralement de quelques millimètres son talon de crosse réglable, regarda à travers le réticule de la lunette.

— Envoyez ! fit-il.

Le walkie-talkie grésilla. La bâche du camion se souleva. Ted Collins avait pris ses jumelles. Il vit un grand Noir dégingandé, avec une tenue « léopard », sauter du camion. Il se reçut sur les mains, se redressa aussitôt, regardant autour de lui, la bouche ouverte, les yeux

hors de la tête. Tout à coup, il déta la droite devant lui, vers eux.

La détonation claqua alors qu'il n'avait pas parcouru plus de deux mètres. Il balançait la tête de droite à gauche en courant. Soudain, Ted Collins eut l'impression qu'une fleur rouge jaillissait du côté gauche de son front. Ses bras partirent en croix. Sa bouche s'ouvrit. Il parvint encore à faire une enjambée immense. Comme dans un rêve, Ted Collins entendit la culasse de l'Anschütz claquer et, moins d'une seconde après, une autre détonation.

Le Noir parut frappé d'un coup de poing invisible, rejeté en arrière. Ses bras se refermèrent, ses mains agrippèrent sa poitrine et il roula en avant. Mort avant d'avoir touché le sol. Son corps n'eut même pas un soubresaut. La première balle l'avait foudroyé.

Bob Lenard se releva, un sourire sardonique aux lèvres.

— Alors ? Il est rassuré votre copain ?

Ted Collins n'eut pas le temps de répondre. La « Silver Shadow » était en train de faire demi-tour. Le soleil se refléta sur les vitres noires et la grosse voiture disparut sur la piste.

Le policier de la « Spécial Branch » était encore sous le coup du doublé. Deux balles dans un homme qui court à 250 mètres !

Bob Lenard était fascinant lorsqu'il tirait. Un bloc de béton ou, seul, l'index qui pressait la détente était animé d'un mouvement infinitésimal.

— Restez en forme jusqu'à la semaine prochaine, dit Ted Collins froidement.

Les deux passagers du camion étaient en train de traîner le corps du Noir vers leur véhicule. Bob Lenard pensa soudain à quelque chose :

— Mais qu'est-ce que vous leur dites, quand ils sont dans le camion ?

Ted Collins hésita une seconde, puis laissa tomber sans sourire :

— Qu'ils vont être relâchés.

La Rolls-Royce avait disparu. Le camion qui avait chargé le cadavre arriva en cahotant vers eux. Comme tous ceux de l'armée rhodésienne, on avait enlevé le sigle « Mercedes » pour le « banaliser ». La Rhodésie était frappée d'embargo économique. Un homme mince en tricot de corps et treillis, sauta de la cabine. Moustachu, avec des yeux bleu foncé, Don Christie, l'adjoint de Ted Collins.

— Good shot, dit-il. Vous voulez voir ? Vous lui avez fait sauter la moitié du crâne.

Bob Lenard était en train de ranger l'Anschütz dans sa housse.

Il ne répondit pas. Un hélicoptère « Alouette » apparut, volant au ras du bush. Il venait les chercher. Don Christie remonta dans le Mercedes « banalisé ». Il était à peine neuf heures du matin. C'était

important de s'entraîner à l'heure où aurait lieu la véritable action. Sinon, la température ne serait pas la même. Ted Collins et Bob Lenard montèrent dans l'Alouette qui s'éleva aussitôt. Le paysage était superbe, le bush épousait les collines, comme une immense couverture verte.

Au loin, le Zambèze brillait jaunâtre et sinueux.

Un toit apparut sous l'hélicoptère avec, en énormes lettres blanches « TS 33 ». Code d'appel en cas d'attaque. Chaque ferme avait son numéro. Ted Collins se pencha sur Bob Lenard.

— C'est la ferme de John Burger. C'est de là que nous partirons la semaine prochaine.

Bob Lenard regarda avec indifférence le bâtiment entouré d'un jardin, cerné par d'immenses champs de maïs.

Il avait surtout hâte de retourner à Salisbury.

Ted Collins prit le volant de la Land-Rover garée dans l'enclave militaire du petit aéroport.

Bob frissonna. Il faisait bien 10° de moins à Salisbury que dans la vallée du Zambèze.

— Je vous dépose à l'hôtel ? demanda le policier.

— Non, à Rotten Row, dit Bob Lenard.

— À Rotten Row ? répéta Ted Collins en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ?

Rotten Row n'était pratiquement habité que par des Noirs ou des Métis.

Bob baissa la tête, buté, furieux de s'être laissé piéger.

— Faut que je voie quelqu'un.

Ted Collins réprima une grimace de mépris. Décidément, ces étrangers ne savaient pas se tenir. La route filait à travers le quartier noir de Hartfield.

— Il n'y a que des Asiatiques et des « blacks » à Rotten Row, remarqua-t-il.

Brusquement, Bob Lenard en eut assez : le coup de la mitrailleuse lui était resté en travers du gosier. De sa propre initiative Ted Collins n'oserait jamais toucher un cheveu de sa tête. Il se tourna vers le policier et cracha, d'un ton agressif :

— Qu'est-ce que cela peut vous foutre ? Je vais à Rotten Row pour baiser, si vous voulez savoir.

— Une black ? demanda Ted Collins.

— Tiens, évidemment, pas une Blanche, ricana le mercenaire. Je n'ai pas assez de fric.

Ted Collins blêmit.

— Vous savez dans quoi vous êtes engagé, remarqua-t-il d'un ton glacial. La moindre indiscretion pourrait faire échouer ce projet. Nous ne pouvons faire confiance à personne. Surtout pas à une « coloured ». Beaucoup sont liées aux Américains. Et les Américains veulent notre destruction. Vous avez entendu ce bâtard de Kissinger ? Il ne dit plus Rhodésie, mais Zimbabwe. Comme ces foutus « terrs »⁽⁵⁾...

— Vous en faites pas, ricana Bob Lenard. Je la baise sans lui parler. C'est une fille sympa qui a un beau cul et qui prépare bien le riz au piri-iri. Maintenant, si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à m'installer au Monomatapa avec, une belle pute blanche.

— On pourrait vous installer ailleurs, dit d'un ton menaçant Ted Collins.

Il tourna à droite, longeant un énorme cimetière. Ils étaient presque arrivés au centre.

Bob Lenard n'était pas décidé à se laisser faire. À ce stade de l'opération, ils ne pouvaient plus se passer de lui. Pas le temps de former un autre tireur.

— C'est ça, ricana-t-il, remettez-moi en cabane. Vous irez là-bas avec un lance-pierres.

L'homme de la « Spécial Branch » ne répondit pas. Passant sous le pont de chemin de fer, il remonta Kingsway jusqu'à Manica Road qu'il enfila à gauche.

Trois minutes plus tard, ils étaient dans Rotten Row, une longue avenue, qui descendait vers le sud de la ville, bordée d'un côté d'un parc où on jouait au cricket. Là commençait la limite invisible délimitant les quartiers blancs du ghetto noir. Lorsqu'avec la complicité d'un propriétaire, un Noir s'installait dans un bloc d'immeuble, le gouvernement rachetait aux autres propriétaires blancs leur maison. Ainsi, la ségrégation de fait restait totale. D'ailleurs, à part quelques Portugais particulièrement dénaturés et fraîchement arrivés, personne n'aurait songé à habiter au sud de Railway Avenue.

Les Noirs ne venaient dans le centre de Salisbury que pour travailler ou flâner. Parmi les grands hôtels, seul le Monomatapa les acceptait.

— C'est là, annonça le Belge.

La Land-Rover stoppa en face d'une série de bâtiments séparés de Rotten Row par une haie d'arbres. Ted Collins aperçut une Noire avec des cheveux frisés et un visage rond, qui paraissait attendre. En voyant le véhicule militaire, elle rentra vivement dans la maison.

— C'est elle ? demanda-t-il.

— Ouais, reconnut Bob Lenard sans enthousiasme.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Mathilda.

— Elle travaille ?

Le Belge ricana.

— Elle est pute à ses moments perdus. Sinon, elle coud un peu ou elle fait le ménage. Comme elle sait à peine lire et écrire, c'est pas elle qui va espionner.

Il sauta de la Land-Rover qui redémarra aussitôt. Ted Collins jura entre ses dents, décrocha le micro de sa radio et appela son quartier général de la « Spécial Branch », dans Fourth Street.

— Faites-moi un « run-down »^{6} sur une black qui s'appelle Mathilda et vit 65 Rotten Row, demanda-t-il.

Il raccrocha. Bob Lenard le dégoûtait. Il ne comprenait pas comment on pouvait avoir envie de faire l'amour à ces filles idiotes qui sentaient mauvais. Seulement, pour l'instant, Bob Lenard était l'homme le plus important de Rhodésie. Il était obligé de lui passer ses caprices.

CHAPITRE III

Malko déchiffrait le petit poster rose collé contre la caisse qui annonçait « Think about national security don't talk about it »⁽⁷⁾ quand il entendit un bruit de lutte derrière lui. Deux gardes en kaki – des Blancs – assurant la sécurité du petit casino d'« Éléphant Hill » étaient en train d'expulser un Noir sans cravate qui les invectivait d'une voix furibonde en mauvais anglais. Ils parvinrent à lui faire grimper les quelques marches séparant la salle de jeu du hall circulaire des machines à sous, ouvert à tous, et le lâchèrent. La vieille caissière aux cheveux blancs qui était en train de changer des jetons à Malko secoua la tête d'un air atterré et remarqua d'une voix douce :

— My Goodness ! C'est la première fois que je vois une chose pareille au casino d'Éléphant Hill... Thank you very much, Sir. Have a nice evening.

Au moment où Malko s'éloignait vers la table de « 21 » avec ses jetons, le Noir expulsé resurgit en haut de l'escalier, fonça jusqu'à la caisse et hurla, montrant le poing à la vieille dame :

— Je reviendrai un jour et je vous tueraï tous !

En une fraction de seconde, Malko vit la douce petite caissière se transformer en tigresse déchaînée. Jaillissant de son comptoir, les traits déformés par la haine, elle hurla :

— Ne me menacez pas de me tuer, espèce de vermine noire, parce que je vous tueraï avant !

Les deux gardes se jetèrent à nouveau sur le perturbateur et une croupière en longue robe bleue vint calmer la vieille dame encore tremblante de haine. Les conversations, qui s'étaient arrêtées, reprirent. Malko était stupéfait de cette explosion de haine faisant éclater la façade de cet univers rhodésien si policé, si huilé, si convenable où Blancs et Noirs paraissaient rester à leurs places respectives. Les joueurs, autour de lui, n'avaient pas bougé. Des trognes rougeaudes engoncées dans des smokings si mal coupés qu'ils ressemblaient à des battle-dress. Bien qu'il ne soit que cinq heures de l'après-midi. Mais, à Victoria Falls, on s'habillait tôt. En dehors des chutes sur le Zambèze, les distractions n'abondaient pas. Le seul point de chute était le casino, juché sur une colline dominant le Zambèze en amont des chutes. Une construction ultra-moderne dont la décoration

luxueuse tranchait sur la rusticité habituelle de la Rhodésie.

À la table de roulette voisine, un joueur à la tête de fermier, demanda à haute voix à son voisin :

— Tu sais comment les « terrs »⁽⁸⁾ ont fait avancer la cause des femmes en Afrique ?

— Comment ? gloussa la créature blond fadasse accrochée à son bras, fagotée comme si elle était enveloppée dans un vieux rideau.

— Maintenant, annonça triomphalement son cavalier, les « blacks » laissent passer les femmes devant, sur les pistes. À cause des mines !

Un rire tonitruant domina tous les autres. Émis par un grand gaillard de plus de 1,90 mètre aux traits épais et aux cheveux noirs huileux, dont la vulgarité contrastait avec la grâce de la jeune femme accrochée à son bras.

L'homme roux à lunettes que Malko avait rejoint à la table de « 21 » tourna la tête et dit presque sans bouger les lèvres, si doucement que seul Malko entendit :

— C'est lui. Ed Skeetie.

Malko « photographia » le grand brun qui venait de saupoudrer de jetons la table de roulette puis son regard glissa vers sa compagne.

Une longue robe blanche moulait un corps mince d'où jaillissait une poitrine qui attirait irrésistiblement l'œil en dépit de la sagesse apparente de sa tenue. Le visage ovale, presque triangulaire, démentait cette sagesse. Une lueur brûlante éclairait les yeux très noirs, un peu en amande, soulignés de sourcils fins, très arqués, la grande bouche rouge semblait prête à mordre. En dépit des cheveux noirs tirés en arrière qui durcissaient ses traits, la compagne d'Ed Skeetie dégageait une sensualité animale. Tropicale même, pensa Malko. Avec quelque chose en plus. De la dureté, de l'ambition qui se devinaient au port de tête, à certaines brusques contractions du menton.

Il s'aperçut que les doigts épais d'Ed Skeetie emprisonnaient subrepticement un sein à travers le taffetas blanc sans que sa partenaire semble s'en apercevoir. La jeune femme brune était ou très amoureuse ou très bien élevée. La C.I.A. donnait quand même de petits plaisirs à ses agents. Un week-end à Victoria Falls avec une créature semblable ne ressemblait pas à une corvée, même si « Elephant Hill » n'était pas Las Vegas. Et pourtant, Ed Skeetie avait appelé au secours.

Malko étouffa un bâillement. Il était arrivé cinq heures plus tôt à Victoria Falls, venant de Johannesburg. Après seize heures de vol autour de l'Afrique dans un « 747 » des South African Airlines.

— Sir...

La croupière en robe de soie bleue longue audacieusement

décolletée rappelait gentiment Malko à l'ordre. Il n'y avait plus que trois joueurs à sa table de « Black Jack » et il fallait faire tourner le minuscule casino d'« Elephant Hill », fierté de Victoria Falls. Insolite îlot ludique au cœur de l'Afrique. Automatiquement, Malko tapota son index contre le tapis vert, signifiant qu'il voulait ajouter une carte à son six et à son sept. La croupière, presque dans le même geste, retourna un dix et rafla son jeton de 50 dollars. Le prétexte qu'il attendait pour s'éloigner de la table. Il ne fallait pas manquer le départ de la « Booze Cruise ». La balade quotidienne sur le Zambèze à l'intention des rares touristes. Pour Malko, ce n'était pas du tourisme. Il s'éloigna de la table. Le soupir de la croupière faillit faire sauter ses seins hors de son décolleté.

Il n'y avait qu'une trentaine de personnes dans la petite salle et la moitié des tables étaient recouvertes d'un drap vert. Quelques touristes sud-africains, des fermiers de Bulawayo et des gens de Salisbury. Tous habillés, les femmes en robe longue. De l'Angleterre haïe, la Rhodésie de Ian Smith avait gardé la manie de s'habiller dès cinq heures du soir. Un authentique gentleman ne peut se soûler qu'en smoking.

Et personne n'a jamais vu un gentleman de couleur. Ce sont des choses qui n'existent pas. On était entre Blancs. Comme partout dans cette Rhodésie blanche de 280 000 habitants qui tenait tête avec obstination depuis dix ans aux 6 millions de Noirs du pays, en dehors du réel, des contingences politiques et du simple bon sens.

Il n'y avait pas d'Apartheid en Rhodésie, comme en Afrique du Sud et, théoriquement, les Noirs avaient les mêmes droits que les Blancs. Mais presque tous les établissements publics arboraient un panneau discret annonçant : « Right of admission reserved ». Ce qui leur donnait le droit de refouler toute personne de couleur... Les apparences étaient sauves pour les non-initiés et le casino d'« Elephant Hill » peuplé à 100 % de joueurs blancs...

Avant de quitter la salle, Malko se retourna. Ed Skeetie et sa compagne avaient quitté la table de roulette et venaient vers lui. Ed Skeetie parlant sans arrêt à haute voix, riant, glissant des plaisanteries à l'oreille de sa cavalière. Ils passèrent devant Malko. Une de ses voisines glissa à l'oreille de son copain :

— Tu sais qui c'est ? Daphné Price...

Malko ignorait qui était Daphné Price.

Ils suivirent des yeux la somptueuse silhouette. Ed Skeetie faisait des envieux. Avant de disparaître dans l'entrée ronde encombrée de machines à sous, l'Américain se retourna et son regard parcourut la salle du petit casino. Il s'arrêta sur Malko. Avec insistance. Comme s'il le reconnaissait. Malko eut l'impression qu'il voulait lui dire quelque chose. Mais déjà il reprenait le bras de Daphné Price et disparaissait.

Malko sortit à son tour.

Le coup de sirène fit piailler les singes dissimulés dans les arbres surplombant la rive marécageuse du Zambèze. Le vieux rafiot pompeusement baptisé « Africa Queen » décolla de son wharf, remontant le fleuve. Les serveurs noirs commençaient déjà à circuler entre les deux ponts avec leurs plateaux, jetant leur pâture à la centaine de touristes assoiffés – le contenu de deux cars – entassés sur les banquettes de bois. On parlait tellement allemand qu'on se serait cru à la Oktober Fest et non au cœur de l'Afrique. Malko regarda autour de lui, inquiet : il n'avait pas vu monter à bord Jim Gaven. Assoiffé, il prit au passage un Gini et alla s'appuyer au bastingage arrière entre deux Allemands chargeant fiévreusement leurs caméras. Le paysage était beau à couper le souffle. Le Zambèze coulait majestueusement sur un kilomètre de large, au milieu du bush, entre deux rives basses encombrées d'arbres morts aux formes insolites. Un soleil rouge de dépliant touristique descendait lentement sur l'horizon, au milieu de nuages aux couleurs fabuleuses... Les caméras ronronnaient comme des matous et les appareils photo cliquetaient fébrilement.

Soudain, les cheveux roux de Jim Gaven apparurent dans l'escalier étroit venant du pont inférieur. Doucement, Malko repoussa un Allemand en short, l'œil vissé à sa caméra. Jim Gaven vint s'appuyer sur la rambarde à côté de lui. Avant même de regarder Malko, il examina chacun de ceux qui l'entourait, puis soupira enfin :

— Je crois que c'est safe, ici...

Il avait l'air d'un homme d'affaires prospère avec ses lunettes rondes, son léger embonpoint et son air calme. Malko retint un sourire devant tant de précautions.

— Nous ne sommes quand même pas à Moscou...

— C'est pire, fit Jim Gaven. À Moscou, il y a une ambassade. Ici, il n'y a rien. Ce foutu pays n'existe pas. Salisbury est l'unique capitale du monde sans une seule ambassade, un seul consulat. En cas de pépin, vous êtes livré à vous-même.

Un des photographes s'écarta et les deux hommes en profitèrent pour se retourner et s'accouder, face à l'arrière, tournant le dos aux autres passagers. Mais personne ne faisait attention à eux. Malko examina du coin de l'œil l'homme qui représentait la Central Intelligence Agency en Rhodésie. Un tic nerveux agitait sa paupière gauche. Ses mains couvertes de taches de rousseur, serraient nerveusement le bastingage. Son calme n'était qu'une façade. Malko l'avait identifié à l'« Elephant Hill », d'après les photos données à Vienne. Ils s'étaient croisés dans l'hôtel. Malko tenant ostensiblement

le « Kurier » de Vienne à la main. Et Jim Gaven lui avait désigné Ed Skeetie. C'était la première fois qu'ils entraient vraiment en contact.

— Nous sommes quand même des Blancs, remarqua Malko. Les Rhodésiens font la guerre aux Noirs.

Jim Gaven secoua la tête, les yeux fixés sur le sillage limoneux.

— Depuis que Mr Kissinger a appelé dans un discours la Rhodésie le « Zimbabwe », ils sont déchaînés. Ils savent que le gouvernement américain veut la chute du régime Ian Smith. Et que la « Company » est là pour donner un coup de pouce, éventuellement. À Shabani, où je travaille, c'est tout juste si les fermiers qui savent que je suis Américain ne sont pas venus tirer des coups de fusil dans mes fenêtres.

Officiellement, Jim Gaven était cadre supérieur à la Footes Mineral Corporation, compagnie américaine opérant en Rhodésie pour exploiter les mines de chrome.

La voix tonitruante d'un mégaphone les fit sursauter. De la cabine de pilotage, une hôtesse en bleu interpellait les passagers :

— À droite, vous pouvez apercevoir la rive de la Zambie ! Il y a souvent des hippopotames.

Toutes les caméras se tournèrent vers la droite. Jim Gaven demanda :

— Vous connaissez la situation en Rhodésie, n'est-ce pas ?

— À peu près, dit Malko. Le gouvernement illégal de Ian Smith refuse d'abandonner le pouvoir aux Noirs. Ils sont soutenus par l'Afrique du Sud et tolérés par pas mal de pays. Cela fait dix ans que cela dure.

Jim Gaven approuva.

— Right. Mais depuis quelques mois, il y a eu pas mal de changements. Tant que les Portugais occupaient le Mozambique et l'Angola, la Rhodésie était entourée de pays amis. Maintenant, le FRELIMO est au pouvoir en Mozambique et a déclaré la guerre à Ian Smith. Les Cubains d'Angola piaffent d'impatience et même la Zambie a fermé sa frontière. Le seul poumon de la Rhodésie, c'est l'Afrique du Sud. Dans quelques mois, un an au plus, la situation va devenir intenable sur les 1 200 kilomètres de frontière avec le Mozambique. Ce ne sont pas les 11 000 hommes de l'armée rhodésienne qui vont stopper les infiltrations. Il en faudrait cent fois plus.

— Cela fera un nouvel Angola, soupira Malko.

— Peut-être pas, avança Jim Gaven. Nous avons des contacts avec certains nationalistes modérés de l'A.N.C.⁽⁹⁾. Nous les aidons même.

— Autrement dit, vous tirez dans le dos des Rhodésiens, remarqua suavement Malko.

— Bullshit !⁽¹⁰⁾ grommela Jim Gaven entre ses dents. Nous préférons une Rhodésie noire à une Rhodésie rouge. Si nos plans marchent, cela se passera comme au Kenya. Sinon, l'A.N.C. se fera

déborder par la « United Zimbabwe People's Army », les guérilleros basés en Mozambique sous les ordres d'un haut commandement de dix-huit membres. Tous anonymes. Qui, eux, sont directement sous la coupe du K.G.B. Si c'est eux qui gagnent, ce sera un nouvel Angola. Et la Rhodésie tombera dans l'orbite soviétique.

Malko fit la moue.

— Depuis quelque temps, cela arrive pas mal, non ? La Rhodésie est si importante que cela ?

Jim Gaven ôta ses lunettes et les essuya. Un vent frais leur balayait le dos. Ils étaient maintenant à quatre ou cinq milles au nord de Victoria Falls.

— Mon cher Malko, dit l'Américain, il y a dans le monde trois producteurs de chrome : la Rhodésie, l'Afrique du Sud et l'Union Soviétique... Nous importons tous les ans 77 000 tonnes de « high-grade » chrome de Rhodésie à 170 dollars, 28 % de nos importations totales. Sans chrome on ne peut pas faire la guerre, ni construire de réacteurs d'avion. Alors, le State Department et le Pentagone tiennent essentiellement à ce que le futur gouvernement rhodésien reste dans l'orbite de l'Ouest. Les gens de l'A.N.C. nous ont donné l'assurance formelle que nous pourrions continuer l'exploitation du chrome.

— Mais je croyais que la Rhodésie était frappée d'embargo, objecta Malko, qu'aucun pays n'avait le droit de lui acheter ou de lui vendre des marchandises.

— L'embargo ne s'applique pas au chrome, dit d'un ton égal Jim Gaven.

— Et si les choses ne se passent pas bien ?

L'Américain remit ses lunettes.

— Nous avons un « secondary plan ». Pousser l'exploitation à mort pendant trois ans et vider les mines. Les experts disent que c'est possible.

Ce sont les mêmes qui avaient prédit que les Sud-Vietnamiens pouvaient tenir tête aux communistes...

— Neuf fois sur dix, les experts se trompent, remarqua Malko. C'est ce qui les rend indispensables...

— Je sais, reconnut sombrement Jim Gaven. Aussi, nous devons faire tout ce que nous pouvons pour que les choses se passent bien. Que les Blancs rhodésiens aient une attitude plus souple.

— Autrement dit, remarqua Malko cyniquement, M. Ian Smith risque d'avoir prochainement une mauvaise grippe.

Jim Gaven eut un haut-le-corps.

— Vous n'y pensez pas ! Les Sud-Africains avaient caressé ce projet. Ils nous en avaient même parlé, au temps où nous étions en bons termes avec eux. Mais si Ian Smith était liquidé, les Blancs de Rhodésie deviendraient fous furieux...

— Mais enfin, dit Malko en bâillant, je croyais que la Rhodésie était étouffée, frappée d'embargo, asphyxiée, mise au ban de l'humanité. Ils ne devraient pas pouvoir tenir longtemps...

— Ça, c'est ce qu'on lit dans les journaux, avoua l'Américain. Depuis dix ans la Rhodésie tient tête à l'embargo. En grande partie grâce aux dollars du chrome... L'armée rhodésienne est équipée de camions allemands, d'hélicoptères français et de fusils belges. L'essence vient d'Afrique du Sud et les munitions du Zaïre... Les Sud-Africains, officieusement, aident autant qu'ils le peuvent la Rhodésie : 35 % de la population blanche est d'origine africain.

De nouveau, le mégaphone de l'hôtesse aboya :

— Essayez de voir les crocodiles sur la rive gauche.

Les caméras et les appareils se braquèrent sur les arbres morts qui ressemblaient à s'y méprendre à des sauriens. Seuls quelques idéalistes continuèrent à filmer le soleil couchant. Malko tourna la tête vers Jim Gaven.

— Si je ne suis pas venu déstabiliser définitivement Ian Smith, qu'attendez-vous de moi ?

— Nous avons un problème en Rhodésie, avoua l'Américain. Par nos contacts au sein du B.O.S.S.⁽¹¹⁾ nous avons eu vent d'un projet secret des services spéciaux rhodésiens. Un truc appelé « East Gate ». Ça concerne le Mozambique. C'est ultrasecret et c'est sûrement une connerie. Ian Smith sait que le temps travaille contre lui. Alors, il peut être tenté de déclencher l'apocalypse...

— Je vois, dit Malko.

Sentant un brusque ralentissement, il leva la tête. Le bateau était en train de faire demi-tour sur le Zambèze. Le soleil disparaissait. Il faisait frais. Jim Gaven chercha le regard de Malko.

— Nous voulons savoir ce qu'est « East Gate », dit-il.

Et si c'est une connerie, l'arrêter. Ce n'est pas un travail facile. La « Spécial Branch » a complètement démantelé notre réseau d'informateurs, expulsé deux « honorables correspondants » et liquidé physiquement un type qui travaillait pour la « Company ». Nous n'avons plus de liaison sûre avec le monde extérieur. Moi-même je suis surveillé à Shabani. Depuis quelques semaines nous n'avons plus aucune information par les Sud-Africains. Les gens de Skimmer Street prétendent ne rien savoir de « East Gate ». Depuis l'histoire de l'Angola, ils nous vomissent, eux aussi. Nous accusant de les avoir lâchés, militairement et diplomatiquement.

— Ce n'est pas très encourageant, remarqua Malko.

Le soleil couchant l'éblouissait. Autour d'eux, le brouhaha des conversations et le choc des glaçons dans les verres avaient remplacé le cliquetis des caméras. Les cent touristes se soûlaient consciencieusement. Tout était gratuit... Aidé par le courant, le bateau

filait à toute vitesse vers Victoria Falls.

— Nous avons quand même travaillé, répliqua Jim Gaven. Le garçon que je vous ai montré tout à l'heure, Ed Skeetie, est un des meilleurs « case-officers » de la « Company ». Il est à Salisbury depuis trois semaines. Avec une couverture en béton armé. Photographe à « Caméra Ten », une agence de Washington. Ils marchent avec nous. Ed est, en plus, un vrai photographe. C'est son hobby. Vous savez qui est la fille avec qui il était tout à l'heure ?

— Pas la moindre idée... avoua Malko.

— Une certaine Daphné Price. La secrétaire particulière de l'Honorable Roy Golder. Patron des Services Secrets particuliers de Ian Smith...

— Intéressant, fit Malko. Et que lui a-t-elle appris ?

Jim Gaven esquissa un sourire ambigu.

— C'est à vous qu'il le dira. Je l'ai vu trente secondes dans les toilettes de l'hôtel. Il avait envoyé un signal de détresse, via Salisbury, la semaine dernière. Il m'a très peu parlé. Nous avons été interrompu. Pour rien au monde, je ne veux le griller. Il a eu le temps de me dire qu'il avait l'impression que la « Spécial Branch » s'intéressait à lui. Qu'un certain Bob, un étranger qui vit avec une Noire, était mêlé au plan « East Gate ». C'est tout.

— C'est peu... remarqua Malko.

— Vous en saurez plus, assura Jim Gaven. En repartant à Salisbury. Ed vous a vu avec moi. Cela suffit. Il sait que vous êtes désormais sa protection et son contact. C'est à vous de jouer à votre guise. Votre couverture d'envoyé spécial du « Kurier » est parfaite.

— Un peu trop, dit Malko.

Il regarda le ciel derrière eux. D'extraordinaires nuages violets, roses, irisés éclairaient l'horizon à l'ouest. Dans quelques minutes, ils auraient regagné l'embarcadère. Malko aperçut, en se retournant, la colonne gigantesque de vapeur d'eau qui montait vers le ciel à l'endroit des chutes. Autour d'eux, l'eau du Zambèze était si calme...

Apparemment, la C.I.A. avait envoyé Ed Skeetie au massacre et maintenant, il fallait lui donner un sérieux coup de main...

— Ça vous ennuerait vraiment qu'on déstabilisé Samora Machel ? demanda-t-il.

Jim Gaven eut un soupir excédé :

— Il n'est pas destabilisable. Le FRELIMO a libéré le Mozambique. Pour le moment, on ne peut pas y toucher. Tout ce que les Russes attendent c'est que Ian Smith fasse ce genre de connerie pour voler au secours de leurs protégés. Avec des « Migs » et des chars. Comme en Angola. Il ne faut surtout pas leur donner ce prétexte.

— Et vous ne pouvez pas expliquer cela au gouvernement rhodésien ?

— On ne peut rien expliquer aux Rhodésiens, dit amèrement Jim Gaven. Ce sont les gens les plus butés et les plus stupides que j'aie jamais vus. Ils plongent dans tous les pièges qu'on leur tend. Nous voulons une Rhodésie noire, mais pas communiste. Si quelque chose est tenté maintenant contre le Mozambique, les nationalistes modérés de l'A.N.C. seront débordés. Le FRELIMO et Moscou prendront la relève... Je suis sûr que le K.G.B. attend en se frottant les mains que Ian Smith fasse sa connerie d'« East Gate ». Qu'il bombarde ou qu'il envahisse le Mozambique. Ou un truc similaire...

L'embarcadère d'où ils étaient partis grossissait. Les touristes se dépêchaient d'avalier leurs ultimes rasades de whisky local.

— Je ne vous reverrai pas ? demanda Malko.

— Si, fit Jim Gaven. Je pars à Salisbury ce soir. Par le dernier vol. Je serai à l'hôtel Meikles. Téléphonez-moi et dites que mes billets d'avion sont prêts. Dès que vous serez là. Je vous attendrai le même jour vers minuit dans Cecil Square.

— Pourquoi prendre le risque de se voir ? demanda Malko. Puisque les Rhodésiens vous surveillent.

— Parce que vous avez besoin d'aide, dit l'Américain. Mais je dois vérifier que ceux à qui je vous envoie ne sont pas déjà surveillés ou retournés... Inutile de vous jeter dans la gueule du loup.

— Je crois que c'est déjà fait, soupira Malko.

Le soleil avait complètement disparu. Jim Gaven et lui se mêlèrent à la foule des touristes déçus : on n'avait vu ni crocodiles, ni hippopotames. Au moment de s'engager sur la passerelle, Jim Gaven qui se tenait derrière Malko, dit tout près de son oreille, presque sans bouger les lèvres.

— Faites attention. Vous n'êtes pas l'envoyé spécial de Dieu le père au sud de l'Équateur, mais un foutu gibier...

CHAPITRE IV

— Regarde, le ciel s'est dégagé. On voit la Croix du Sud !

Le visage levé, Daphné Price contemplait le ciel étoilé. Ed Skeetie passa un bras autour de la taille de sa cavalière, l'attirant contre lui. Il n'avait pas à se forcer pour avoir envie d'elle. Avec son corps de liane et son visage de chat, Daphné était une des femmes les plus passionnées qu'il ait connues. La veille, ils avaient fait l'amour pendant deux heures après avoir été admirer les Victoria Falls.

— Viens, dit-il.

Il passa derrière elle s'appuyant contre la cambrure de ses reins, respirant le parfum de ses cheveux. Ils venaient de finir de dîner dans la salle à manger de l'hôtel. Un dîner aux chandelles dans un décor raffiné de boiseries, de roses sur les tables et de nappes en dentelle. Inattendu au fond de l'Afrique. Ed avait parfois du mal à se souvenir que la jolie femme dont les yeux brillaient en face de lui était une adversaire, qu'il devait « retourner » ou confesser.

Détendu par le vin, il avait surtout envie de lui faire l'amour, pour le moment. Mais Daphné s'écarta un peu de lui et dit d'une voix rêveuse :

— Je n'ai jamais vu les Falls la nuit, j'ai envie que tu m'y emmènes.

Elle se retourna, dressée sur la pointe des pieds et effleura de sa bouche les lèvres épaisses d'Ed.

— Je suis sûre qu'il n'y a personne la nuit, là-bas, dit-elle. C'est amusant.

Ce que le ton de la voix impliquait faillit pousser Ed à la violer sous l'œil du portier noir de l'Elephant Hill.

— D'accord, dit-il, je vais chercher les imperméables.

Il rentra dans l'hôtel et alla louer au portier deux imperméables en plastique. Tous les hôtels en louaient afin que les touristes puissent longer les Victoria Falls sans être trempés par les embruns.

Daphné attendait sagement. Ed ressortit, portant les deux imperméables, sous l'œil complice du portier.

Ils partirent vers le parking en riant. Tandis qu'ils descendaient la colline, Daphné posa une main sur la cuisse d'Ed et commença à le masser doucement, sans cesser de regarder le ciel étoilé à travers le

pare-brise. Elle avait bu à elle toute seule presque une bouteille de vin d'Afrique du Sud. Ed Skeetie était aux anges. L'espionnage ressemblait enfin à ce dont il avait rêvé, lorsqu'il était encore étudiant dans le Kentucky avant de croupir cinq ans comme « Security officer » à Langley.

Il déboucha sur « Zambezi Road » la route goudronnée qui longeait le Zambèze, totalement déserte à cette heure tardive. Cinq minutes plus tard, ils arrivaient au parking de la « Rain Forest », le petit bois bordant la rive sud des Victoria Falls. Ils descendirent de la Datsun et traversèrent la route, la main dans la main. Au bout du chemin on apercevait la lumière du poste de douane commandant l'entrée de la Zambie. Juste avant l'immense pont de fer qui enjambait les gorges du Zambèze juste après les chutes, là où l'eau bouillonnait si fort qu'on l'avait surnommé le « boiling pot ».

Ils arrivèrent très vite à un embranchement. À droite le sentier suivait les chutes. À gauche, il remontait en amont. Daphné tira Ed vers la gauche.

— Allons d'abord par là.

Le grondement des cataractes d'eau tombant de cent mètres de haut dans la gorge commençait à être assourdissant. La vapeur d'eau montait à quatre cent mètres avant de retomber en fine pluie sur la Rain Forest.

Plus on s'approchait des chutes, plus il faisait frais. Un singe fila devant le couple, traversant le sentier et se réfugia dans un arbre. La masse sombre d'une statue surgit sur leur droite se détachant sur le ciel clair. Le docteur Livingstone, découvreur des Victoria Falls, appuyé sur sa canne. Immortalisé dans la pierre. Semblant fixer la « Devil's Cataract » qui se déversait à 10 mètres de là dans un grondement assourdissant.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? dit Daphné.

— Ouais, fit Ed Skeetie. Pas exagérément concerné par les beautés de la nature. Comme s'il voulait lire la plaque de cuivre rivée au socle de la statue, il entraîna Daphné vers le socle de pierre. Mais au lieu d'enrichir son savoir, il embrassa violemment Daphné, la pressant de son grand corps. Malgré les protestations de la jeune femme, il se baissa, saisit le bas de la longue robe blanche et la releva.

Ils luttèrent ainsi plusieurs minutes, Daphné semblant parfois prête à céder, ou au contraire se refusant. Il parvint à la caresser, mais sans arriver à ôter le dernier barrage de dentelle. Il n'en pouvait plus de désir.

Depuis qu'ils avaient quitté l'hôtel, il ne pensait qu'à ce moment-là.

Daphné cramponnée à lui, haletait et lui griffait le cou lorsqu'il testait de lui arracher ses dessous.

Soudain, il sentit une irrésistible poussée jaillir de ses reins. Sans qu'il puisse s'en empêcher, il explosa. Daphné s'en rendit compte. Elle l'attira, le maintenant contre elle, comme pour participer à son plaisir. Sous l'œil réprobateur de Livingstone.

Brusquement calmé, Ed lui caressa les cheveux, le sang battant encore dans ses tempes. Il n'entendait plus le bruit des milliers de tonnes d'eau à côté de lui. Daphné murmura d'une voix blanche.

— Tu es fou !

La robe blanche retombée, le maquillage à peine dérangé, elle le fixait de ses grands yeux noirs aux pupilles dilatées. Avec une expression qu'Ed n'arriva pas à déchiffrer.

Ed Skeetie se sentait un peu honteux. Son désir tombé il recommença à penser à sa mission. Il avait hâte de pouvoir parler avec quelqu'un dont il n'aurait pas à se méfier... Prenant Daphné par la main, il l'entraîna.

— Rentrons.

Daphné résista, le tirant vers le sentier qui longeait le Zambèze.

— Attends. J'ai envie de me promener un peu. C'est tellement beau...

Ed aurait eu mauvaise grâce à refuser. Daphné Price semblait lui avoir pardonné son écart. Elle prit sa main et ils s'éloignèrent de la statue de Livingstone, tournant le dos aux chutes. À cet endroit-là, on n'était pas arrosé. Cependant à cause de la fraîcheur, ils mirent les imperméables. À quelques mètres en contrebas de la rive l'eau du fleuve semblait un miroir immobile, avant de se casser d'un coup sur les rochers de la « Devil's Cataract ».

Soudain, elle quitta le sentier, s'approchant du bord à travers les hautes herbes tirant toujours Ed par la main. L'eau filait trois mètres en dessous d'eux, à toute vitesse. Ed regarda, fasciné. De jour, les Victoria Falls étaient un des plus beaux spectacles naturels du monde. Sur près de 1 600 mètres, les eaux du Zambèze se déversaient dans une étroite gorge, cent mètres plus bas, au milieu d'une féerie d'arcs-en-ciel éternels qui prenaient racine au pied de la « Rainbow Fall », la partie des chutes comprise entre Livingstone Island, au milieu du fleuve, et la rive zambienne à l'est. La condensation était si forte qu'on ne pouvait apercevoir les chutes que sous certains angles. Sinon, on ne voyait qu'un brouillard d'eau. C'était la fin de la saison des pluies et les eaux étaient à leur maximum.

Daphné Price et Ed Skeetie demeurèrent immobiles quelques instants. De nuit, le bruit était encore plus impressionnant. On aurait dit des centaines de locomotives passant à toute vitesse. Soudain, Daphné Price avança encore vers la berge abrupte. Sans lâcher la main de son compagnon.

— Eh ! attention ! cria Ed.

Les herbes formaient un tapis glissant et Daphné n'était pas à un mètre du bord.

— Tu as peur ? cria-t-elle en riant.

Ed Skeetie n'eut pas le temps de se dire que son rire sonnait faux.

Daphné se retourna, lui faisant face. À cause de l'obscurité, il ne pouvait voir l'expression de ses yeux. Il la vit se baisser, tendre la main, gauche vers le sol, comme si elle ramassait quelque chose. Ce fut trop rapide pour qu'il ait le temps de réagir.

La main qui tenait la sienne lâcha ses doigts, remontant brusquement le long de son poignet, l'enserrant d'une poigne de fer, insoupçonnée chez une femme aussi frêle que Daphné Price. En même temps, elle s'accroupit, tirant de toutes ses forces Ed Skeetie vers elle et vers la berge abrupte. Surpris et déséquilibré, l'Américain partit en avant avec un cri, dérapant sur le sol mouillé. Au moment où il la frôlait, Daphné Price arracha d'un coup sec sa main de son poignet. Ed Skeetie était à cinquante centimètres du bord. Sans aucun point d'appui pour se raccrocher.

Déséquilibré, les bras battant le vide, il plongea en avant, entraîné par l'impulsion de Daphné Price. La tête la première.

Il disparut en contrebas de la rive, dans un éclaboussement d'eau couvert par le grondement des chutes. Immédiatement avalé par l'eau noire du Zambèze.

Daphné Price demeura quelques secondes accroupie, la main gauche encore crispée sur le morceau de corde fixée à deux piquets profondément enfoncés dans le sol. Il lui semblait que ses doigts étaient soudés au chanvre. Elle dut les défaire, un par un, avec sa main droite, mais ne put arrêter le tremblement de sa main gauche.

Enfin, elle se releva, les traits crispés, tirés vers le bas. Son tremblement nerveux s'était étendu à tout son corps. D'un pas d'automate, elle s'avança à l'extrême bord de la rive. À l'endroit où on voyait encore la trace des pas de l'Américain. La jeune femme demeura quelques instants à regarder l'eau qui filait à toute vitesse, trois mètres en contrebas.

Cinquante mètres plus loin, le flot se cassait sur les rochers et plongeait dans la gorge. Le corps déchiqueté d'Ed Skeetie devait déjà dériver dans les eaux bouillonnantes du « Boiling pot ». Les crocodiles qui infestaient le Zambèze se chargeraient de faire disparaître ce qu'il en restait.

Daphné Price revint vers la statue de Livingstone, massant machinalement son poignet gauche. Tous les muscles de son bras lui faisaient mal, tant l'effort avait été important. À un moment, elle avait cru qu'Ed allait l'entraîner avec lui. Elle essaya de chasser de sa tête la vision de son corps dégringolant le long de la chute, déjà asphyxié. Au moment, où elle atteignait la statue, deux silhouettes jaillirent de

l'obscurité.

Deux hommes aux traits tendus, eux aussi vêtus d'imperméables.

— I dit it^{12} fit Daphné Price d'une voix sans timbre.

— Bravo ! fit le plus joufflu des deux. The bastard n'a même pas eu le temps de réaliser...

Daphné serra de toutes ses forces les mâchoires pour ne pas se mettre à pleurer. Sa main gauche semblait avoir enflé et elle sentait le sang battre dans sa paume. C'est la première fois qu'elle tuait un être humain. Elle ne réalisait pas encore très bien... Elle se sentait dédoublée. Sans pratiquement s'en rendre compte, ses pas la menèrent jusqu'à la voiture. Heureusement, Ed avait laissé la clef dessus. Les deux hommes l'escortaient en silence. Le joufflu, costaud avec des yeux clairs portait un short et une chemise à manches courtes sous son imperméable.

— Vous rentrez à l'hôtel ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête et murmura :

— Oui.

Avant tout, elle avait besoin de dormir. De tout oublier. Ed Skeetie disparu, sa haine était tombée. Il ne restait plus que le vide. Elle s'était dit avant le meurtre qu'elle irait boire une bouteille de Dom Pérignon à la victoire de la Rhodésie blanche. Maintenant, elle avait surtout envie d'un grand Perrier pour humecter sa gorge sèche.

Elle referma la portière, mit en route, démarra. Les deux hommes la regardèrent s'éloigner puis repartirent vers le sentier faire disparaître les traces du meurtre.

Daphné conduisait dans un état second, en se répétant que c'était la guerre et qu'à la guerre il faut tuer ses ennemis. En roulant sur Zambezi Road ses phares éclairèrent un grand koudou qui traversait et elle dut freiner brutalement. Pendant une fraction de seconde, elle imagina Ed Skeetie luttant contre le courant du Zambèze, tout en sachant que c'était impossible. D'un bond gracieux, le grand koudou disparut derrière un baobab et Daphné Price redémarra.

CHAPITRE V

Malko se réveilla en sursaut et consulta sa Seiko. Dix heures et quart ! Un soleil radieux brillait sur les Victoria Falls. Il s'était endormi, presque sans s'en apercevoir, épuisé par le long voyage. Il espérait qu'Ed Skeetie, qu'il avait aperçu pendant le dîner, le contacterait mais il n'avait plus revu l'agent de la C.I.A. Une brusque angoisse l'arracha de son lit. Pourquoi l'Américain ne s'était-il pas manifesté ? Il se calma en se disant qu'il n'avait peut-être pas pu échapper à Daphné Price. De toute façon, il le contacterait à Salisbury, car son séjour à Victoria Falls ne s'éterniserait pas. À part les chutes et les deux mini-casinos, les distractions étaient rares... Après avoir pris une douche, Malko descendit. Il mourait de faim. La « breakfast room » était vide. Sauf une table, à laquelle se trouvait une jeune femme en tenue safari kaki, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, les cheveux réunis en queue de cheval.

Il fallut plusieurs secondes à Malko pour reconnaître la somptueuse Daphné Price. Les traits tirés, le teint blafard. Un serveur noir déposa devant elle un petit verre plein d'une liqueur marron, surmontée de crème blanche. Elle attendit qu'il fût parti pour le prendre et l'avaler d'un coup... Intrigué, Malko s'assit à une table assez éloignée. Lorsque le Noir qui ressemblait à l'Oncle Tom avec son crâne lisse comme une boule de billard s'approcha, il lui demanda discrètement :

— Quelle est la boisson que vous avez servie à la young lady, par curiosité ?

— De la crème de cacao, Sir. C'est très bon. Vous en voulez ?...

Malko en eut un haut-le-cœur moral. L'Oncle Tom montra ses dents dans un sourire complice.

— La young lady en a déjà pris quatre ce matin. Elle aime beaucoup cela.

Malko se contenta d'un thé. Intrigué. Où était Ed Skeetie ? Daphné Price ne semblait pas dans son état normal. Le temps qu'il beurre un toast, elle avait déjà fait un sort à une autre crème de cacao... Soudain, elle se leva et se dirigea vers le parc où il la vit s'affaler dans une chaise longue.

Son petit déjeuner était fichu.

Il fôça dans le hall aux machines à sous et appela la chambre de l'Américain par le téléphone intérieur. La sonnerie sonna interminablement, il n'y avait personne dans la chambre.

Malko raccrocha. De plus en plus intrigué. Pour quelle raison Ed Skeetie avait-il faussé compagnie à Daphné ? À moins que ce ne soit bêtement une dispute d'amoureux. Après avoir vérifié que Daphné Price était toujours dans le jardin, il monta au premier, alla jusqu'à la chambre occupée par le couple et apostropha une domestique noire qui faisait les chambres.

— J'ai oublié ma clef, dit-il. Voulez-vous m'ouvrir.

La Noire obéit sans dire un mot. Une valise était sur une chaise, ouverte à côté d'un imperméable en plastique. Il aperçut un rasoir, des chemises d'homme. À côté il y avait un gros sac d'appareils photo. Il ressortit, de plus en plus perplexe.

Ed Skeetie ne pouvait être loin si toutes ses affaires étaient là ?

Il n'était pas encore vraiment inquiet. L'Américain semblait de taille à se défendre. Il devait y avoir une explication. À tout hasard, il demanda au portier :

— Je cherche Mr Skeetie, vous ne l'avez pas vu ?

L'autre vérifia son tableau, prit un bout de papier et secoua la tête.

— Non, Sir. Il a loué des imperméables hier soir. Il a dû aller aux chutes...

Soudain, Malko revit la chambre. Il y avait un imperméable jeté sur un fauteuil. Pas deux. Ed devait être aux chutes. Merveilleux endroit pour un contact !

Il sortit prendre sa voiture au parking. Il faisait une chaleur lourde et accablante en dépit de l'altitude. Il se glissa au volant de la Datsun minuscule et fila vers les chutes. Le parking de la « Rain Forest » était plein de cars et de voitures. Il prit l'imperméable qu'il avait loué, l'enfila et s'engagea sur le sentier longeant la faille où s'engouffraient les chutes.

Très vite, il se trouva pris dans un véritable déluge. Sans l'imperméable, il aurait été à tordre en trente secondes. Il suivit le sentier courageusement jusqu'à « Danger Point » à la limite Est des chutes. Tout près du grand pont de fer qui enjambait le Zambèze après les chutes. Scrutant chaque touriste engoncé dans le plastique.

Mû par la curiosité, il s'avança le long des rochers noirs trempés d'humidité qui bordaient la « Main Cataract ». Un splendide arc-en-ciel montait du fond de la gorge jusqu'en plein ciel, enrobant le pont métallique où s'étaient tenus quelques semaines plus tôt les pourparlers infructueux entre Ian Smith et les nationalistes noirs. Une rame de wagons de marchandises stationnait sur le pont fermé au trafic. En revenant sur ses pas, il croisa une fille nue sous son imperméable, à l'exception d'un bikini. Les cheveux trempés, le visage

ruisselant d'eau.

Mais pas d'Ed Skeetie.

Puis une bande de singes surgit des arbres, l'entoura quelques instants, avec des cris aigus et des mimiques grotesques avant de s'enfuir. Revenu à son point de départ, il aperçut un escalier de pierre descendant au fond de la « Devil's Cataract ». Il emprunta les marches énormes et trempées, parvint à une plate-forme déserte dominée par l'eau bouillonnante. Il remonta si vite que son cœur se mit à battre la chamade. Continua le sentier, passant devant la statue de Livingstone, presque jusqu'au golf. Sans apercevoir Ed Skeetie.

En reprenant sa voiture, il se dit que si Ed ne réapparaissait pas, cela allait lui poser de sérieux problèmes.

La seule personne qui pouvait savoir ce qui était arrivé à l'Américain était Daphné Price. Comment l'approcher sans éveiller sa méfiance ? Il réfléchissait encore au problème lorsqu'il entra dans le hall de l'Elephant Hill Casino. Il sentit aussitôt les battements de son cœur s'accélérer. Elle était là. Dans la même tenue. Bavardant avec deux hommes. À ses pieds, il y avait une valise de cuir marron.

Elle partait.

— Les Rhodesian Airlines ont le regret de vous annoncer que le départ du vol pour Salisbury est retardé de trente minutes...

Malko soupira intérieurement en entendant la voix métallique du haut-parleur résonner dans la salle d'attente du minuscule aéroport. Il était plus de six heures et des mécaniciens étaient toujours en train de farfouiller dans un des moteurs gauche du Viscount qui aurait dû partir à 5 h 15. Comme c'était le seul appareil en vue, il n'y avait pas tellement le choix... Derrière lui, Daphné Price se leva et fila droit vers le bar. La jeune femme avait déjà bu trois J & B depuis l'arrivée de Malko. Elle aussi attendait le vol de Salisbury avec une poignée d'autres passagers. Un foulard sur les cheveux, les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires. Tantôt prostrée, tantôt essayant nerveusement de lire un magazine. Malko regarda de l'autre côté de la glace la piste d'envol qui s'allongeait sur 5 000 mètres. Cadeau des Sud-Africains. Ceux-ci avaient construit au nord de l'Afrique du Sud une ceinture de pistes permettant aux « Mirages » de décoller à pleine charge par pleine chaleur. Au cas où...

Il essayait de lutter contre son anxiété, mais chaque fois que ses yeux se posaient sur la valise de cuir, il se demandait quel avait été le sort d'Ed Skeetie. Daphné Price semblait si bouleversée. C'était samedi et le week-end n'était pas fini. Pourquoi repartait-elle ?

Il s'était posé la question pendant les vingt kilomètres de route

rectiligne qui séparaient les Victoria Falls de l'aéroport. Sans parvenir à y répondre.

Il vit que les mécaniciens refermaient le capot moteur du Viscount. Ils allaient partir. Discrètement, il alla s'asseoir non loin de l'endroit où Daphné Price avait laissé ses bagages. Lorsque le haut-parleur annonça enfin le départ, il vit la jeune femme achever son verre au bar et venir vers lui, de la démarche un peu raide des gens qui ont trop bu. Entre la crème de cacao au petit déjeuner et le J & B...

Il était déjà debout, empoignant la valise de cuir marron qu'elle n'avait pas enregistrée.

— Laissez-moi vous aider, proposa-t-il.

Elle leva la tête, eut un petit mouvement de recul, puis esquissa un sourire, vite effacé. Sans un mot, l'un escortant l'autre, ils traversèrent le tarmac brûlant. L'aéroport était construit en plein bush, ce qui donnait une impression saisissante d'isolement.

En tout, il y avait sept passagers. Prudemment, Malko laissa passer Daphné Price devant lui. Elle s'assit au premier rang et il s'installa aussitôt à côté d'elle. Les cinq autres passagers se répartirent à l'arrière. Avant même que l'avion ne commence à rouler, Daphné Price avait appuyé sa tête contre le hublot et semblait dormir. Malko se garda de la déranger, tandis que le bush plat à l'infini commençait à défiler sous les ailes du Viscount. Comme le vol durait une heure et demie ils arriveraient à Salisbury en pleine nuit. Daphné Price n'offrait plus que son dos à Malko. Ce dernier essaya de se détendre, sans y parvenir. Sa mission en Rhodésie débutait plutôt mal.

Au souffle régulier de Daphné Price, il se rendit compte qu'elle s'était endormie. Le ronronnement des turbos était soporifique. Vingt minutes s'écoulèrent, monotones. La nuit était complètement tombée. Tout à coup, Daphné Price sursauta dans son sommeil, poussa un cri et se retourna vers Malko, se jetant littéralement dans ses bras. Celui-ci, au lieu de s'écarter, referma le bras sur elle. Ses lunettes noires tombèrent et il aperçut des yeux rougis, un visage ravagé, une bouche gonflée.

La jeune femme prononça quelques mots indistincts et se rendormit aussitôt sur son épaule !

Malko se garda bien de bouger. L'hôtesse qui passait, attendrie, alla chercher une couverture qu'elle étala sur eux. Malko sentait le corps souple de la jeune Rhodésienne complètement appuyé sur lui. Tout à coup, elle eut un sanglot dans son sommeil, sursauta de nouveau et se mit à pleurer convulsivement, avec des hoquets qui secouaient tout son corps.

Ce qui acheva de la réveiller. Ses yeux s'ouvrirent, elle aperçut le visage de Malko à quelques centimètres d'elle, réalisa qu'elle dormait

dans ses bras, et sursauta, s'éloignant de lui avec un regard terrifié et plein de surprise. Malko essaya de donner à ses yeux d'or leur expression la plus douce.

— Vous vous êtes endormie, Miss.

Elle le fixa, le front plissé, essayant visiblement de remettre ses idées en place, le visage encore plein de larmes, s'efforçant de se recomposer. Mais ses yeux chavirèrent de nouveau.

Il l'entendit murmurer :

— Oh, my God !

Soudain comme une somnambule, elle se laissa retomber contre lui, posant même son bras en travers de sa poitrine. Ils demeurèrent ainsi sans bouger dans la pénombre, abrités par la couverture. Puis, un peu plus tard, Daphné Price sembla reprendre conscience, s'accrocha à Malko comme une noyée, le visage levé vers lui. Son haleine empestait l'alcool. Elle était parfaitement ivre morte.

Leurs lèvres se touchèrent. Aussitôt, la bouche de Daphné Price s'ouvrit et s'unit à celle de Malko en un baiser plein de salive, la bouche grande ouverte. Sans ouvrir les yeux, mais le serrant encore plus fort contre elle. Sous la couverture, la main de Malko trouva un sein ferme à travers un léger soutien-gorge, en écartant la toile de la blouse. Puis il descendit le long de la toile de la jupe kaki, sans arrêter son baiser. Daphné Price sursauta lorsqu'il effleura son ventre mais ne s'arracha pas de ses bras.

Plus bas encore, il rencontra la jambe nue, remonta lentement sous la jupe. De son côté, Daphné Price ne restait pas inactive. Sa main s'était glissée sous la couverture, jusqu'au ventre de Malko et elle le caressait à travers son vêtement, griffant l'alpaga, comme si elle avait envie de l'arracher. Pendant plusieurs minutes, ils demeurèrent dans la même position, abrités par la couverture, n'interrompant leur baiser que pour reprendre souffle, activement occupés à se donner mutuellement du plaisir, enroulés l'un autour de l'autre.

L'hôtesse passa et s'éloigna choquée. Pourtant les mœurs étaient plutôt libres en Rhodésie. Deux couples sur sept divorçaient. Mais on ne faisait pas l'amour dans les avions. Ce n'était pas dans la Constitution.

Daphné Price se mit à donner de furieux coups de bassin, venant à la rencontre des doigts de Malko qui la pétrissaient. Ses doigts à elle entouraient maintenant la peau nue de ce dernier, sous la couverture, le serrant parfois si fort qu'elle lui faisait mal. Il sentit naître son orgasme sous ses doigts. Daphné Price se tordit, se mordit les lèvres et ses doigts se crispèrent tellement sur Malko qu'elle déclencha involontairement son spasme. Elle ne le lâcha pas, continuant à l'embrasser jusqu'à ce que les dernières vagues de son ventre se calment. Une tache de lumière apparut à travers les nuages. Daphné

Price avait joui à la verticale de Batooma.

Ils cessèrent de bouger peu à peu, leurs bouches se quittèrent. Cinq minutes de plus et Malko la violait pour de bon. Puis, la main de Daphné l'abandonna et revint se poser sur sa poitrine. La bouche ouverte, les yeux encore plus gonflés, elle se rendormit sur son épaule. Elle aurait sûrement dormi jusqu'à Salisbury si l'hôtesse n'était pas venue se pencher sur Malko.

— Sir, nous allons traverser du mauvais temps. Réveillez votre femme pour qu'elle s'attache. Nous risquons d'être secoués.

Malko observait le profil délicat de Daphné Price, en train de tirer sur une cigarette, se demandant quel était son secret. Le Viscount était secoué par l'orage et cela avait aidé la jeune femme à reprendre conscience. Il restait une demi-heure de vol avant Salisbury et il n'arrivait pas à la situer. Il y avait quelque chose de trouble en elle. Daphné Price était ce genre de filles dont on disait qu'elles ont réussi avec leurs fesses. Elle n'avait pas la classe d'une femme du monde, mais pour une secrétaire, elle était un peu trop bien habillée, trop apprêtée. Les ongles parfaits, le beauty-case en crocodile trop neuf. Elle éteignit sa cigarette et tourna la tête vers lui. Leurs regards se croisèrent. Ils n'avaient pas encore échangé un mot et il se demandait si leur intermède érotique avait laissé une trace dans la mémoire de Daphné Price ou si elle avait mis cela au compte d'un cauchemar. Il fut tout de suite fixé.

— Je suis désolée, dit-elle soudain, d'une voix un peu trop posée. Je... Je crois que je me suis endormie contre vous. J'étais... heuh, très fatiguée.

Elle avait toujours la couverture sur ses genoux et il se demanda si elle avait rabattu sa jupe de toile.

Ses yeux noirs détaillaient Malko et il sentit que les vibrations ne lui étaient pas défavorables. Daphné Price était peut-être une garce, mais les hommes ne la laissaient pas insensible.

— Vous étiez très belle au Casino hier soir, dit Malko. Dans cette magnifique robe blanche. Du coup, j'ai joué comme vous et j'ai gagné.

Un pâle sourire éclaira fugitivement les traits tirés. Malko prit la main posée sur la couverture et la baisa.

— Je ne me suis même pas présenté : Malko Linge. Je suis autrichien. Il ajouta en souriant :

— Je crois qu'une façon agréable de vous faire profiter de cet argent serait de vous inviter à dîner. Existe-t-il un restaurant décent à Salisbury ?

Daphné Price écrasa sa cigarette dans le cendrier, une lueur irritée

dans ses yeux noirs et Malko comprit qu'il avait gaffé.

— Bien sûr, dit-elle d'un ton soudain acerbe. Nous avons tout ce qu'il faut à Salisbury. C'est une des plus belles villes du monde. C'est votre premier voyage en Rhodésie ?

— Oui, avoua Malko, je voulais voir les Victoria Falls. Je n'ai pas été déçu, c'est superbe.

— Tout le pays est superbe, corrigea vivement la jeune femme. Le plus beau d'Afrique. Et personne ne nous en chassera.

Une brusque agressivité donnait un ton métallique à sa voix. Elle alluma une nouvelle cigarette avec un briquet en laque noire. Malko observait sa transformation avec curiosité. Elle paraissait avoir rayé de son esprit son abandon précédent. Ou le souvenir en avait disparu dans les fumées de l'alcool.

— Mais personne ne veut vous en chasser, dit-il.

Daphné eut une crispation amère de tous ses traits.

— Personne ! Le monde entier est contre nous. Les Américains, les Russes, les Européens. Même les Sud-Africains. Ils veulent tous donner le pouvoir aux Kaffirs... Ils prétendent que nous opprimons les Noirs.

« Ils écoutent la propagande communiste, c'est faux. Aucun Noir ne vit si bien ailleurs en Afrique. Vous verrez à Salisbury. Nous avons les Nègres les plus propres et les mieux habillés d'Afrique... »

Elle ne pouvait plus s'arrêter. Son regard enveloppa Malko avec une méfiance à peine voilée.

— Que faites-vous en Rhodésie ?

— Je suis journaliste, avoua Malko. Pour un grand quotidien de Vienne, « Der Kurier ».

— Journaliste !

Cela semblait un mot obscène dans sa bouche. Elle s'était brusquement tassée dans son fauteuil et lui jeta un regard noir.

— Vous allez probablement raconter des mensonges sur la Rhodésie... Comme tous ceux qui viennent ici.

— Mais pas du tout, protesta Malko. Je suis venu voir ce que vous avez accompli en dix ans.

— Alors, vous verrez beaucoup, affirma Daphné Price, d'un ton définitif.

— J'espère que vous m'aiderez, dit Malko.

Il pensa à Ed Skeetie. Mais le chassa de son esprit. Il ne connaissait pas Ed Skeetie. Ed Skeetie n'avait jamais existé.

— Voulez-vous dîner avec moi ce soir ? proposa-t-il. Vous me parlerez de la Rhodésie.

Elle secoua la tête.

— Impossible. Je suis trop fatiguée.

— Demain ?

Elle hésita quelques secondes, Malko suspendu à ses lèvres. Si elle

disait « non », sa mission était mal partie.

— Si vous voulez, finit-elle par dire. À quel hôtel allez-vous ?

— Au Monomatapa.

— Très bien, dit-elle. Je viendrai à votre hôtel, vers huit heures.

Malko tira de son portefeuille une carte de visite qui ne comportait que son titre d'Altesse Sérénissime et la lui tendit.

— Je vous attendrai avec impatience.

Daphné Price sourit, un peu décripée, examina sa carte, avant de la ranger dans son sac.

Le Viscount commençait à descendre, passant au-dessus d'un grand lac artificiel.

Daphné Price colla son visage au hublot et soupira :

— Regardez comme le pays est beau.

Malko approcha sa tête près de la sienne. De nouveau, ils retrouvaient une certaine intimité. Il aperçut des centaines de lumières essaimées dans ce qui semblait être un immense parc, de hauts buildings modernes dans des rues qui se coupaient à angle droit. Cela ressemblait à la Californie.

Daphné Price se redressa si brusquement que leurs têtes faillirent se heurter. Avec, de nouveau, une lueur farouche dans ses yeux noirs.

— Si je suis obligée de partir, je prendrai un bulldozer et je raserai ma maison !

— Vous êtes née ici ? demanda Malko.

— Non, à Lusaka, en Zambie. Mes parents sont encore là-bas. J'en ai été chassée par les Noirs. Après trois générations. Mais cette fois, ils ne me chasseront pas d'ici.

Son visage sensuel s'était incroyablement durci. Malko n'insista pas. Le Viscount se posa avec une petite secousse. Il aida Daphné Price à descendre ses valises et la laissa partir devant lui, la tête très droite, mais la jupe encore très froissée. L'aéroport était tout petit. Il faisait curieusement frais et il réalisa que Salisbury était à 1 500 mètres. On ne se serait pas cru en Afrique.

Au lieu de se diriger vers la porte marquée « Arrivée », Daphné Price bifurqua vers le coin de l'aérogare.

Dans la pénombre, Malko aperçut la masse claire d'une grosse voiture, une Rolls-Royce blanche Silver Shadow. Le chauffeur descendit et ouvrit la portière à Daphné Price qui s'y engouffra sans un regard en arrière. Le véhicule démarra aussitôt. Malko se demanda si la Rolls appartenait à son amant, The Honorable Roy Golder, patron des services spéciaux rhodésiens. Et si sa présence avait un rapport avec la disparition d'Ed Skeetie.

Dans l'aérogare, des officiers rhodésiens en shorts et chaussettes blanches examinaient les arrivants d'un air suspicieux. Malko se dirigea vers le comptoir Hertz. En cinq minutes, il prit possession de

l'éternelle Datsun 1200 Y et d'un paquet de coupons d'essence.

— Nous avons des restrictions en Rhodésie, s'excusa la jeune employée, mais, vous, les touristes, n'en souffrez pas.

La route menant à Salisbury était rectiligne et étroite, presque sans circulation. Un kilomètre plus loin, il dut ralentir. Plusieurs hommes en tenue kaki, fusil à l'épaule, coiffés de casques anglais de la Première Guerre, contrôlaient les papiers des cyclistes et des piétons noirs. L'un d'eux fit signe à Malko de passer, avec un bon sourire.

Les Blancs ne formaient qu'une grande famille.

Malko regardait Central Avenue absolument déserte à travers la fenêtre de sa chambre. Il venait de raccrocher pour la dixième fois. Perplexe. Cela sonnait toujours « occupé » dans la chambre de Jim Gaven, à l'hôtel Meikles.

Depuis plus d'une heure. Ce qui commençait à devenir curieux. Et même angoissant.

CHAPITRE VI

Jim Gaven était à Salisbury, l'hôtel l'avait confirmé. Mais depuis la disparition d'Ed Skeetie, Malko était plein de méfiance. Le responsable de la C.I.A. pour la Rhodésie ne devait pas être au courant puisqu'il était parti de Victoria Falls avant Malko. Celui-ci mit la télé pour tromper son impatience. À plat ventre sous une Land-Rover, un militaire moustachu expliquait comment blinder soi-même le dessous de son véhicule pour éviter de sauter trop haut sur les mines...

Malko revint au téléphone avec le même résultat et se décida d'un coup. En dépit des risques que cela comportait, il irait au Meikles. Ce n'était pas à plus de cinq cents mètres à pied, le vieil hôtel classique de Salisbury. Il mit sa veste. On grelottait dès que le soleil tombait. Devant l'hôtel, des Noirs résignés proposaient aux rares touristes des statuettes d'ébène. Le Monomatapa dressait sa masse de béton, avec une piscine accrochée à son flanc, à l'est du centre de Salisbury, en bordure d'un grand parc et juste en face du ministère de l'Information. Malko tourna à droite dans Kingsway, puis à gauche dans Jameson. Le centre ne comportait pratiquement que des bureaux, aussi, dès la nuit tombée, on avait l'impression de parcourir une ville fantôme et propre. Les rues se coupaient à angle droit, souvent bordées d'arbres.

Arrivé à Second Street, Malko traversa Cecil Square – le cœur de Salisbury – en biais. La masse grise du Meikles était en face. Quelques voitures étaient garées devant en épi.

Malko hésita un peu. La C.I.A. lui avait recommandé de ne pas emporter d'armes en Rhodésie et il se sentait désespérément vulnérable, bien qu'il ne se serve de son pistolet extra-plat qu'en toute dernière ressource. Mais la brutale disparition d'Ed Skeetie, l'attitude ambiguë de Daphné Price et maintenant le téléphone occupé de Jim Gaven étaient des indices inquiétants. Il se demanda soudain si Ed Skeetie n'avait pas été kidnappé par la « Spécial Branch », interrogé et s'il n'avait pas « donné » Malko et Jim Gaven... Personne n'est un héros sous la torture. Néanmoins, il traversa. Le hall du Meikles était beaucoup moins animé que le Monomatapa. D'un coup d'oeil, Malko vérifia que la clef du 566 n'était pas dans sa case. Il monta par l'escalier au bar du premier. Jim était dans sa chambre ou dans l'hôtel. Le bar était plein. Beaucoup de femmes en robes longues. On parlait

haut et fort. Dans un coin, une très jolie fille blonde au décolleté provocant tenait son compagnon par la main.

Des barmen noirs impeccables. Mais pas un Noir dans la salle. On se serait cru à Londres. Et pas de Jim Gaven non plus. La « Spécial Branch » était sûrement présente dans ce bar cossu et confortable.

Il prit l'ascenseur jusqu'au cinquième. Le 566 se trouvait au bout du couloir désert. Malko frappa à la porte. Pas de réponse. Refrappa, l'oreille collée au battant.

Enfin, il y eut un glissement de l'autre côté du battant et une voix étouffée demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mr Gaven ? demanda Malko. C'est au sujet de vos places d'avion pour Bulawayo...

La clef tourna dans la serrure. Jim Gaven était en chemise, sans lunettes, les traits tendus. Bizarrement, au lieu de faire entrer son visiteur, il sortit dans le couloir, et entraîna aussitôt Malko vers l'escalier de secours.

Ils se retrouvèrent dans l'obscurité, sur le petit palier.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— La « Spécial Branch » est déchaînée, dit Jim Gaven d'une voix tendue. En arrivant, j'ai tout de suite su que cela sentait mauvais. Ils m'ont mis d'office au 566, qui est une des chambres équipées de micros et dont le téléphone est sur table d'écoute. Ils en ont cinq dans l'hôtel. C'est pour cela que j'ai décroché mon téléphone. Il faut qu'ils ne vous identifient à aucun prix. Avez-vous eu le contact avec Ed ?

— Ed a disparu, dit Malko.

Succinctement, il raconta à Jim Gaven ce qu'il savait. L'Américain l'écouta en silence avant de dire :

— Ed ne s'est sûrement pas laissé faire. Je n'aime pas cela du tout. Méfiez-vous de cette fille comme de la peste. Vous êtes la dernière chance de la « Company ». Ici le B.O.S.S. nous a trahis. Les Sud-Africains ont dit tout ce qu'ils savaient de nous en Rhodésie à la « Spécial Branch ». Ian Smith sait que nous jouons la carte de l'A.N.C. Il nous hait. Encore plus que les Russes, je crois... Il faut que vous partiez maintenant, j'espère que personne ne vous a vu monter... Attendez-moi dans Cecil Square, près du marché aux fleurs, dans deux heures. D'ici là, je saurai ce qui reste de notre réseau. Moi je dois repartir demain matin.

— Faites attention !

Jim Gaven se glissa dans le couloir et disparut. Par prudence, Malko décida de redescendre par l'escalier de service. Il ne rencontra personne avant d'émerger au premier où il alla au bar commander une vodka pour réfléchir, au milieu du brouhaha des conversations. Sa vodka devait avoir été distillée dans une baignoire mais il s'entêta.

Autant mourir d'un ulcère que d'une balle. Les gens semblaient tous se connaître. Il n'y avait que 80 000 Blancs à Salisbury. Les femmes étaient toutes horriblement habillées, mais tout le monde semblait très gai. On ne se serait pas cru dans un pays rongé par la guérilla. Ayant stoïquement avalé son poison il paya et partit.

Pourvu que Jim Gaven arrive à semer les gens de la « Spécial Branch » ! Brusquement, les rues désertes de Salisbury lui parurent hostiles et dangereuses. Il n'y avait aucun piéton, sauf quelques Noirs désœuvrés. Malko se sentait étreint d'une angoisse insolite mais il préféra mettre cela sur le compte de l'altitude. Il n'avait jamais aimé la montagne. Tandis qu'il traversait Central Avenue, une « 404 » bleue et blanche de la police passa lentement près de lui. On voyait peu de policiers dans les rues, mais beaucoup de voitures de police.

Il se demanda avec qui dînait Daphné Price. Si elle était encore avec l'homme à la Rolls.

L'enseigne lumineuse du « Rhodesia Herald » brillait à travers les frondaisons des arbres de Cecil Square désert. Malko était venu à pied, après avoir tristement dîné au steak-house étrangement baptisé Arizona, en face du Monomatapa. Des murs blancs évoquaient le Mexique, et la viande était mangeable, quoique accompagnée de frites qui semblaient taillées dans du ciment. Le café turc qui couronnait ces agapes aurait dégusté Krisantem à tout jamais de son pays natal.

Malko, au milieu de l'allée déserte, regarda autour de lui. Il était onze heures et demie, il avait froid et il était inquiet. Jim était en retard de plus d'une heure. Un Noir surgit soudain du bout de l'allée, traînant les pieds et s'arrêta à la hauteur de Malko.

— He Mister, you do nothing ?

Malko l'examina. La grosse bouche semblait émerger du visage plat comme une monstrueuse protubérance, le crâne rasé lui donnait l'air d'une boule d'ivoire noire. Il était mal habillé, avec une chemise violette et d'incroyables chaussures de bois. Les yeux un peu trop brillants. Un pédé. Ou un provocateur. Malko se hâta de s'éloigner sans répondre. Le Noir n'insista pas, partit vers Stanley Avenue.

Soudain, une silhouette apparut sur la pelouse, venant de Baker Avenue et gagna un bosquet, non loin de Malko. Ce dernier s'approcha, vit un banc.

— Asseyez-vous sur le banc, fit la voix de Jim Gaven.

« Le Noir qui vous a abordé, c'est un indicateur de la « Spécial Branch ». Il rôde là tous les soirs, pour dénoncer les homosexuels et les trafiquants de devises... »

Charmant ! On se serait cru à Moscou. Même le froid y était.

Soudain, Jim Gaven tira quelque chose de sa poche et le jeta en direction de Malko.

— Lisez, dit-il d'une voix altérée.

À la lueur du réverbère, Malko aperçut en première page du « Sunday Herald » un article encadré de crayon bille. Le sang se retira de son visage, en lisant : « Accident mortel à Victoria Falls ». L'article racontait comment le personnel de l'Hôtel « Elephant Hill » avait signalé la disparition d'un touriste américain, Mr Edwards Skeetie, descendu à l'hôtel. Des recherches n'avaient pas permis de le retrouver, mais on supposait que cet étranger avait voulu se promener le long des chutes la nuit et avait glissé sur les rochers.

Malko posa le journal, atterré. Revoyant le visage ravagé de Daphné Price.

— Ils l'ont tué, murmura Jim Gaven, d'une voix altérée.

— Mais pourquoi ?

— « East Gate », dit l'Américain. Ils sont prêts à tout pour en garder le secret.

Avec un petit pincement désagréable, Malko réalisa soudain qu'il dînait le lendemain avec celle qui était peut-être responsable de la mort d'Ed Skeetie... Jim Gaven, dans son dos, murmura :

— Daphné Price travaille avec la « Spécial Branch ». Mais elle est la seule à pouvoir nous aider. Parce qu'elle sait. Il faut que vous la fassiez parler. Coûte que coûte.

C'était étrange cette voix qui sortait du buisson. Cecil Square semblait si calme, si propre. Malko ne s'était pas attendu à un tel déchaînement de violence en Rhodésie.

— Que vais-je faire si Daphné Price ne parle pas ? demanda Malko. Je peux difficilement la torturer.

— Il faut qu'elle parle, dit Jim Gaven. Il y a encore deux autres personnes qui peuvent vous aider. C'est tout ce qui reste du réseau de la « Company ». Le premier s'appelle Reg Whaley. Un journaliste anglais. Je suis presque sûr qu'il ne s'est pas encore fait griller. Il travaille avec nous depuis des années. Il est solide.

— Comment ?... demanda Malko.

— Tournez-vous et tendez la main, ordonna Jim Gaven de son bosquet.

Malko obéit. Il vit la main de l'Américain s'avancer et prendre la sienne, la serrer. Puis, il pivota autour de la base de son pouce et lui enserra ce doigt. Jim la retira alors.

— C'est la poignée de main des Africains, expliqua-t-il. Les Blancs d'ici préféreraient se trancher le poignet plutôt que de l'utiliser. Reg saura tout de suite qui vous êtes. Son bureau se trouve au coin de Stanley et de Fourth Street. Second étage. Au-dessus de la boutique de quincaillerie. Vous l'y trouverez toujours, il y vit pratiquement... Ne

lui donnez pas beaucoup d'argent, il n'a pas de gros besoins. Donnez-lui...

Il s'arrêta brusquement. Malko entendit un bruit de moteur. Une voiture passait lentement dans Stanley Avenue, mais à cause des arbres, il ne pouvait pas distinguer de quoi il s'agissait.

— Il faut nous séparer, souffla Jim Gaven. Allez aussi voir de ma part le Révérend Sogwala. United Methodist Church. Au coin de Speke et de Fourth Street. Dites-lui que vous m'avez rencontré à la mission de Chicora...

— C'est tout ?

— C'est tout...

Il y eut un froissement de branches. Jim Gaven s'éloignait. Malko se retourna sur son banc.

— Quand nous revoyons-nous ? À qui vais-je transmettre les informations ?...

— Je vous contacterai, promit Jim Gaven. Dans trois ou quatre jours. Je crois qu'ils m'ont suivi.

Un grincement de freins fit sursauter Malko. À la lueur des réverbères, il aperçut dans Fourth Street une Land-Rover grise d'où émergeait une grande antenne de radio. Deux hommes en sautèrent, des armes à la main et se mirent à courir vers le banc où se trouvait Malko.

Jim Gaven fit brusquement demi-tour sur la pelouse et revint vers lui.

Au même moment, un coup de sifflet strident éclata de l'autre côté de Cecil Square, vers Second Street. Jim arrivait, essoufflé. Il jura entre ses dents, sa main plongea sous sa veste et ressortit, tenant un gros Colt 45 automatique.

— C'est la « Spécial Branch », dit-il. Ils nous cernent.

CHAPITRE VII

Le claquement de la culasse du « 45 » retentit dans le silence comme un coup de tonnerre. Les deux hommes descendus de la Land-Rover couraient vers eux à travers la pelouse.

— Il ne faut à aucun prix qu'ils vous identifient, souffla Jim Gaven.

Il n'avait plus l'air du tout d'un calme fonctionnaire. Malko regarda le gros automatique dans la main de l'Américain. Avec une impression bizarre dans la colonne vertébrale. Cela semblait une folie de s'opposer avec des armes à la « Spécial Branch ». Il se retourna, aperçut deux autres silhouettes arrivant du côté de Second Street.

— Il y en a d'autres de ce côté-ci !

— Partez, je vais les retenir, dit Jim Gaven. Vers Stanley. Essayez d'atteindre Railway Avenue. Ne rentrez pas tout de suite à l'hôtel.

Tenant le Colt à deux mains, Jim Gaven leva l'arme et appuya sur la détente. Une détonation claqua douloureusement dans les oreilles de Malko. Puis une autre. Il y eut un cri de douleur, puis une série de lueurs jaunâtres et le staccato d'une arme automatique. Malko reçut une douille brûlante sur le dessus de la main.

— Filez, répéta Jim Gaven. Dans cinq minutes, ils vont être vingt.

Malko plongea à travers les buissons, puis détala à travers la pelouse. Il y eut un coup de sifflet derrière lui, il se retourna, aperçut un homme qui courait pour l'intercepter, venant de Second Street. Deux détonations claquèrent coup sur coup et le poursuivant de Malko tomba. Celui-ci aperçut furtivement Jim Gaven les jambes écartées, la tête rejetée en arrière, les bras tendus. Comme au stand...

Essoufflé, il surgit sur le trottoir de Stanley Avenue, en face des fenêtres éclairées du « Rhodesia Herald » ; il traversa et s'engouffra dans une ruelle sombre reliant Stanley à Speke. Il se retourna encore vers Cecil Square et distingua deux hommes qui jaillissaient d'une BMW bleue et blanche. Ils coururent vers l'homme blessé qui l'avait poursuivi. Au même moment, le Colt aboya encore. Trois fois. Ses claquements se mêlèrent à ceux d'une mitrailleuse, puis le silence retomba, coupé par le grondement d'une voiture qui démarrait.

Malko déboucha sur Speke Avenue déserte, traversa rapidement et replongea dans une autre ruelle bordée de garages. Ses pas

résonnaient dans le silence, mais on ne semblait pas l'avoir suivi. Les gens de la « Spécial Branch » semblaient avoir été surpris par la brutalité de la réaction de Jim Gaven. Seulement, ils risquaient de se répandre très vite... Après Speke, il tourna dans Manica et continua tout droit, longeant les murs de l'avenue déserte et sombre. Il était sorti du centre, les buildings étaient devenus des maisons. Il cessa de courir pour reprendre son souffle et aperçut devant lui une enseigne lumineuse, au coin de Pioneer Avenue.

En s'approchant plus, il entendit de la musique. Cela sortait des fenêtres au-dessus de l'enseigne qui indiquait « Queen's Hôtel ».

Plusieurs Noirs bavardaient sur le trottoir bordé d'arbres. Malko passa près d'eux, entra dans le couloir qui menait à un escalier de bois dont les marches semblaient avoir été taillées dans des tonneaux de bière, tant elles empestaient, guidé par le vacarme de la musique de plus en plus tonitruante. La salle se trouvait au premier. Malko écarta le vieux rideau noir raide de crasse qui en commandait l'accès et s'arrêta sur le seuil, paralysé par l'agression de milliers de décibels, et la chaleur d'étuve qui s'en dégageait.

Une jeune Noire boudinée dans un pantalon et un boléro de satin bleu électrique, la tête hérissée de mèches tressées, la faisant ressembler à une créature de science-fiction, secouait avec frénésie une paire de seins qui auraient mérité un meilleur usage, mimant une sorte de danse du scalp autour d'un blondinet à l'œil torve, visiblement ivre mort. Oscillant sur ses pieds, maladroitement, il tentait vaguement d'attraper au passage les appas offerts.

Un cercle rigolard de Noirs, des bouteilles de bière à la main, entourait la minuscule piste de danse. À côté de la créature en bleu, un Métis et une grande Noire bien en chair se frottaient l'un contre l'autre comme des silex, piétinant sur place, indifférents aux hurlements de l'orchestre jouant à faire éclater les tympanes d'un sourd. À côté, un Blanc d'une soixantaine d'années, aux cheveux de neige, portant une veste et un nœud papillon, droit comme un I, valsait avec une Noire qui lui arrivait pratiquement à la taille. Ravi et ailleurs. Une douzaine d'ivrognes étaient enroulés autour du bar et les banquettes de moleskine noire entourant la salle disparaissaient sous les couples emmêlés. Toutes les filles étaient noires ou métisses. La tenue allait de la robe longue au blue-jeans. Par contre, il y avait une bonne douzaine de Blancs.

Un fumet fait de bière aigre, de sueur et de parfum bon marché se mêlait à l'odeur caractéristique des Noirs. Dégouté, le blondinet se laissa tout à coup tomber en tas au milieu de la piste. La fille en bleu

électrique arrêta net ses évolutions, déçue, aperçut Malko seul à l'entrée et fonça vers lui comme un épervier, sa fabuleuse poitrine tressautant de joie. Elle pila en face de lui, pivota et, exagérant volontairement sa cambrure, fit saillir une croupe à rendre jalouse la Vénus callipyge. On aurait pu y poser un plateau.

Ravis de cet accueil plein de délicatesse, les Noirs debout se tordirent de rire. La Noire s'était déjà retournée et se trémoussait devant Malko. Au flou de ses yeux, il réalisa qu'elle était bourrée de chanvre. Tout en continuant à se balancer, elle l'attrapa par la taille, l'entraînant vers un coin de banquette libre. À peine assise, elle s'empara de sa main droite et la glissa résolument dans son décolleté, l'appuyant contre son sein droit. Malko eut l'impression qu'il étreignait un obus de 155, en moins ferme et en plus tiède.

Ces indispensables préliminaires ayant établi leur amitié, la fille hurla pour couvrir le bruit de l'orchestre :

— Buy me a beer, Bwana⁽¹³⁾ !

L'odeur de sa sueur aurait pu servir d'arme de dissuasion atomique. Un garçon surgit comme par miracle avec deux bières, se fit payer et disparut, laissant Malko à son sort. Sa compagne était déjà en train de vider la sienne au goulot. Son regard chavira devant la munificence de Malko qui avait laissé 25 cents de pourboire. Elle était tombée sur un gentleman. Trois filles seules étaient à la table voisine. L'une d'elles cligna de l'œil à Malko et plongeant la main dans son décolleté, en sortit un sein qu'elle éclipa aussitôt.

La conquête de Malko accueillit ce geste déloyal par une bordée d'injures dans sa langue natale, accompagnée de quelques mimiques particulièrement obscènes. Puis, afin d'établir définitivement sa propriété, elle prit Malko par la main et l'entraîna vers la piste de danse. L'orchestre redoublait de violence tandis que le Blanc à la crinière de neige continuait béatement sa valse. Il salua poliment Malko, d'un signe de tête. À côté de lui, un Blanc rougeaud avait relevé la robe de sa danseuse pratiquement jusqu'à la hanche et enfoncé sa main jusqu'à l'avant-bras entre ses cuisses. Les yeux révoltés de plaisir, la danseuse oscillait sur place, dans l'indifférence générale. L'éclairage était si faible qu'on distinguait à peine les Noirs des Blancs. Deux beaux bras noirs se mirent autour du cou de Malko.

— My name is Jane, susurra la Noire, en lui léchant l'oreille gauche.

Elle aurait aussi pu s'appeler « ventouse ». Ses pieds nus solidement ancrés au plancher sale, elle se frottait contre lui, avec une obstination touchante et un mépris parfait du rythme. Puis, elle écarta le haut de son corps, secoua les épaules, faisant trembler son abondante poitrine, ce qui semblait représenter pour elle le comble de l'érotisme...

Voyant cependant que Malko ne réagissait pas comme elle le souhaitait, elle glissa sa main entre leurs deux corps, comme le faisaient la plupart des filles. En dansant, elles échangeaient des remarques en matabele qui auraient été sûrement intéressantes à comprendre... Lorsque la cavalière de Malko le jugea à point, elle lui adressa un sourire canaille :

— Too hot here, You come with me to Harari ?⁽¹⁴⁾

Ses doigts avaient emprisonné le tissu du pantalon et serraient avec une insistance sans nuance. Malko ignorait ce qu'était Harari, mais avait une idée bien précise en tête. Se donner un alibi en béton, vis-à-vis de la « Spécial Branch ». Le Queen's était parfait. Soupape de sûreté de Salisbury, société qui tournait en rond. Mais il ne voulait quand même pas pousser le jeu trop loin. À côté d'eux, le Blanc au nœud papillon continuait à valser comme s'il se trouvait à l'Opéra de Vienne. Tenant avec légèreté sa cavalière dont la robe longue révélait une cambrure aussi étonnante que la conquête de Malko.

Déçue de son manque d'enthousiasme, Jane resserra sa prise et demanda avec une nuance de menace :

— You don't like me ?

— I like you very much, affirma Malko avec l'assurance d'un pape émettant une bulle.

La fabuleuse poitrine se trémoussa de joie, comme une gélatine en délire.

— So, you come to Harari ! We must go. It's eleven thirty.

Effectivement, le barman était en train de faire descendre des grillages devant le bar. On ne servait plus. Après un dernier « couac » assourdissant, l'orchestre se tut enfin. Certains couples s'en allaient. D'autres restaient prostrés sur les banquettes de moleskine.

— Let's go, dit Malko.

Ravie, Jane se pendit à son bras. Au passage, elle jeta un mot à deux autres filles qui leur emboîtèrent le pas. Malko aspira avidement une goulée d'air frais. Sa chemise était collée à son torse par la transpiration. Des groupes discutaient sur le trottoir. Avec un petit pincement au cœur, il aperçut une voiture de police stationnée à une dizaine de mètres.

Il y eut soudain un cri et le bruit d'une gifle.

Malko se retourna juste à temps pour voir le blondinet à l'œil torve tituber sous la gifle magistrale d'une Noire enceinte jusqu'aux dents et s'étaler sur le bitume. Un jeune Noir se précipita et le ramassa. Aussitôt, celle qui l'avait frappé bondit et lui assena une seconde gifle. Le blondinet brandit le poing en marmonnant des injures, tandis qu'on essayait de l'entraîner.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko à Jane.

La Noire éclata d'un rire tonitruant.

— Il lui a dit qu'elle avait un tocoloché dans le ventre et pas un enfant...

La Noire enceinte continuait à invectiver d'une voix furieuse le blondinet titubant.

— Un tocoloché ?

Jane se frotta contre lui.

— C'est quand une fille fait pan-pan avec un singe... Un tocoloché est très puissant. On peut lui demander ce qu'on veut. Mais personne ne veut faire ça avec un singe...

Elle s'avança sur la chaussée. Les deux autres filles suivaient toujours. Une rangée de R.4 attendait dans l'avenue. Tous les taxis de Salisbury étaient des R.4, souvent avec la radio. Jane annonça :

— On va déposer mes deux amies. À Harari.

Les filles commençaient déjà à se tasser dans la voiture. Malko aurait bien pris ses jambes à son cou, mais il avait encore besoin de son symbole sexuel bleu électrique...

Le chauffeur, un Blanc, se retourna, plutôt méprisant. Malko se tassa au milieu de fesses dures comme du teck, de seins débordants et de mains tripoteuses. Jane se pencha vers lui.

— Tu veux les trois ?... 30 dollars.

Le taxi filait déjà le long de Railway Avenue vers le sud de la ville. Malko cria au chauffeur.

— Nous allons au Monomatapa !

L'autre faillit en avaler son rétroviseur.

— He, Mister, dit-il, ils ne vous laisseront jamais entrer avec ça au Monomatapa. Allez plutôt à l'Elisabeth. Là, il n'y a pas de problèmes. Ou à l'Ambassador. Je connais le concierge...

— Je vais au Monomatapa, trancha Malko.

Le chauffeur se tut, vexé. Jane colla ses grosses lèvres contre l'oreille de Malko.

— Why not Harari ? Have no fear, we like the goodies, the whites...

Le Monomatapa était déjà en vue. Malko donna un dollar au chauffeur et descendit, escorté de ses trois Noires. Jane s'arrêta soudain en voyant le hall éclairé.

— Je ne veux pas venir là-dedans, fit-elle d'un ton buté. Tu viens dans le Park.

— Non, dit Malko.

Il tenait essentiellement à ce qu'on le voie avec Jane. Il savait comment travaillaient les barbouzes de tous les pays. Les premiers interrogés étaient toujours les concierges d'hôtel.

Jane hésita un instant, puis se décida. Les yeux du portier noir en uniforme vert lui sortirent de la tête.

— Le 815, demanda Malko d'un ton paisible.

Le Noir fit comme s'il n'avait pas entendu.

— The bar is closed, dit-il. You cannot go in with this lady. She is not registered^{15}.

Jane ne parut pas heureuse d'être traitée de lady. Elle éructa une injure d'une grande grossièreté, essayant d'entraîner Malko par la main vers la sortie.

— You come to Harari !

Malko n'avait pas la moindre envie de la suivre. Il s'immobilisa.

— Je vais me coucher, dit-il. Je ne vais pas à Harari.

Le visage rond de Jane se crispa brusquement de rage.

Elle jeta une phrase à ses deux copines qui entourèrent aussitôt Malko. Ce dernier sentit quelque chose de froid contre son poignet.

Une des filles appuyait contre sa peau un rasoir à manche, un sale rictus aux lèvres. Jane lui souffla à l'oreille :

— You come out, fast, or, she cut you.

Il regarda vers le portier. Écœuré, il tournait le dos. Le taxi avait disparu. Il sentait les Noires prêtes à tout. Décidément, son séjour à Salisbury commençait mal. Son alibi risquait d'être trop parfait. Il se laissa entraîner hors du hall. Crescent Street était sombre et désespérément vide. Jane demanda d'un ton menaçant.

— You come to Harari ?

— Non, dit Malko.

— Son of a bitch. Give me money^{16}.

Le rasoir était contre sa gorge. Il sentit des mains qui fouillaient ses poches, avec habileté et rapidité. Heureusement, il n'avait pas grand-chose sur lui.

Jane s'empara d'une liasse de billets et jeta à Malko :

— Si tu vas à la police, Whitey fais attention. Nos frères te tueront.

Elles s'enfuirent en courant et disparurent dans Kingsway. Malko revint vers l'hôtel. Décidément la Rhodésie n'était pas un pays tellement hospitalier... Le portier secoua la tête en le voyant.

— Mister, dit-il, il faut faire très attention avec ces filles. Elles sont très méchantes. Des putains, Mister, des putains.

Malko prit sa clef. Se demandant ce qui était arrivé à Jim Gaven. Il se jeta sous une douche pour se débarrasser de l'odeur du Queen's et se coucha.

Malko déplia le « Rhodesia Herald » apporté avec son petit déjeuner. Un titre attira aussitôt son attention, en haut à gauche de la première page :

« Shots in Cecil Square ».

L'article expliquait que le personnel de l'hôtel Meikles, attiré par des coups de feu, avait trouvé dans une allée de Cecil Square, un homme en train de râler, grièvement blessé d'un coup de feu à la tête. Ses agresseurs n'avaient pu être retrouvés, en dépit des rondes immédiatement entreprises. Le blessé était mort en arrivant à l'hôpital. Il s'agissait de Mr Jim Gaven, employé de la Footes Mineral Corporation, de passage à Salisbury. La police croyait à une histoire de mœurs, la victime n'ayant pas été dévalisée.

Malko replia le journal. Du plomb dans l'estomac. Il entendait encore la voix de Jim Gaven : « Filez, je vais les retenir ».

C'était maintenant une course de vitesse entre lui et la « Spécial Branch ». Les policiers rhodésiens savaient que le représentant de la C.I.A. avait parlé à quelqu'un. Ils savaient également qu'il travaillait sur le plan « East Gate ». Ils feraient tout pour retrouver Malko. Et l'éliminer.

CHAPITRE VIII

Malko ne vit d'abord qu'une paire de jambes somptueusement galbées terminées par des galoches à hauts talons en bois allégé, derrière lesquelles semblait se cacher un toupet gris enfoncé dans un vieux fauteuil de cuir. La propriétaire des jambes, une blonde aux cheveux frisés, leva la tête vers Malko.

— Sir ?

— Je cherche Reg Whaley, commença Malko.

— Vous l'avez trouvé ! fit le toupet gris d'une voix nasillarde et amusée.

Il se leva. Debout, il était presque aussi petit... Enveloppé plutôt qu'habillé dans un costume de toile froissé et taché. Des yeux pleins d'humour et de vie.

— Reg Whaley, dit-il en tendant la main à Malko. Propriétaire et principal employé de l'Agence Rhona.

Malko prit sa main, la serra et aussitôt emprisonna le pouce de Reg Whaley pendant une fraction de seconde, revenant ensuite à la position initiale. Il vit l'éclair de surprise dans les yeux gris.

Reg lâcha sa main et dit, sans même lui demander son nom :

— Venez dans mon bureau, laissons travailler Christina. Sinon, je ne serai pas payé ce mois-ci.

Ils passèrent dans la pièce voisine et Reg Whaley referma aussitôt la porte. Trois costumes étaient pendus derrière comme s'il vivait dans son bureau.

L'Anglais s'installa dans un fauteuil, examinant Malko de ses petits yeux gris. Au-dessous d'un poster rose distribué par le ministère de l'Information, annonçant en grosses lettres : « This City is an official Terr information bureau »⁽¹⁷⁾.

— Alors, vous êtes un ami de nos amis. Je n'ai pas saisi votre nom ?

— Malko Linge, dit Malko.

Reg Whaley ouvrit un tiroir et en tira une bouteille de gin et deux verres.

— Cela vaut un « sundowner » dit-il avec le petit rire sec et caustique dont il entrelardait toutes ses phrases. Ce n'est pas vraiment l'heure, mais c'est de l'importation. Celui que l'on fabrique ici donne

une gueule de bois rien qu'à le regarder...

Il avala son gin tonic tandis que Malko trempait les lèvres dans le sien. Un soleil radieux brillait sur Salisbury. Malko avait passé son dimanche à se reposer et à parcourir en voiture la ceinture de quartiers résidentiels noyés dans la verdure qui s'étendaient autour du centre, sur une surface aussi grande que Londres ! Un paradis où les maisons ne coûtaient que 25 000 dollars. Le dimanche, Salisbury était aussi mort qu'un cimetière. La douce et dangereuse Daphné Price l'attendait le soir pour dîner.

Reg Whaley reposa son verre, le regard brusquement sérieux.

— Vous étiez avec Jim... l'autre nuit ?

— Oui, dit Malko. Je suis là à cause de lui. C'est la « Spécial Branch » qui l'a abattu.

Il raconta à Reg Whaley tout ce qui s'était passé depuis Victoria Falls. Sans mentionner pourtant l'intermède de l'avion.

Reg Whaley hocha la tête.

— Ils sont partout, dit-il. Vachement efficaces. Tout puissants. Mais jusqu'ici, ils agissaient plutôt en douceur, sauf avec les « blacks ».

Malko essayait de jauger le journaliste. Il y avait de tout dans les stringers⁽¹⁸⁾ de la C.I.A. Reg Whaley semblait solide et intelligent.

L'Anglais secoua tristement la tête.

— Ils se déchaînent parce qu'ils sentent qu'ils vont perdre. Alors, ils mentent. Et ils se mentent à eux-mêmes. Les journaux mentent, le gouvernement ment. Les terroristes commencent à s'infiltrer un peu partout. Bientôt ce sera intenable... Mais ils croient au miracle. Il y aura du sang, beaucoup de gens vont être tués... Beaucoup. Pour rien.

— Avez-vous entendu parler du plan « East Gate » ? demanda Malko.

Reg Whaley secoua lentement la tête.

— Non, qu'est-ce que c'est ?

Malko lui expliqua ce qu'il savait des plans rhodésiens. L'Anglais écoutait en faisant tourner les cubes de glace dans son verre.

— Foutue histoire ! Ils sont capables de tout, fit-il. C'est bien difficile d'avoir des informations car c'est une communauté très fermée. Même moi, ils ne me font pas vraiment confiance. Je suis trop indépendant. Ils m'appellent un « dismal Jimmy »⁽¹⁹⁾. Les journalistes, ici, font de l'autocensure. Avant-hier, il y a eu trois alertes à la bombe à Salisbury. Dans des magasins. Personne n'en a parlé. Ordre du Premier Ministre. Si la population commence à s'affoler, c'est fichu. Alors, on leur raconte que les « blacks » sont bien gentils, qu'ils veulent rester comme ça, qu'ils n'écouteront pas les mauvais bergers... Des conneries, quoi ! Et toutes les nuits, le P.U.T.U⁽²⁰⁾ fait des descentes dans Harari ou Hartfield, découvre des armes, arrête des militants... Il y en a déjà 700 en prison. Vous savez ce qu'encourt un

Noir pour ne pas dénoncer un terroriste ?

Malko fit signe que non.

— Sept à dix ans de prison, laissa tomber Reg.

Il eut son petit rire sec et caustique.

— Dans dix ans, ce pays aura cessé d'exister. Alors, ils s'en foutent.

— Est-ce que vous pouvez m'aider ? demanda Malko.

Un éclair de joie passa dans les yeux gris.

— Avec plaisir. Mais je ne sais rien de « East Gate ». Tout ce qui a trait au Mozambique est entre les mains du « Spécial Group » qui dépend directement du Premier Ministre. Leur service « action » est dirigé par un fana de la cause rhodésienne : Ted Collins. Je le connais. Il vient parfois au Quill's Club.

— Connaissez-vous Daphné Price ?

Reg Whaley eut de nouveau son petit rire.

— Qui ne connaît pas Daphné Price ! Une des plus jolies femmes de Salisbury. Une des plus en vue aussi. Elle a été la maîtresse du directeur de la T.V. et maintenant on la voit beaucoup avec le ministre d'État chargé de la Sécurité, Roy Golder. Elle n'est pourtant que simple secrétaire.

— Beau palmarès, remarqua Malko.

Reg Whaley rit encore.

— C'est une Salisburienne moyenne. Nous ne sommes pas en Afrique du Sud ici, les mœurs sont très libres. Dès qu'un type a quelques dollars, il se loue un « flat » pour recevoir sa petite amie. Daphné Price est très ambitieuse.

— Je dois dîner avec elle ce soir, annonça Malko. J'ai réussi à lui parler dans l'avion.

Reg siffla.

— Félicitations. Happy chap... She is Super... Mais c'est bizarre. Je sais que Roy Golder est très jaloux. Comme il est marié lui-même, il ne peut pas la voir tout le temps. Aussi, elle sort très peu.

— Reg, dit Malko. Daphné est au courant de « East Gate ». C'est ma seule piste pour l'instant.

— Elle ne parlera pas, dit l'Anglais. Roy Golder est un des hommes les plus puissants, les plus riches et les plus fanatiques de Rhodésie. Il possède une Rolls blanche et 50 000 hectares de bonnes terres...

— J'ai vu la Rolls blanche, dit Malko. Je ferai attention. Mais pour le moment, je n'ai pas le choix.

— O.K., fit Reg, venez, je vais vous présenter Christina, ma secrétaire.

Ils repassèrent dans le bureau voisin. Reg Whaley présenta Malko comme un journaliste étranger de passage. Christina l'invita à venir dîner au restaurant chinois où elle travaillait le soir comme serveuse.

— Venez donc prendre un verre au Quill's Club, ce soir à l'hôtel

Ambassador, proposa Reg, avant votre rendez-vous. D'ici là, je vais essayer de voir si je trouve quelque chose.

Malko quitta le petit bureau blanc à regret et redescendit à pied les deux étages. Le soleil avait disparu et il tombait des cordes. Il courut jusqu'à la Datsun. Il y avait déjà une contravention. Sa prochaine visite était pour le second contact de Jim Gaven.

Du Monomatapa, Salisbury ressemblait à une coquette bourgade perdue dans un parc immense. À perte de vue, sauf quelques collines au nord, le paysage était plat.

Bien que pudiquement cachée par un chemisier fermé jusqu'au cou, l'extraordinaire poitrine de la standardiste de l'« United Methodist Church » ne pouvait qu'aider les brebis égarées à retrouver la vraie foi. À la différence de la plupart des Noires, elle ne portait pas de soutien-gorge et la fermeté de ses deux globes de chair pointant orgueilleusement sous le nylon marron semblait un défi aux lois de l'équilibre.

Seuls son buste et sa tête dépassaient du petit standard téléphonique de l'entrée. Elle avait un haut front bombé, une expression hautaine dans ses yeux marron un peu proéminents, les traits fins et une bouche bien dessinée.

— Good morning, Sir, dit-elle d'une voix douce. May I help you ?

— Je voudrais voir le révérend Sogwala, dit-il. Je viens de la Mission de Chicora où j'ai rencontré un de ses amis.

Les yeux d'impala de la standardiste ne changèrent pas d'expression.

— Je vais voir s'il peut vous recevoir. Votre nom, Sir ?

Elle prit sa carte et, décrochant son appareil, s'adressa dans sa langue à un interlocuteur invisible. Puis elle raccrocha :

— Le révérend Sogwala va vous recevoir, Sir.

Dernière porte au fond du couloir, à gauche.

L'incisive manquante du révérend Sogwala nuisait fâcheusement à son onction ecclésiastique. Ainsi que sa chemise à fleurs orange. Seules les lunettes et la barbiche lui donnaient l'air d'un intellectuel.

Malko sentait son interlocuteur sur ses gardes. Il l'avait écouté en silence évoquer Jim Gaven mais ne semblait pas enchanté de voir la C.I.A. lui demander de l'aide. Le révérend Sogwala semblait particulièrement nerveux.

Il montra à Malko une petite valise de cuir bouilli posée dans un coin.

— Je peux être arrêté n'importe quand. Il suffit que Mr Ian Smith décide que je suis un danger pour l'ordre public... J'ai déjà fait huit

ans de prison. Mais nous touchons à la fin...

Il parlait calmement, sans haine. Malko lui posa la question à propos de « East Gate » et le Noir secoua la tête.

— Je ne suis pas au courant. Ce serait une catastrophe si les gens de l'autre côté prenaient le pouvoir. Ce sont des athées, des ennemis de Dieu. Ils tueraient tous les Blancs. Je vais essayer de me renseigner. Il faut être très prudent, ne jamais parler au téléphone.

Visiblement, le révérend Sogwala n'avait pas envie que Malko s'éternise dans son bureau. Il le raccompagna jusqu'à la petite entrée. Avant de le quitter, il dit en souriant.

— J'espère vous recevoir un jour dans une Zimbabwe libre. Où il y aura encore des Blancs. Nous ne voulons ni les chasser ni les tuer. Seulement une part de leurs richesses...

La standardiste les écoutait gravement. Malko se dit qu'avec son physique, elle n'aurait aucun mal à en obtenir dans n'importe quel pays civilisé. Le révérend Sogwala s'approcha d'une table où se trouvaient plusieurs petites autruches en verroterie.

— Si quelqu'un vous apporte une de ces autruches, dit-il, vous ferez ce qu'il vous dit. Je ne veux pas avoir trop de contacts avec vous. Les gens de la « Spécial Branch » n'aiment pas que nous parlions à des journalistes étrangers. À bientôt.

— À bientôt, dit Malko.

Il sortit de Reliance House et se retrouva dans Moffat Street bordée d'acacias. Étrange église. Les gens de l'United Methodist Church semblaient plus préoccupés par la politique que par l'évangélisation. Il comprenait maintenant la haine ouverte des Rhodésiens blancs à l'égard des missionnaires étrangers. En dépit du calme apparent de Salisbury, des Noirs en cravate, le pays était engagé dans une lutte à mort. Qui ne pouvait se terminer que par la défaite des Blancs...

Mais comment expliquer cela à des gens qui craignaient de tout perdre, qui avaient déjà reflué des autres pays africains, de Zambie, de Ruanda ou de Mozambique ?

La pluie avait cessé de tomber. Cette saison des pluies qui n'en finissait pas était épuisante. Maintenant, on étouffait. Malko se glissa dans la Datsun transformée en étuve. Se demandant si la « Spécial Branch » avait identifié le fuyard du samedi soir. Le concierge du Monomatapa, s'il avait été interrogé, avait pu témoigner que le retour tardif de Malko n'était pas dû à une activité politique...

Il pensa à son dîner avec Daphné. C'était se jeter dans la gueule du loup, mais il n'y avait souvent que là qu'on trouvait quelque chose d'intéressant.

— Ils sont venus par centaines et nous les avons tués par centaines. S'ils viennent par milliers, nous les tuons par milliers.

Daphné Price avait brusquement élevé la voix, les yeux brillants d'excitation, une main crispée sur la nappe. Malko n'en revenait pas de sa transformation. Jusque-là, elle avait parlé d'une voix douce, presque caressante. À tel point que Malko n'arrivait pas à croire qu'elle ait été mêlée à la mort d'Ed Skeetie. À la table voisine, un couple approuva d'un sourire. Le restaurant Cossak sur Seventh Street était presque vide. Une heure plus tôt, Daphné était venue chercher Malko, très élégante dans un tailleur de soie grège porté avec des bas argentés. En s'asseyant au bar, elle avait croisé les jambes et il avait aperçu l'amorce d'une jarretelle crème. Il était réconfortant de voir que la civilisation était parvenue jusqu'à Salisbury.

Malko avait passé une partie de la journée dans les bureaux de différents ministères pour « recueillir » des informations. Mais ce n'était pas ainsi qu'il en saurait plus sur « East Gate ». Pour calmer Daphné Price, il lui versa un plein verre de vin sud-africain. Ils en étaient à leur seconde bouteille. Les serveurs noirs s'affairaient autour d'eux, déférents, silencieux, indéchiffrables.

— Vous ne pourrez peut-être pas tenir tête aux terroristes si les Cubains les aident, suggéra Malko.

Un éclair de haine viscérale passa dans les yeux noirs.

— C'est vrai, dit-elle, mais nous n'avons pas encore mobilisé... Nous pouvons aligner 40 000 hommes. Dont un tiers de Noirs. Parfaitement sûrs.

— Ils ne seront peut-être pas toujours sûrs, observa Malko.

Daphné Price se pencha à travers la table. L'alcool lui rosissait le visage et faisait briller ses yeux. Elle posa sa main sur celle de Malko. Enragée à le convaincre.

— Le Premier Ministre a nommé le 28 avril, quatre ministres et six sous-secrétaires d'État. Des Noirs. Maintenant nous ne sommes plus un gouvernement opprimant les Noirs.

Malko ne répondit pas. Le geste de Ian Smith avait été unanimement condamné par l'A.N.C. et la résistance extérieure. Les dix Noirs nommés étaient des chefs coutumiers nommés et payés par le gouvernement. Des salariés.

Comme si Daphné Price avait deviné ce qu'il pensait, elle lui dit soudain :

— Vous avez entendu parler de la Shangani Patrol ?

— Non, avoua Malko.

— Au début de la colonisation, en 1894, dit Daphné, les troupes de la reine Victoria se battaient contre les Matabele. Une patrouille de cavalerie fut cernée par les guerriers noirs, de l'autre côté du Zambèze.

Trente-trois hommes et un officier. Contre des milliers de guerriers. On leur offrit de se rendre. Ils refusèrent, abattirent leurs chevaux et se battirent jusqu'à la dernière cartouche.

Sa voix se brisa.

« Il n'y eut pas de survivants. Les Matabele, plus tard, dirent de ces hommes : C'étaient des braves, lorsqu'ils ont vu qu'ils allaient mourir, ils se sont mis à chanter ».

Elle vida encore un plein verre de vin.

« La Shangani patrol, dit-elle d'une voix sans timbre, ce sont tous les Rhodésiens. Nous mourrons, mais nous ne nous rendrons pas. »

La poitrine de Daphné Price se soulevait, ses yeux noirs fixaient Malko avec une intensité presque douloureuse. Elle se détendit, faisant visiblement un effort surhumain.

— J'ai envie d'une crème de cacao, dit-elle.

Malko se dit qu'en laissant boire Daphné, il avait une chance de la faire parler. On apporta la crème de cacao et elle la but d'un coup.

— J'en voudrais une autre, demanda-t-elle.

Puis se penchant vers Malko :

— Puisque vous êtes journaliste, il faut dire la vérité, nous aider. Nous avons besoin de tout le monde.

— C'est pour cela que vous dînez avec moi ?

Elle secoua la tête.

— Non.

Un ange passa et s'éloigna aussitôt horrifié par l'odeur du stupre. Lorsqu'elle était venu chercher Malko, Daphné lui avait tendu la main. Comme à un parfait étranger. Ou comme si elle ne se souvenait pas de ce qui s'était passé dans le Viscount.

Sa seconde crème de cacao ne dura pas plus de dix secondes.

— Partons, dit-elle tout à coup.

En sortant du restaurant, ils se heurtèrent presque à deux Noirs qui venaient vers eux. Dès qu'ils furent passés, Daphné remarqua à voix basse, d'un ton acerbe :

— Ils ont changé ! Avant, ils seraient descendus du trottoir.

Le cerveau de Malko travaillait à toute vitesse. Avec Daphné Price il avait l'impression de jongler avec un coffre-fort bardé de dynamite. Daphné était la clef de tout. Mais comment la faire parler sans se découvrir ?

— Voulez-vous boire un verre quelque part ? proposa-t-il. Il n'y a pas de discothèque à Salisbury ?

Daphné Price secoua la tête.

— Pas grand-chose. Allons plutôt chez moi.

Ils descendirent Seventh Street, large avenue rectiligne bordée de casernes, de parcs, de résidences luxueuses. Au passage Daphné montra à Malko une grille blanche cadennassée.

— C'est là que le Premier Ministre habite.

Tandis qu'elle conduisait, il posa la main sans rien dire sur le bas argenté au-dessus du genou et Daphné ne broncha pas. Il avait l'impression qu'elle se trouvait dans le même état que dans le Viscount.

Elle gara la voiture sous un poinsettia rouge de Rhodes Avenue et précéda Malko dans le jardin d'un coquet petit immeuble blanc de deux étages. Elle habitait au rez-de-chaussée. Des aboiements se firent entendre dès qu'elle mit la clef dans la serrure. Deux énormes dogues jaillirent de la porte, flairant Malko, faisant la fête à leur maîtresse. Et derrière, une grosse Noire souriante.

— Voilà mes chiens et Edma, annonça Daphné. C'est leur bonne. Elle les nourrit et les promène. Le quartier est plein de voyous. Ils viennent voler dans les cuisines.

Edma et les chiens s'éclipsèrent. Aussitôt, Daphné Price ajouta :

— Edma vient du Malawi. C'est plus sûr que les gens d'ici.

Malko ne releva pas. La façade se lézardait. Ils pénétrèrent dans une petite pièce meublée moderne, avec une table de verre très basse et un profond canapé. Du velours marron recouvrait les murs et le plafond.

— J'aime les boîtes, fit soudain Daphné. On se sent bien. Asseyez-vous.

Elle disparut et revint avec deux bouteilles et un plateau. Malko la regardait évoluer. Elle avait ôté la veste de son tailleur et les pointes de ses seins dansaient sous la soie grège. Elle s'assit à côté de Malko avec beaucoup de grâce. L'une des bouteilles était de la crème de cacao. Daphné réprima un hoquet discret et s'en versa un plein verre.

— J'adore ! dit-elle d'un air gourmand. Mais pour vous j'ai du brandy.

Elle lui versa un plein verre de Gaston de Lagrange, but sa crème de cacao d'un coup, puis remplit de nouveau son verre. Elle se leva, mit une cassette.

Malko essayait de se détendre tout en pensant que Ed Skeetie s'était peut-être trouvé dans la même position.

— Vous aimez ? demanda soudain Daphné.

— Quoi ? le cognac, ici, ou vous ?

— Tout, dit-elle. La Rhodésie, Salisbury, Victoria Falls. Ce que je vous dis.

— Je crois que je commence à aimer, dit Malko.

Il était froid comme un iceberg, intérieurement. C'était un jeu agréable, mais dangereux.

Daphné Price croisa les jambes, faisant crisser les bas. Pendant un moment, ils devisèrent de choses et d'autres. Chaque fois que Malko essayait de la ramener sur le sujet du Mozambique, Daphné esquivait, faisait l'idiote. Et il n'osait pas pousser plus loin, de peur d'attirer sa méfiance. Soudain, Daphné, son verre à la main, se pencha sur lui et effleura ses lèvres.

— Vous avez été très gentil dans l'avion, dit-elle.

Trop tard, le verre plein de crème de cacao venait de se renverser à moitié sur la jupe du tailleur. Daphné Price le posa avec un petit soupir agacé.

— Ce n'est rien, je vais me changer ! dit-elle.

Elle disparut dans la pièce voisine. Malko remarqua qu'elle avait du mal à marcher. Entre le vin sud-africain et la crème de cacao...

Il se donnait encore une demi-heure avant de battre en retraite.

Le panneau coulissant séparant le living de la chambre s'écarta doucement. Malko leva la tête et sentit une brusque poussée d'adrénaline accélérer les battements de son cœur.

Daphné Price le fixait, appuyée sur un coude à une commode de bois noir. Une somptueuse chemise de nuit crème rehaussée de dentelle moulait son corps gracile. À peu près décente jusqu'au ventre. Ensuite, elle se divisait en trois pans. Celui du milieu tombait entre ses jambes, révélant ses bas argentés jusqu'en haut.

C'est tout ce qu'elle avait gardé avec ses chaussures.

Cette vision de rêve avait un détail insolite. Dans sa main droite, Daphné Price serrait un objet noir qui se confondait presque avec le bois sombre. Malko reconnut quand même un pistolet automatique Walther P. 38.

CHAPITRE IX

Malko vida ses poumons le plus lentement possible, s'appliquant à demeurer strictement immobile. Essayant même d'esquisser un sourire qui devait être légèrement crispé. Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en face d'une arme. Ni d'une femme animée de mauvaises intentions, mais cela causait toujours une sensation désagréable... Essayant d'oublier le pistolet, il se concentra sur le corps offert dans la soie et la dentelle. Cherchant à deviner ce que Daphné Price voulait vraiment.

— Vous êtes superbe, Daphné, dit-il.

Un sourire ambigu écarta les lèvres de la jeune femme. L'expression de ses yeux était trop brouillée par l'alcool pour qu'il puisse en déduire quelque chose. Le ventre en avant, légèrement déhanchée sur un coude, les talons enfoncés dans la moquette loin devant elle, elle semblait s'offrir.

Soudain, elle changea de position. S'éloignant de la commode, elle se redressa, bien campée sur ses jambes écartées, tendit le bras droit armé du pistolet dans la direction de Malko, ramena son bras gauche, logeant la main tenant le pistolet dans l'autre paume, rejeta la tête en arrière.

Malko ne voyait plus que le canon du P. 38 qui tremblait légèrement.

— Je pourrais vous tuer, fit Daphné Price d'une voix pâteuse. D'une seule balle.

Calmement, Malko se leva et s'avança vers l'arme braquée, sans quitter le regard de Daphné Price. Pendant quelques secondes, il se demanda si elle n'allait pas tirer. Puis, aussi brutalement qu'elle l'avait brandi, elle laissa retomber son bras.

Malko arriva contre elle, posa ses mains sur ses hanches et la repoussa jusqu'à la commode noire, dans sa position initiale.

Debout, les jambes de Daphné de part et d'autre des siennes, il chercha son regard. Mais elle avait les yeux baissés, avec une expression butée. Le P. 38 pendait au bout de son bras.

Les mains de Malko remontèrent, effleurant la soie, et vinrent se nouer autour du cou de Daphné, sans serrer. Il vit les pupilles noires se dilater.

— Et si je vous étonnais ? demanda-t-il avec un demi-sourire.

Il vit une brève lueur de désarroi dans les yeux de Daphné Price, puis elle sourit. Aussitôt, Malko sentit le canon froid du P. 38 s'appuyer contre sa nuque. Daphné Price leva son visage vers lui.

— Je vous tuerai avant, dit-elle d'une voix douce.

Doucement, elle ramena le P. 38 entre eux, appuya le canon sur la gorge de Malko. Il vit que le chien était relevé. Mais, démentant la menace, il sentait l'os pubien de Daphné Price s'appuyer contre lui avec une insistance muette. Brusquement, il en eut assez de jouer.

Tranquillement, il prit le P. 38 par le canon, l'écarta et le tira. Les doigts de Daphné lâchèrent sans difficulté. Malko posa l'arme sur la commode.

— Pourquoi avez-vous pris ce pistolet ? demanda-t-il.

Elle eut un sourire ambigu, presque embarrassé.

— Je ne sais pas vraiment. Il est toujours près de mon lit. Je m'entraîne au tir tous les dimanches. Bientôt j'aurai peut-être à m'en servir. Je voulais voir. Si vous aviez eu peur, je vous aurais mis dehors.

Leurs lèvres se touchaient presque. Malko avait l'impression de flirter avec une bouteille de crème de cacao. Daphné Price était complètement saoule. C'est ce qui faisait remonter ses phantasmes à la surface...

Il caressa doucement la jambe gainée d'argent, remontant jusqu'à l'endroit où la chemise de nuit se divisait en trois. Il glissa les doigts le long de la dentelle, atteignant le ventre bombé.

La bouche entrouverte, les yeux fixes, Daphné Price le fixait intensément, une grande ride verticale barrant son front. Malko s'appuya encore un peu plus contre elle, la forçant à ouvrir les jambes.

Elle se retrouva écrasée entre lui et l'arête de la commode, et poussa un petit cri.

— Attention, vous me faites mal !

Il la sentait souple contre lui comme une peau de chamois. Au lieu de s'éloigner, il accentua sa pression, écarta délibérément le pan de soie qui pendait entre ses jambes, découvrant le ventre. Sa main s'empara avec une brutalité voulue, et il la viola de ses doigts. Au lieu de se débattre, Daphné avança la tête vers lui, pour l'embrasser. Mais il détourna la tête.

Appuyée des deux coudes sur la commode, les jambes ouvertes, troussée jusqu'aux hanches, Daphné haletait.

— Embrassez-moi ! murmura-t-elle.

Malko ne répondit pas. Comme un marin en goguette troussant une putain contre un réverbère, il se libéra, et sans le moindre préliminaire, s'enfonça en elle, d'une longue poussée brutale facilitée par leur position, jusqu'à ce que leurs os se heurtent.

Les yeux noirs basculèrent. Daphné Price se mordait les lèvres. Sa tête partit en arrière, faisant vibrer le grand gond de cuivre collé au mur. Malko s'avança encore, la décollant presque du sol, les doigts enfoncés dans la chair un peu molle de ses hanches. Tout à coup, il sentit Daphné se refermer autour de lui, le serrer, rythmiquement, comme une pompe. Elle avait fermé les yeux, la ride verticale de son front s'était encore creusée. C'était une impression extraordinaire qui expliquait certainement son succès auprès des hommes. Une femme sur dix mille possédait ainsi le contrôle de ses muscles internes. Malko eut l'impression qu'une main de fer dans un gant de velours étreignait son sexe. Ils glissaient l'un contre l'autre dans une mêlée furieuse. Les pieds de Daphné décollèrent du sol, se nouèrent autour des reins de Malko. Les traits crispés, elle continuait son travail invisible, amenant très vite son partenaire au plaisir. Foudroyés, ils demeurèrent dans la même position inconfortable, puis Daphné laissa doucement retomber ses jambes par terre, redressa son buste. Mais tout en continuant à enserrer Malko dans ses muscles secrets.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas embrassée ? demanda-t-elle.

Malko posa ses yeux dorés sur elle.

— Ce n'était pas ce que vous vouliez.

Daphné Price ne répondit pas.

Soudain, elle eut une grimace de douleur.

— Laissez-moi bouger... J'ai mal dans le dos.

Il recula et elle suivit, toujours emboîtée à lui comme deux chiens en rut. Elle se massa le dos en grimaçant. Puis, d'un coup, l'arracha enfin d'elle. Elle se retourna, retroussant la chemise de nuit sur ses reins. Une grande raie rouge horizontale les barrait. L'arête de la commode. Elle laissa retomber la chemise de nuit à ses chevilles.

— Salaud !

C'était dit sans une énorme conviction.

— Déshabillez-vous, ordonna-t-elle. Je veux toucher votre peau.

Presque brutalement, elle commença à lui arracher sa cravate puis à défaire les boutons de sa chemise. Lorsque Malko fut nu, elle prit tous ses vêtements et disparut avec.

— J'ai horreur du désordre, dit-elle.

Elle revint et s'allongea sur le lit :

— Venez.

Il la rejoignit. Distraitement, elle caressait son torse couturé de cicatrices.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

C'était le souvenir d'une mission à Hong-Kong. Malko mentit.

— J'étais officier pendant la guerre. J'ai été blessé.

Elle n'insista pas. De la main gauche, elle se mit à jouer avec le sexe de Malko, sans vraiment chercher à l'exciter.

— L'homme qui est venu vous chercher dans la Rolls blanche, à l'aéroport, demanda-t-il, c'est votre amant ?

Un sourire narquois tordit le visage triangulaire de Daphné Price.

— Je ne suis pas la femme d'un seul homme, dit-elle. Les hommes sont presque tous des salauds. J'ai été mariée. Mon mari ne pensait qu'à boire de la bière et à courir les petites « munts »^{21}. Un jour, je l'ai surpris ici, avec une petite Matabele que j'avais engagée pour les chiens. Vous savez ce qu'il lui faisait.

— Je peux l'imaginer, dit Malko.

— Non. Il s'amusait avec elle et le chien ! Mon chien ! Et sur mon lit. J'ai failli le tuer.

La S.P.A. aurait dû porter plainte... Daphné se renversa en arrière, sur l'oreiller mauve. L'amour semblait être venu partiellement à bout de son ivresse.

— Demain soir, si vous êtes libre, je vous présenterai un de mes amis. Il pourra vous donner des renseignements pour votre article.

— Ah oui, dit Malko distraitement.

— C'est un Sud-Africain, précisa Daphné Price. Il représente les South African Airways à Salisbury.

— Je serai ravi, dit Malko.

Il ignorait encore la vraie raison pour laquelle Daphné Price, jeune femme ambitieuse et calculatrice, maîtresse de surcroît du patron des services spéciaux rhodésiens, s'était livrée aussi facilement à un inconnu. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Ed Skeetie. Mais la vérité était peut-être beaucoup plus simple. L'alcool aidant, elle avait eu envie de lui. Comme si elle avait deviné ce qu'il pensait, elle s'étira avec la grâce d'un chat et vint contre lui. Le contact de la soie naturelle contre sa peau lui noua agréablement l'estomac. D'un ton très mondain, elle murmura à son oreille.

— I want your prick^{22}.

Sa voix avait changé comme si elle se dédoublait. Cette fois, il l'embrassa. Soulevant un genou elle bascula sur lui, s'emplantant avec un sourire ravi. Ils firent l'amour plus longtemps, au son de la musique qui hurlait. Moins fort que Daphné Price, lorsqu'elle s'effondra sur Malko, les mains crispées sur les draps.

Mais elle ne s'était pas servi de son vagin élastique.

Elle devait le réserver pour les grandes occasions.

De gros nuages avaient recouvert la pleine lune. Malko respira avec plaisir l'air frais de la nuit. Il avait la bouche sèche, la tête vide, le corps moulu. Daphné Price était peut-être une mata-hari africaine, mais c'était la femme la plus exigeante au sud de l'Équateur... Elle ne

l'avait abandonné que la dernière parcelle d'érotisme arrachée à son corps fatigué. Sans même enlever sa chemise de nuit, ni ses chaussures à hauts talons. Seul, son chignon avait souffert de leurs ébats.

Il mit moins de cinq minutes à regagner le Monomatapa dont le concierge endormi sembla à peine le reconnaître. Malko allait avoir une solide réputation de fêtarde. Il devait revoir Daphné le lendemain à son bureau.

Il se déshabilla, vida ses poches et s'immobilisa, comme si une main géante lui comprimait la poitrine.

Son portefeuille qui se trouvait dans sa poche intérieure gauche avait le dîner, était maintenant dans la droite !

Il l'ouvrit, en vida tous les papiers. Heureusement, il n'y avait rien de compromettant, rien qui le rattache à la Central Intelligence Agency. Sa fantastique mémoire lui permettait de ne pas écrire... Il s'assit sur son lit, un goût de cendres dans la bouche.

Toute la scène de la chemise de nuit, si érotique, si spontanée, si merveilleuse, n'était qu'un « put on »⁽²³⁾. Un piège. Daphné Price l'avait mis dans son lit délibérément. Pour être à même de fouiller ses poches.

Ou de les faire fouiller, parce qu'elle n'en avait pas eu le temps elle-même. Donc quelqu'un se trouvait dans l'appartement. Il chercha à deviner comment les Rhodésiens avaient été amenés à le soupçonner.

Il eut du mal à s'endormir. Se souvenant de ce que lui avait dit Jim Gaven. Il pouvait disparaître sans laisser de traces. Les Rhodésiens ne pratiquaient pas l'échange de barbouzes. C'était la guerre à mort.

La minirobe à fleurs s'arrêtait au premier tiers des cuisses de Daphné Price, les longues jambes galbées étaient encore allongées par les étranges socques en bois sur lesquelles la jeune femme était perchée. Malko se demanda comment elle pouvait s'asseoir sans commettre un attentat à la pudeur ou déclencher un infarctus chez son patron. Elle sourit devant sa surprise.

— Il faisait si beau ce matin, que j'ai eu envie de me mettre en été. Bientôt, cela va être l'hiver. Regardez ce que vous m'avez fait.

Elle se tourna, relevant sa robe sur un minuscule slip de coton blanc, montra le sillon rouge sur ses reins. L'arête de la commode.

— Je suis désolé, dit Malko.

Au-dessus du bureau de Daphné, un poster annonçait « Attention, un mot peut être une bombe ! les terroristes veillent ».

Daphné retourna derrière sa machine à écrire. Sage comme une première communiant.

— Je ne vais pas pouvoir déjeuner avec vous, dit Daphné, le Conseil des ministres n'est pas terminé. Il faut que je reste ici. Mais ce soir, nous dînerons avec mon ami, Hans, il est d'accord...

Malko baisa la main de Daphné avant de se livrer à des gestes déplacés dans un bureau gouvernemental. Daphné était vraiment la reine des allumeuses. Soudain, il pensa au portefeuille déplacé et son excitation tomba.

— À ce soir, dit-il.

— À ce soir, dit Daphné. Bonne journée.

Il sortit du bâtiment gris-mauve qui abritait le gouvernement illégal de la Rhodésie et se retrouva dans Jameson.

Malko écarta les noirs vendeurs d'antiquités qui se précipitaient sur lui, avec leurs hideuses sculptures pour touristes.

Un des Noirs le suivit avec insistance, collant et souriant... Répétant sa litanie commerciale :

— Mister, good things, no expensive, beautiful... Look at the ostrich.

Le mot « ostrich » frappa le cerveau de Malko. Il tourna la tête vers le Noir dégingandé à la taille fine comme une fille. Dans sa main droite, il y avait une tête d'ébène, mais dans la gauche une autruche en perles multicolores. Le Noir vit l'éclair de compréhension dans les yeux de Malko et dit rapidement, à voix basse, bien qu'il n'y ait personne autour d'eux :

— Mister, you go to the bus station now.

Puis, il s'éloigna, comme si Malko avait refusé ses propositions et se jeta sur un autre étranger qui entrait au Monomatapa. Mécaniquement, Malko fit demi-tour vers la Datsun. Démarra. Ainsi, il y avait bien un mouvement clandestin noir à Salisbury. La belle ordonnance des rues se coupant à angle droit, les passants bien habillés, les Noirs polis et dociles, l'accord apparent qui régissait les rapports entre Noirs et Blancs, tout cela c'était un faux-semblant.

L'explosion couvait. Imminente. Il regarda sur le plan où se trouvait la gare des autobus.

CHAPITRE X

Un bus dont la plaque indiquait « Umtali » démarra sous le nez de Malko, le noyant dans un nuage de gasoil. On ne distinguait même plus sa forme tant il disparaissait sous les grappes humaines entassées sur le toit avec les bagages, accrochés aux portières ouvertes, coincés dans les fenêtres qui n'avaient plus de vitres depuis longtemps. Malko eut l'impression que ses poumons se remplissaient d'acide sulfurique. Les Noirs qui attendaient, assis à même le sol, ne semblèrent même pas s'en apercevoir. Le soleil tapait féroce sur les centaines de voyageurs qui attendaient le bus les ramenant à leur village. L'attente pouvait durer une demi-journée ou une semaine. Personne ne se plaignait... On ne prenait même pas d'assaut les bus où s'entassait le contenu de trois bus normaux. Il n'y avait ni cris, ni disputes, seulement une immense résignation. La gare des autobus était une ville en elle-même, avec les marchands qui avaient étalé leurs éventaires à même le sol, les taxis collectifs usés jusqu'à la corde, les vieux bus alignés sur l'esplanade accolée à Beatrice Road.

Malko recracha son gas-oil, contourna une famille en train de faire cuire son repas sur un feu improvisé et continua son exploration. Ne sachant même pas qui il cherchait. Il est vrai qu'il était le seul Blanc déambulant au milieu des groupes de Noirs. Pourtant, le quartier de Hartfield n'était séparé du centre de Salisbury que par l'énorme cokerie dont on apercevait les tours. Moins de deux kilomètres au sud. Mais c'était déjà un autre monde. Depuis qu'il était passé sous le pont du chemin de fer délimitant la ville blanche, il n'avait vu qu'un immense cimetière, des zones industrielles et des maisons au toit de tôle ondulée, entassées, douze à l'hectare. Il avait garé sa Datsun sous un superbe poinsettia aux fleurs rouges et s'était lancé dans la foule. Les Noirs ne le regardaient même pas avec hostilité. Indifférence plutôt ou surprise narquoise. Quelques gamins aux cheveux hérissés, pieds nus, le suivaient, pleins de curiosité.

Il revint sur ses pas, le long d'une rangée de tentes où s'entassaient les familles en transit, au milieu d'un fatras innommable.

Juché sur un vieux fût, un Noir grattait les cordes d'un instrument de musique improvisé fait d'un bidon d'huile de table éventré prolongé par un manche de bois. Le « musicien » adressa un large sourire à

Malko, l'interpellant.

— He, Mister, you love music, you come.

Il montrait une petite tente au ras du sol. Malko allait continuer quand il aperçut dans la pénombre de la tente un visage clair et harmonieux surmontant une fantastique poitrine contenue à grand-peine dans un T-shirt orange.

La standardiste de l'United Methodist Church ! Elle lui adressa un signe discret. C'était donc elle l'autruche... Malko s'accroupit comme pour raccrocher son lacet, puis s'engouffra dans la tente. Aussitôt, le musicien descendit de son fût, venant se placer devant l'étroite ouverture. La standardiste était assise en tailleur à même le sol. Au-dessous du T-shirt orange, elle portait un vieux blue-jeans. Sentant Malko la détailler, elle baissa aussitôt les yeux. Elle tendit la main à Malko avec un sourire.

— My name is Fayette.

Sa peau était douce et fine. Mais l'atmosphère de la tente était presque irrespirable. En trente secondes Malko dégouлина de sueur. Dans un coin, s'entassaient une grosse Noire entourée de toute une marmaille silencieuse qui ouvrait de grands yeux devant lui. Fayette semblait nerveuse et inquiète.

— Vous avez appris quelque chose ? demanda Malko.

La Noire posa ses yeux marron sur lui.

— Peut-être, dit-elle. Mais il faudra vérifier. Il y a un Blanc qui pourrait être le Bob que vous cherchez.

« Il est Belge. C'est un mercenaire engagé dans l'armée rhodésienne. Il sort avec une Noire, Mathilda, qui habite Rotten Row. Ce qui est bizarre, c'est qu'au lieu d'être au front, il est tout le temps à Salisbury. Et on m'a dit qu'on l'avait aperçu avec des hommes de la « Spécial Branch »...

— C'est tout ?

Elle fit la moue.

— La fille avec qui il vit a dit à une de ses copines qu'il allait gagner beaucoup d'argent bientôt...

Malko demeura silencieux. Les racontars d'un mercenaire mythomane ne représentaient pas grand-chose. L'Afrique était le pays des contes. Cependant, ce Bob pouvait très bien être celui dont Ed Skeetie avait entendu parler. L'homme mêlé au projet « East Gate ».

Dehors, le « guitariste » grattait toujours son instrument improvisé... Malko n'en pouvait plus de chaleur. En face de lui, Fayette l'observait, impassible et impénétrable. Elle ne semblait pas sentir la chaleur.

— Comment puis-je trouver ce Bob ? demanda Malko.

Fayette secoua la tête :

— Je ne sais pas où il habite. Il couche souvent chez Mathilda et il

est tous les soirs au Queen's...

Décidément... Malko se souvint de sa première soirée à Salisbury. Il fixa Fayette :

— Pourriez-vous venir au Queen's avec moi ce soir ? Seul j'aurais beaucoup de mal à entrer en contact avec le Bob.

Un éclair de surprise passa dans les grands yeux marron de Fayette.

— Je... je ne sais pas, dit-elle. Je n'ai jamais été au Queen's. C'est un mauvais endroit, vous savez...

— Je sais, dit Malko. Mais vous savez pourquoi je suis en Rhodésie...

La Noire semblait réfléchir, déchirée entre son désir d'aider Malko et sa répugnance à se rendre au Queen's.

— Je veux bien, dit-elle enfin. Mais si on vous interroge, il faudra dire que vous m'avez vue seulement au bureau.

— Très bien, dit Malko. Comment nous retrouvons-nous ?

— Je vous attendrai en face du Queen's. Il y a une pizzeria dans Raleigh Street.

Il n'eut pas le temps de répondre. Le « musicien » se retourna brusquement et lança un seul mot :

— Hokoyo^{24}.

Le teint de Fayette vira au gris.

— La « Spécial Branch » !

Il entendit les sirènes de police. Fayette plongea vers l'arrière de la tente, écartant un pan de toile. Son blue-jeans bien rempli disparut en une fraction de seconde. Malko pivota, ressortant par où il était venu.

Le « musicien » avait disparu également.

Immédiatement il les vit. Des dizaines de policiers en kaki, blancs et noirs, le stick à la main, les jambes gainées de longues chaussettes blanches, en shorts. Ils encerclaient tranquillement la zone où attendaient les voyageurs, stoppant les bus en partance. Les Noirs ne bougeaient pas, ne cherchaient pas à s'enfuir. Fayette avait disparu dans la foule. Malko partit d'abord dans la direction opposée à sa voiture puis revint sur ses pas se forçant au calme. Que signifiait cette brusque descente de police ?

Il allait atteindre sa Datsun lorsqu'une BMW bleue et blanche stoppa en face de lui. Quatre hommes en descendirent. Ceux-là avaient des armes à la main. Des mitraillettes « Sterling ». L'un d'eux, moustachu, se dirigea vers Malko, le visage sévère. Le policier le salua d'un signe de tête, et dit d'une voix posée :

— Good afternoon, Sir. Pouvez-vous nous dire ce que vous faites ici ?

Malko prit l'air le plus étonné possible.

— Je me promène, dit-il. Qui êtes-vous ?

— Spécial Branch, Sir, annonça le policier. Nous procédons à une rafle pour identifier de dangereux terroristes.

— Ah ! je comprends, dit Malko. Pourtant, ces Noirs paraissent si calmes.

— Ils le sont presque tous, Sir, dit le policier. Mais nous devons être vigilants. Euh, vous n'êtes pas de Salisbury, n'est-ce pas ?

Malko sourit, affrontant les yeux bleus et froids du moustachu.

— Absolument pas. Je suis journaliste. De Vienne en Autriche.

— Ah, je vois.

Le moustachu scrutait Malko avec intensité. Il demanda d'une voix douce.

— Vous aviez rendez-vous avec quelqu'un sur ce marché ?

Malko ne cilla pas. Depuis le début, il s'attendait à cette question.

— Mais personne ! affirma-t-il. On me l'a seulement signalé comme un endroit pittoresque. Je me promenais.

Le policier hocha la tête.

— C'est intéressant à voir pour un étranger, en effet.

Il ne semblait pas vouloir lâcher Malko. Qui n'arrivait pas à déterminer si son interpellation était le fruit du hasard ou d'un plan établi.

— Allons, chaps, dispersez-vous maintenant...

Balançant son gourdin de bois, un policier blanc en short s'avança vers un groupe de Noirs qui regardaient une Noire se débattre entre deux policiers en criant. Elle en mordit un qui poussa un cri aigu. Aussitôt, l'autre brandit sa matraque et l'abattit sur la tête de la jeune femme. Le bruit du bois frappant le cuir chevelu souleva le cœur de Malko. Aussitôt, le visage de la Noire fut inondé de sang. Le policier qui interrogeait Malko secoua la tête avec une tristesse affectée.

— Ces filles sont toutes hystériques, Sir !

On jeta la fille dans une BMW, inanimée, ensanglantée. La voiture aussitôt démarra dans un hurlement de sirène.

— Pourquoi arrêtez-vous cette femme ? demanda Malko, cloué sur place.

— C'est une agitatrice communiste. Sir, dit le policier de la « Spécial Branch ». Nous la soupçonnons de détenir des explosifs.

Peu à peu, la vie reprenait son cours à la gare des autobus. Les autres policiers avaient disparu. Celui en face de Malko lui dit :

— Sir, voulez-vous m'attendre un instant, il faut que je prévienne le bureau.

Malko le vit se diriger vers sa voiture et prendre un micro. Il était trop loin pour entendre ce qu'il se disait. La conversation dura presque cinq minutes. Finalement, le policier reposa son micro et revint vers lui.

— Sir, je crois qu'il faudrait venir avec moi jusqu'à Fourth Street.

Vous avez une voiture ?

Malko sentit un désagréable picotement le long de la colonne vertébrale. Ça y était. Piégé. En douceur. Sans invectives, sans cris. À l'anglaise. Il se demanda s'il allait tenter de fuir, mais dans une ville aussi petite que Salisbury, c'était impossible.

— Vous m'arrêtez ? demanda-t-il.

Le policier prit l'air choqué.

— Pas du tout, Sir. Je crois seulement que le Police Commissioner veut vous parler. Voulez-vous suivre ma voiture ? C'est dans Fourth Street.

Il remonta dans la BMW et Malko se dirigea vers la Datsun. Il aurait bien voulu prévenir Reg Whaley. Mais comment ? Maintenant, il était pris dans l'engrenage.

Par terre, il y avait une mitraillette Uzi, un chargeur engagé et deux mines antichars. Au mur, des photos de mitrailleuses lourdes soviétiques.

Malko avait garé sa voiture dans la cour du Maufe Building dont la plaque annonçait officiellement « Geological Survey ». Comme si cela avait pu tromper qui que ce soit... Le bureau où il était se trouvait au rez-de-chaussée de l'immeuble de brique rouge de trois étages. Un réseau de câbles électriques courait entre ses fenêtres et l'énorme « Cokcraw », building voisin qui servait officiellement de base à la « Spécial Branch ». Malko examina l'homme joufflu aux yeux bleus qui se trouvait derrière le bureau.

Il tendit la main à Malko avec un sourire contraint.

— Sir, je suis l'inspecteur Ted Collins. Je suis désolé de vous avoir fait venir ici, mais nos hommes ont des consignes très strictes. Ils doivent nous amener toute personne trouvée dans une situation insolite.

— En quoi est-ce insolite de se trouver à une gare d'autobus ?

Le policier accentua son sourire.

— En rien. Sir. C'est une malheureuse coïncidence que vous vous soyez trouvé là en même temps que plusieurs terroristes. Je voulais seulement m'assurer que vous n'aviez eu aucun contact avec eux. Votre métier de journaliste peut parfois vous entraîner à des imprudences...

— Je ne crois pas que ce soit le cas, dit froidement Malko. Mais j'ai été frappé de la brutalité avec laquelle s'est opérée une arrestation. Une femme.

Ted Collins hocha la tête.

— C'est regrettable. Mais cette Noire a joué l'hystérie pour tenter

de s'enfuir. Elle est très dangereuse, convoie de jeunes terroristes qui reviennent à Salisbury après avoir effectué leurs instructions au Mozambique, avec des bombes et des armes. C'est la raison pour laquelle elle se trouvait à la gare des bus. Nous avons arrêté trois jeunes gens avec ceci.

Il montra les mines par terre. Malko était perplexe. L'inspecteur Collins semblait parfaitement sincère. Il fit le tour du bureau et s'approcha de Malko.

— Sir, dit-il, vous êtes libre. Je suis désolé de vous avoir fait perdre un peu de temps ; mais nous devons faire preuve d'une vigilance exceptionnelle. Bonne chance pour la suite de votre séjour.

Il le raccompagna dans le couloir. Plusieurs Noirs attendaient sur un banc, menottés, sous la garde d'un policier noir également en short kaki. Pas de traces de violence. Par une porte entrebâillée, Malko aperçut une secrétaire blonde et plantureuse en train de se faire les ongles. Il y avait un va-et-vient continu de policiers en civil, des dossiers à la main. Mais cela ne sentait vraiment pas la Gestapo... Ted Collins lui serra encore la main avant de le quitter.

Malko se retrouva dans Fourth Street, large avenue à deux voies. Fayette avait-elle pu s'échapper ? Serait-elle chez elle ? Et, surtout, la « Spécial Branch » avait-elle cru son histoire ? Il se dit que s'ils avaient fait le rapprochement avec le fuyard de Cecil Square, ils l'auraient gardé. À moins qu'ils ne jouent au chat et à la souris.

— Bienvenue au Quill's Club !

Reg Whaley leva son verre rempli d'un dé à coudre de whisky local et fit la grimace après avoir bu. Malko trempa ses lèvres dans le liquide. C'était infect. Mais le Quill's Club n'avait rien d'autre. Le whisky d'importation était de plus en plus rare. La Rhodésie avait besoin de toutes ses devises pour acheter des armes...

Une vingtaine de personnes s'entassaient dans le local minuscule aux murs tapissés de caricatures du Premier Ministre Ian Smith, au premier étage de l'Hôtel Ambassador. Mais au moins cela ne sentait pas la frite comme le reste de l'hôtel. L'Ambassador, qui accueillait les Blancs accompagnés de Noires, se laissait un peu aller. Il n'y avait plus que les journalistes et les barbouzes de tous poils pour le fréquenter régulièrement. Malko et Reg étaient coincés près du jeu de fléchettes. Le journaliste anglais avait changé de costume, mais le nouveau était aussi froissé et taché que l'ancien. Ses petits yeux gris bougeaient sans arrêt. Il souffla à l'oreille de Malko :

— Vous voyez le type au bar avec la moustache, c'est la « Spécial Branch ».

Malko regarda dans la direction indiquée et eut un choc. C'était le policier qui l'avait interpellé à la gare des autobus !

— Je sais, fit-il.

Reg sembla très nerveux...

— Je dois faire un truc, proposa-t-il. Vous venez avec moi ?...

Son regard en disait beaucoup plus long que ses paroles. Dès qu'ils furent dans Union Avenue, Reg Whaley arbora une expression contrariée.

— La « Spécial Branch » s'intéresse à vous, annonça-t-il. Ils sont venus me trouver. Ils savaient que je vous connaissais. Ils m'ont posé des tas de questions. Je leur ai dit que vous étiez un type sans histoire. Un journaliste sympathisant. Mais le gars qui est venu, Peter Moore, travaille directement pour Roy Golder. Ce n'est pas le checking habituel sur les journalistes étrangers.

— À quelle heure ? demanda Malko.

— Trois heures.

Donc, après son interpellation. L'inspecteur Collins avait menti. Ils ne l'avaient pas cru. Ils partirent à pied vers le bureau de Reg Whaley.

— Maintenant, ils savent qu'on est copains, fit Reg Whaley avec son habituel petit rire sec. Vous avez vu Daphné Price hier soir ?

— Je l'ai vue, dit Malko. C'est une fascinante jeune femme.

Reg Whaley lâcha un rire grinçant !

— C'est une garce ! Elle présentait des petites Noires à son mari et refusait de se faire sauter. Jusqu'à ce que le pauvre gars devienne dingue et se fasse piéger. Comme ça, elle a pu garder l'appartement...

— Belle nature, commenta Malko.

Reg secoua sa crinière grise tandis qu'ils passaient devant le building de verre du « Rhodesia Herald » et lâcha :

— Le type qui était là, ce soir, au Quill, Don Christie, du P.U.T.U. On lui attribue de sales histoires, il paraît qu'il a fait sauter à coups de pince l'œil d'un type chez qui on avait trouvé des explosifs et qu'il lui a coupé le nerf optique avec une tenaille... On le voit peu au Quill. Je l'ai observé. Il ne vous quittait pas des yeux, par l'intermédiaire de la glace du bar. J'ai l'impression que c'était pour vous qu'il était là.

— Ils torturent beaucoup ? demanda Malko.

— Cela commence doucement, avoua Reg avec son rire sardonique. Un peu d'électricité. Quelques doigts coupés, des coups de bâton. Cela se passe la nuit, là où vous étiez. C'est le centre d'interrogatoire de la « Spécial Branch ». En face il y a un couvent. Ils sont tranquilles. Les Noirs n'osent pas se plaindre. Pas encore.

Ils étaient arrivés en face du bureau de Reg. Le journaliste regarda autour de lui tandis qu'il prenait une bouteille de scotch dans une grosse Austin verte.

— Reg, dit Malko, il vaudrait peut-être mieux que je ne vous voie

plus. Je crois que cette histoire peut être très dangereuse pour vous...

Le petit journaliste haussa les épaules avec philosophie.

— Bah, les Angolais m'avaient dit qu'ils repeindraient les murs avec ma cervelle... je m'en suis sorti. Heureusement, la plupart des gens de la « Spécial Branch » sont « solid between the ears »^{25}.

Malko se dit qu'il pouvait faire confiance au petit journaliste.

— Vous connaissez une Noire qui travaille à l'United Reformed Church : Fayette ?

Reg sourit, complice.

— Décidément, vous ne fréquentez que des filles superbes... Fayette est super. Il paraît qu'elle a du sang blanc, que son vrai père était un missionnaire méthodiste qui a un peu joué à la bête à deux dos avec une Matabele... Elle a un certain poids parce que le révérend Sogwala est son amant.

— C'est elle que je dois voir ce soir, dit Malko.

Le rire grinçant était franchement joyeux.

— Sogwala joint l'utile à l'agréable ! fit Reg. Vous dînez avec moi avant d'aller vous encanailler ?

— Non, dit Malko, je dîne avec Daphné et un certain Hans qui dirige les South African Airways a Salisbury.

Reg lui jeta un regard stupéfait.

— Hans Guern ! Hé, c'est le représentant du Bureau of Staat Security. Il est comme cul et chemise avec la « Spécial Branch ». Bizarre. Ce n'est pas le genre de type que l'on montre aux journalistes.

— Pourquoi ?

— Vous verrez, fit Reg. Mais ne parlez pas trop...

Malko ne comprenait plus très bien. La « Spécial Branch » se méfiait de lui et en même temps lui ouvrait certaines portes.

— Vous voulez une arme ? proposa Reg Whaley ? J'ai un browning.

Malko secoua la tête.

— Non. Je ne vais pas me battre avec la « Spécial Branch ». Je suis ici pour recueillir des renseignements, pas pour faire la guerre.

Reg le toisa avec ironie.

— Ed Skeetie et Jim Gaven non plus ne faisaient pas la guerre...

CHAPITRE XI

— Lorsque les Blancs ont découvert l'Afrique, ils ont massacré les animaux sauvages et préservé les Noirs. Ils auraient mieux fait de faire le contraire !

Le guttural accent africaaner donnait encore plus de violence aux mots. La femme de Hans Guern parcourut la table d'un regard intense, comme pour chercher la contradiction. C'était une grande et forte créature blonde aux appas imposants. Hans Guern lui arrivait tout juste à l'épaule. Il se tourna vers Malko avec un sourire indulgent.

— Ma femme est un peu excessive, mais sa famille a eu beaucoup de problèmes avec les Cafres, n'est-ce pas... Ils mettent sans arrêt le feu aux récoltes, dans leur ferme du Transvaal.

Malko n'arrivait pas à détacher son regard du visage du Sud-Africain. Continuellement agité de tics qui plissaient ses yeux, lui tordaient la nuque, déclenchaient de curieux sourires mécaniques. On avait du mal, au milieu de cette mouvance, à deviner sa véritable expression. Daphné Price eut un rire sec.

— Il faut dire que sur un mur, une tête de koudou est plus décorative qu'un Cafre...

La femme de Hans Guern s'esclaffa bruyamment. Avant de passer à table, ils étaient restés près d'une heure au bar où un barman irlandais, barbu et roux les avait consciencieusement abreuvés d'une effroyable profusion de « Sundowners ».

The « Bamboo Inn » était censé être le meilleur restaurant chinois de Salisbury. On leur avait réservé une table à l'écart.

Daphné Price portait la longue robe blanche qu'il lui avait vue à Victoria Falls et un chignon où était piquée la tache rouge d'une fleur de poinsettia. Malko éprouvait une sensation bizarre d'irréel. Hans Guern était trop poli, tout comme l'inspecteur Ted Collins. Daphné Price trop amoureuse.

Seule Fayette lui avait paru vraie.

Tout à coup il eut le sentiment qu'on était en train de lui jouer une gigantesque comédie.

On leur apporta un canard laqué qui ressemblait à tout sauf à de la cuisine chinoise. Sous la table, la jambe de Daphné Price s'appuyait contre celle de Malko. Hans Guern se pencha vers lui.

— Je pense que bientôt la Rhodésie aura de bonnes nouvelles à annoncer au monde, dit-il sur le ton de la confiance.

Avec ses tics, on ne savait jamais s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

— Quelles nouvelles ? demanda Malko.

Le Sud-Africain prit l'air mystérieux. C'était d'autant plus facile qu'un de ses yeux disait « zut » à l'autre et qu'il était impossible de saisir son regard.

— Daphné m'a dit que vous écriviez un article sur la Rhodésie, dit-il. Et que vous sympathisiez avec nous. Avez-vous entendu parler du plan « East Gate » ?

Malko dut à son self-control de ne pas avaler un os de canard. Daphné Price s'était redressée et foudroyait le Sud-Africain du regard.

— Hans !

Sa voix avait claqué comme un coup de fouet.

Hans Guern eut un tic qui lui dévissa le cou, lapa un peu de soupe chinoise et sourit à la jeune femme.

— « East Gate » est une idée du Premier Ministre, dit-il à voix basse. Vous savez que les pourparlers avec l'A.N.C. ont échoué, à cause de l'intransigeance des Noirs. Ils voulaient tout, tout de suite... Comme toujours. Or, au fond, l'avenir se joue du côté du Mozambique. Le premier volet de l'action du Premier Ministre a été la nomination de dix Noirs au Gouvernement. Le second est une rencontre avec Samora Machel...

— Ouvertement ? coupa Malko.

Hans Guern eut un rire condescendant.

— Non, bien sûr !

Ce que Malko apprenait dépassait l'imagination. Mais en Afrique tout était possible. Comme s'il avait deviné ses objections, Hans Guern eut un sourire entendu.

— C'est surprenant, n'est-ce pas ? Mais vous oubliez le facteur K ?

— Le facteur K ?

Le Sud-Africain éclata d'un rire plein de bonne humeur. ?

— K pour « Kafre » ! Ce sont des Noirs, pas des Vietnamiens. Il y a toujours moyen de s'arranger avec eux. Regardez la Côte-d'Ivoire. Houphouët-Boigny vient de donner les droits de trafic à notre compagnie aérienne. Pour se poser à Abidjan... Les Noirs n'aiment pas l'action. Quand ils ont parlé, ils ont l'impression que les choses sont déjà faites. Nous ne parlons pas, nous agissons...

Il y eut une lueur inquiétante dans ses yeux divergents...

— Quand aura lieu cette rencontre ? demanda Malko partagé entre le scepticisme et la curiosité.

Hans Green échangea un regard avec Daphné Price qui secoua imperceptiblement la tête de droite à gauche.

— Dans quelques jours, dit évasivement le Sud-Africain. En un lieu secret, bien entendu.

C'était aussi étonnant qu'une rencontre Churchill-Hitler en 1942.

— Quel en est l'objet ? demanda Malko.

Hans Guern se retourna pour vérifier qu'on ne l'écoutait pas.

— Samoral Machel et Ian Smith se sont mis d'accord, dit-il à voix basse. Les Rhodésiens aideront le FRELIMO à liquider l'opposition musulmane dans le nord du Mozambique et Machel empêchera les guérilleros de l'United Zimbabwe People's Army de venir se faire massacrer ici. Plus tard, les chefs de ce mouvement entreront dans le gouvernement de transition. Tout le monde sera content. Les Rhodésiens, les Mozambiquais et les guérilleros qui ne se feront pas tuer inutilement...

Malko buvait ses paroles. Bien sûr, cela semblait farfelu. Mais il y avait eu des accords tellement bizarres en Afrique... En Angola, le F.N.L.A. avait bien été soutenu par les Chinois et les Américains en même temps ! Bien que la frontière zambienne soit fermée et que Mobutu ait proclamé la « Guerre sainte » contre la Rhodésie, des convois d'armes allaient du Zaïre à la Rhodésie, via la Zambie.

Emmenant du charbon rhodésien au Zaïre et ramenant des armes belges. D'après ce que lui exposait Hans Guern, la United Zimbabwe People's Army éliminait son vieux rival, l'A.N.C.

Daphné posa soudain sa main sur celle de Malko et dit :

— Il faut que le monde cesse de croire que les Rhodésiens sont des imbéciles bornés qui ne songent qu'à tuer des nègres. Sa voix monta d'un ton. Mr Ian Smith est le plus grand homme d'État depuis Churchill.

Elle en avait les yeux humides d'émotion.

— Vous vous rendez compte de ce qui arriverait à ce pays, si nous étions chassés, dit-elle. Ce serait l'effondrement de l'économie.

— Ils se massacreraient entre eux, renchérit Guern. Tragique. Comme en Angola.

— Ou au Mozambique, ajouta d'un ton lugubre Daphné Price.

Un ange passa et s'enfuit, horrifié par d'aussi sombres prédictions. Malko ne savait que penser. Le plan « East Gate » semblait parfaitement aberrant. Mais tous les jours en Rhodésie, on entendait des discours aberrants qui correspondaient à une certaine réalité. Samora Machel avait des problèmes intérieurs. Il pouvait très bien avoir accepté la proposition de Ian Smith pour gagner du temps. De toute façon, il fallait qu'il transmette d'urgence à la C.I.A. ce qu'il venait d'apprendre. Et qu'il continue quand même son enquête. Discrètement.

— C'est fantastique, dit-il d'un ton convaincu. Cela va changer beaucoup de choses.

— Tout, trancha Hans Guern d'un ton définitif, en prenant l'addition.

Ses tics semblaient s'aggraver avec l'alcool.

Bien qu'il ne soit que dix heures, le restaurant était déjà vide. Manica Street était tout aussi déserte. Malko remarqua un sticker rouge collé sur le pare-choc de la Mercedes de Hans Guern : « Pray for Rhodesia ».

Avant de se séparer, Hans Guern dit à Malko :

— Je vous fais confiance. Ne parlez de rien avant dix jours.

— Promis, jura Malko.

Dès qu'ils furent dans la voiture, Daphné Price lui dit :

— Hans vous a parlé de ce plan parce que c'est son idée. Ce sont les Sud-Africains qui ont arrangé les contacts, à partir de Johannesburg. Ils sont en bons termes avec Machel. Ils lui achètent l'électricité de Cabora Bassa.

Une bougie parfumée brûlait sur une table, embaumant le petit appartement douillet. Sans la grande peau de panthère par terre, on aurait pu se croire dans un faubourg de Londres. Daphné Price s'éclipsa à peine arrivée et réapparut moulée dans sa somptueuse chemise de nuit. Cette fois, sans pistolet. Mais la crème de cacao et le cognac Gaston de Lagrange étaient au rendez-vous. Elle vint se lover contre Malko.

— Tu ne te déshabilles pas ? demanda-t-elle doucement.

Malko pensait à Fayette qui devait l'attendre et n'avait pas du tout envie de faire l'amour.

Daphné Price l'embrassa lentement et savamment. Le contact de la soie et de la dentelle était éminemment aphrodisiaque et les bonnes résolutions de Malko faiblirent sérieusement. Il consulta sa Seiko discrètement. Dix heures trente. Il allait se faire une ennemie mortelle de Daphné s'il la laissait dans cet état.

Elle l'attendait, renversée en arrière, un pied sur la table basse, l'autre sur l'accoudoir du divan. Sans même se déshabiller, Malko se rua en elle. Elle le reçut avec un grognement ravi, s'accrocha à lui, les yeux fermés, avec une obstination de fourmi. Soudain, elle ouvrit les yeux et dit d'une voix changée, détimbrée :

— Tu es fou ! Tu vas me faire jouir !

C'était une prédiction à court terme. D'une ruade, elle écarta la table. Son bassin se plaqua avec tant de force contre Malko qu'elle lui fit mal. Puis elle se laissa glisser sur la moquette et lui rendit hommage de la façon la plus délicate. Malko commençait à comprendre comment elle avait réussi. C'était une amoureuse extraordinaire, réunissant en un parfait cocktail la tendresse, le cynisme et l'érotisme. Très vite, elle se releva, alluma une cigarette et demanda :

— Tu aimes ma chemise de nuit ?

— Elle est ravissante, dit Malko. D'où vient-elle ?

— Mon amant me l'a ramenée de Londres. Ici on ne trouve rien.

Malko n'avait plus qu'une idée : filer au Queen's, essayer de mettre la main sur le mystérieux Bob. Daphné lui passa soudain les bras autour du cou et demanda :

— Tu ne veux pas rester ?

Malko bâilla ostensiblement, embrassa la naissance de sa poitrine :

— J'ai demandé à mon journal de m'appeler cette nuit à l'hôtel. Ou très tôt demain matin. Le téléphone ne marche pas bien dans la journée.

Il était déjà debout. Daphné l'accompagna jusqu'à la porte, se colla contre lui.

— J'ai encore envie de toi, dit-elle doucement.

— Ton amant ne te fait pas l'amour ? demanda Malko en riant.

Daphné secoua tristement la tête :

— Je le vois peu. Il a tellement de travail et sa femme le surveille. Ce n'est que lorsqu'elle est à l'étranger que nous pouvons nous voir. Et puis, il n'est pas aussi jeune que toi.

Malko lui baisa la main sans répondre. Trente secondes plus tard, il dévalait Moffat Street. Il lui fallut moins de cinq minutes pour atteindre Pioneer Street et il se gara presque en face du Queen's. Raleigh Street était une petite rue sombre qui s'ouvrait en face. Il aperçut le néon d'une enseigne et s'y dirigea. Perplexe. Salisbury semblait s'être transformé en un gigantesque théâtre d'ombres. Il avait l'impression que sa vie n'était plus en danger mais qu'on cherchait à lui laver le cerveau, à l'intoxiquer.

La pizzeria paraissait vide. Il n'eut pas le temps d'entrer. Fayette devait le guetter car elle surgit d'un box.

Malko oublia instantanément Daphné Price. Fayette était sublime. Ses seins fabuleux étaient emprisonnés dans un boléro de toile marron prêt à craquer qui en laissait dehors plus de la moitié. Ensuite, il y avait une large bande de peau nue qui descendait plus bas que le nombril. Le bas de son corps était enveloppé d'une jupe longue de même couleur. Les deux pièces étaient pratiquement de celle de sa peau, ce qui lui donnait l'air d'être nue. Avec des hauts talons, elle dépassait Malko. En le voyant ses traits se détendirent.

— Je pensais que vous ne viendriez pas, dit-elle.

— Moi aussi, dit Malko. Ils ne vous ont pas retrouvée ?

Elle secoua la tête, de nouveau crispée.

— Non. Ils ne sont même pas venus chez moi. J'ai eu de la chance. Il lui prit le bras.

— Nous allons révolutionner le Queen's, dit-il en souriant.

— Je n'aime pas cet endroit, dit Fayette. Il n'y a que des putains.

— Les voilà, hurla Fayette pour dominer le bruit de l'orchestre. À côté du bar. Celui qui a le polo bleu. Il est avec Mathilda.

Malko regarda par-dessus l'épaule de sa cavalière et aperçut un homme blond, aux larges épaules, accompagné d'une Noire en robe longue, assez belle, avec un visage rond et plat surmonté d'une masse de cheveux frisés. La piste du Queen's était encombrée de couples pratiquement en train de faire l'amour sur place, au son de la cacophonie rugissante de l'orchestre. Étroitement collés contre les Noires, des Blancs et des Métis essayaient de s'assouvir debout pour ne pas avoir à payer. Vigilants, les garçons noirs passaient leur temps à faire la chasse aux bières vides. C'était exactement comme la première fois où ils étaient venus.

La musique semblait avoir sorti Fayette d'elle-même. Elle avait commencé par danser très loin de Malko, raide, presque réprobatrice. Puis, au fil des danses, elle s'était rapprochée. L'effleurant d'abord de son incroyable poitrine. Puis son ventre, ses cuisses, tout son corps était entré dans la danse. Maintenant, ils dansaient à la façon de tous les autres couples : collés comme des timbre-poste. Au hasard de la bousculade, des mains la frôlaient mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Tout à la danse la plus sexuelle à laquelle Malko ait jamais participé, Fayette, contrairement aux Noires, n'avait aucune odeur. Son corps était d'une fermeté incroyable. Il avait l'impression de toucher du marbre...

Visiblement, tous les mâles présents n'avaient plus qu'une pensée : faire subir à Fayette les derniers outrages et peut-être même pas mal d'autres. Un métis, à côté d'eux avait ses yeux qui lui sortaient de la tête. Trois putes, avaient jeté à Fayette des regards de haine, comme si elle était venue leur ôter le pain de la bouche. L'arrivée de Bob, le mercenaire, signifiait que la récréation était terminée. Il regarda où s'était assis le couple.

— Mettons-nous près d'eux, dit-il à l'oreille de Fayette. Ensuite, vous irez aux toilettes un moment.

Dès que l'orchestre s'arrêta pour absorber quelques bières, Fayette se dirigea d'une démarche dansante vers le coin où se trouvaient Bob et Mathilda. Par chance, un coin de banquettes était libre. Fayette s'assit avec grâce, poussant sa hanche élastique contre le blue-jeans du mercenaire. Accompagnant son geste d'un long regard de ses yeux marron, sans aucune équivoque. Malko, discrètement, s'était assis de l'autre côté.

L'homme blond sembla soudain frappé de paralysie, les yeux rivés sur l'extraordinaire décolleté de Fayette. Malko vit distinctement dans

ses yeux qu'il se retenait de toutes ses forces pour ne pas plonger les mains dedans.

Il parvint à trouver sa bière à tâtons et la but, sans quitter Fayette des yeux. Elle soupira, ce qui causa un effet considérable à Bob. Discrètement, Malko poussa Fayette. Celle-ci se leva et partit-vers le fond de la salle. Bob ne perdit pas un centième de seconde.

Il se pencha et hurla pour dominer le bruit :

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle est bien foutue, cette gonzesse ! Où l'avez-vous trouvée ? Je ne l'ai jamais vue ici !

— Oh, dans un bureau où j'ai été.

— Vous voulez une bière ? proposa le mercenaire. Décidé à tout pour maintenir le contact avec le « propriétaire » de Fayette.

Les deux hommes commencèrent à bavarder à bâtons rompus. Malko se présenta comme journaliste. Le mercenaire lui tendit la main.

— Je m'appelle Bob Lenard. Je suis instructeur de l'armée rhodésienne. Ils m'ont engagé avec un salaire superbe et la vie est belle... Avant j'étais au Biafra et au Congo. Avec un tour au Yemen...

Il se grisait de ses mensonges, gesticulant, la main posée sur la cuisse de sa compagne qui regardait le vide, totalement absente. Sa robe noire moulait un corps mince, presque sans poitrine. Bob Lenard se souvint tout à coup de son existence.

— C'est Mathilda, dit-il. Une gentille fille. Mais elle ne parle pas beaucoup.

Fayette revenait, au milieu d'une haie de regards ignobles. Bob Lenard se remit à loucher comme un fou sur les deux globes de marbre marron. Lorsqu'elle s'assit, il s'écarta carrément de Mathilda. Intérieurement, Malko jubilait. Le mercenaire avait de nouveau perdu sa langue.

Très droite, Fayette regardait dans le vide. La pomme d'Adam de Bob Lenard montait et descendait. L'orchestre commença à jouer quelque chose d'un peu moins tonitruant. Le mercenaire hurla à Malko :

— Ça vous ennuie que je la fasse un peu danser ?

— Je vous en prie.

Fayette partit vers la piste, droite comme un I. Malko crut que Bob Lenard allait exploser quand il passa un bras autour de la taille de la Noire. Fayette s'était collée à lui de tout son long. Les globes de ses seins sous le menton du mercenaire. Ce dernier commença à se frotter contre elle comme un silex en folie, réfugié dans un coin de la piste. Même selon les standards du « Queen's », cela frisait l'attentat à la pudeur. Fayette acceptait cet hommage volcanique avec calme. Laisant les mains de Bob Lenard explorer la courbe de ses reins avec la minutie d'un archéologue. Poli, Malko invita à danser Mathilda.

Aussitôt, elle colla contre lui son corps maigre avec la même ardeur.

Visiblement pour se venger de Fayette. Mais quand Malko essaya d'engager la conversation, elle répondit par monosyllabes ; son œil ne quittait pas Bob en train d'essayer de s'enrouler autour de Fayette, comme un ivrogne autour d'une bouteille de scotch.

Une bagarre commença, vite arrêtée par les garçons qui expulsèrent sans ménagement deux Métis... Lorsque Bob revint à la table, il avait les yeux vitreux et n'essayait même pas de dissimuler une érection qui aurait fait honte à un chimpanzé adulte. Il dit à Malko :

— Bon sang ! Depuis que je suis dans ce foutu pays, je n'ai pas vu une femelle comme ça.

Pour arroser cette découverte, Malko commanda une bouteille de J & B d'importation qu'on apporta avec les honneurs dus à une telle munificence : 40 dollars. Bob Lenard s'en versa immédiatement une rasade à faire fondre un rhinocéros, les yeux fixés sur le décolleté de Fayette.

Bob Lenard avait les yeux complètement vitreux et la bouteille de J & B avait diminué d'un tiers. Sa main droite passée autour du cou de Fayette plongeait dans le décolleté de la Noire jusqu'au poignet. Il étouffa un hoquet, fit un clin d'œil à Malko et dit d'une voix pâteuse : profitant d'un break de l'orchestre.

— Qu'est-ce que j'ai envie de me la faire !

— Ce ne serait peut-être pas du goût de Mathilda, avança Malko.

— Oh, Mathilda s'en fout. C'est une brave fille, affirma le mercenaire. C'est pas vraiment une pute. Souvent, quand je n'ai pas un rond, c'est elle qui paie le taxi. Et même la bouffe. Quand je touche ma paie, je lui fais toujours un cadeau. C'est tout ce qu'elle demande...

On était loin de la grandeur du début de leur conversation. Malko sourit.

— Vous êtes heureux en Rhodésie ?

Bob Lenard hésita un peu avant de répondre.

— Heureux ! Vous plaisantez ! Dès que je peux me tirer, je me tire. C'est l'enfer ici. Seulement j'avais pas le choix. Déjà, pour sortir du Yemen, on a eu de la chance. Quand ils n'ont plus eu besoin de nous, ils nous ont renvoyés au lieu de nous couper les couilles, comme ils font d'habitude. Seulement, il fallait que je croûte... J'avais connu un type au Congo, Hans Guern, il m'avait dit qu'à Jo'Burg, on engageait du mercenaire. J'y ai été et je me suis retrouvé troupier dans l'armée rhodésienne avec une discipline de fer et trois semaines de bush sur quatre. « In the valley », comme ils disent ici.

Il secoua la tête et serra plus fort le sein de Fayette qui avait du mal à dissimuler son dégoût... Puis, il continua :

— Et ici, il n'y a pas d'à-côté... Vous voyez, je suis pas un

méchamment, moi, comme certains copains un peu portés sur le massacre. Mais on a toujours des trucs. Au Biafra, j'avais une collection d'oreilles. Il y avait des mecs qui payaient bien... Au Yémen, c'étaient les couilles. Pour faire des aphrodisiaques. Seulement, hein, on les prenait sur des morts. Moi, j'ai jamais torturé...

— Et ici ?

— Ici, fit Bob avec indignation, on peut rien faire. Même pas baiser une gonzesse dans le bush. Même si elle est consentante. Autrement...

Il se tut brusquement, comme s'il en avait trop dit. Mais Malko le relança :

— Maintenant, vous n'êtes plus dans le bush...

Bob prit l'air mystérieux.

— Je vais y retourner. Ici, je fais un truc spécial. Je crois que pour la première fois de ma vie je vais me faire un peu de blé. Ensuite... Il se pencha en riant. Si vous me filez votre gonzesse, je file à Mombasa baiser au soleil.

Malko rit poliment. Le barman était en train d'abaisser son rideau de fer. Bob Lenard lui jeta un regard en coin.

— Ça ferme ! Si on allait finir ce scotch chez moi. C'est con de le laisser.

Malko se dit qu'avec le reste du J & B il risquait d'apprendre ce qu'il voulait.

— Ça me paraît une bonne idée, dit-il.

Fayette semblait de glace. Pour refermer la bouteille, Bob avait enfin abandonné ses seins. Levant la tête, Malko balaya la salle du regard et sentit son estomac se rétrécir. Le dos appuyé au bar, un homme les fixait avec attention. Il avait des yeux très bleus, une moustache et un torse maigre.

C'était Don Christie, le policier de la « Spécial Branch » qui l'avait interpellé à la gare des bus.

CHAPITRE XII

Malko se força à détourner les yeux, étreint d'une brutale appréhension. Il n'y avait aucun doute : c'était eux que le policier observait. Il essaya de se dire que c'était à cause de la beauté provocante de Fayette. Puis, tournant la tête, il surprit le regard de Bob Lenard : le mercenaire fixait l'homme de la « Spécial Branch », comme s'il essayait de lui transmettre quelque chose. Le regard du moustachu était glacial et hostile. Mais, visiblement, les deux hommes se connaissaient. Ce qui recoupait l'information de Fayette. Malko chercha à chasser de son esprit le danger potentiel de ce policier. Coûte que coûte, il fallait « confesser » Bob Lenard. Il ne retrouverait pas une occasion pareille.

La grille du bar claqua. Bob ne regardait plus le policier. Il rafla la bouteille de scotch et se leva.

— On y va ?

— On y va, dit Malko.

Bob Lenard poussa Fayette, lui enserrant la taille sournoisement. Le « Queen's » se vidait. Le policier du bar se mêla aux couples, sans se retourner une seule fois. Sur le trottoir, un ivrogne dormait, allongé sur le dos, les mains croisées sur la poitrine, l'air béat. Un Blanc.

Voyant la tête que faisait Mathilda et ne voulant pas que l'opération échoue à cause d'elle, Malko la prit par la taille et l'entraîna vers la Datsun. Elle se laissa faire, le visage fermé.

Ils s'entassèrent dans la petite voiture, Fayette et Bob Lenard à l'arrière. Ce dernier avait des yeux de fou quand il regardait la Noire, mais il se contenta de poser une main sur son genou. Dans le rétroviseur, Malko vit l'expression dégoûtée de Fayette. À chaque seconde, il craignait qu'elle ne fasse un éclat.

— Quel est le chemin ? demanda Malko.

Bob se pencha en avant.

— Vous continuez Manica jusqu'à Rotten Row. Ensuite, c'est à droite.

Raide comme un piquet, Mathilda semblait ne pas voir. Lorsque Malko tourna sur la grande avenue déserte, Bob Lenard précisa :

— C'est la troisième maison.

Malko aperçut trois petits immeubles, style H.L.M., séparés de

Rotten Row par un rideau d'arbres. Il gara la Datsun et descendit, croisant le regard furibond de Fayette.

Visiblement, la standardiste-barbouze de l'United Methodist Church n'appréciait pas le rôle qu'il lui faisait jouer.

La pièce était si petite qu'en une demi-heure la fumée du chanvre indien l'avait totalement remplie. On se serait cru au milieu d'un incendie.

— Encore un coup !

— Non, merci, dit Malko.

Bob Lenard lui tendait la bouteille de Manstray. Une sorte d'alcool blanc sud-africain un peu plus fort que de l'alcool à brûler. La bouteille de J & B était finie depuis longtemps. Ils s'étaient installés tant bien que mal sur des couvertures, à même le sol, à côté du lit de Mathilda. Depuis son arrivée, Bob n'avait pratiquement pas desserré les lèvres, se contentant de fumer son chanvre en contemplant Fayette.

— Celle-ci, allongée sur un coude, se tenait prudemment hors de portée des mains du mercenaire... En face, le dos appuyé au mur, Malko et Mathilda observaient la scène. L'un et l'autre avaient très peu bu. Reposant la bouteille, Bob Lenard sembla émerger de son rêve d'ivrogne et interpella Malko.

— Vous n'aviez jamais entendu parler de moi avant de venir ici ?

— Jamais, dit Malko.

— Vous auriez pu...

Il eut un hoquet et étendit la main vers une sacoche de cuir posée dans un coin. Il y farfouilla et sortit une vieille photo qu'il tendit à Malko. Celui-ci l'examina et reconnut Bob en uniforme de l'armée belge, sur un podium, au garde-à-vous.

— Qu'est-ce que c'est ?

Bob se rengorgea :

— Le jour où j'ai gagné le championnat de tir de l'armée royale de mon putain de pays. 98 points sur 100...

Il reprit la photo et la tendit à Fayette.

— Je suis pas chouette, là-dessus ?

La Noire y jeta un regard distrait. Bob poussa un soupir et enleva tranquillement sa chemise, dévoilant un torse puissant couturé de cicatrices. Puis, il revint s'agenouiller en face de Fayette, les yeux pleins d'une admiration bestiale... le souffle court. Comme pour lui, il murmura :

— Qu'est-ce que tu es belle...

Fayette se raidit. Puis le geste de Bob Lenard fut si rapide que personne n'eut le temps de rien faire.

Plaquant ses deux mains sur le boléro de la Noire, il écarta de toutes ses forces, arrachant les boutons, libérant deux seins gonflés, aux larges auréoles marron sombre d'où émergeaient deux pointes grosses comme des crayons, presque noires.

Fayette poussa un hurlement ! Les mains sur les hanches, Bob se tourna vers Malko.

— Ça t'ennuie vraiment si je la baise ?

Il avait parlé sans élever la voix, presque gentiment. Les mains tremblantes, Fayette essayait de refermer son boléro. Bob avança la main gauche et lui prit un sein à pleine main, enfonçant ses ongles dans la chair ferme. Son regard s'était teinté de cruauté.

— Nous allons faire une petite fête, murmura-t-il.

Malko s'était levé d'un bond.

— Laissez-la, ordonna-t-il d'une voix glaciale.

Bob tourna la tête vers lui. Lentement. Il avait lâché Fayette.

— T'es sérieux ?

— Tout à fait, fit Malko. Fayette, venez, nous partons.

Il guettait le Belge, prêt à lui décocher un coup de pied s'il essayait de bondir sur lui. Mais c'est le contraire qui se produisit. Bob plongea vers sa sacoche avec la vitesse d'un cobra. Lorsqu'il se retourna vers Malko, il tenait dans la main droite un Herstatt automatique, qu'il arma si vite que Malko vit à peine son geste. À la façon dont il le tenait, il réalisa immédiatement que même ivre et bourré de chanvre, Bob Lenard était mortellement dangereux.

Ce dernier grimaça un sourire.

— Tu crois vraiment que ça vaut la peine de prendre une bastos dans la tronche pour une pute noire ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Avec un cri aigu, Mathilda s'était ruée vers Fayette, les ongles en avant. Elle ne l'atteignit pas. Le bras de Bob décrivit un arc de cercle et Mathilda reçut en pleine tempe la crosse du Herstatt. Le sang jaillit de sa peau éclatée, et elle tomba lourdement sur le côté, les yeux déjà révulsés. Malko avait bondi. Le poignet de Bob pivota de 30°, la détonation claqua, assourdissante dans la petite pièce. Malko demeura figé là où il se trouvait. Derrière lui, il y avait un trou dans le mur. La balle était passée à quelques centimètres de sa tête. L'âcre odeur de la cordite lui piqua les narines.

— Ne fais pas le con, fit Bob Lenard. Sinon, je te fais un troisième œil. Dernier avertissement.

Mathilda se redressa sur un coude, le visage inondé de sang, un œil fermé. Malko ne quittait pas des yeux le Herstatt. Il avait sous-estimé la violence de Bob Lenard. Ce dernier apostropha Mathilda.

— Tire-toi à côté. Vite.

Sans un mot, Mathilda partit en titubant vers le fond de la pièce.

Une porte claqua. Bob dit à Malko :

— Si tu veux aller avec elle, je suis pas aussi con que toi...

Malko demeura immobile. Il espérait encore pouvoir faire quelque chose. Fayette n'avait pas bougé, ne cherchant même plus à cacher sa poitrine. Prenant bien soin de ne pas tourner le dos à Malko, Bob Lenard s'approcha et posa le canon du Herstatt contre son foie.

— Pas un mot, Princesse. Fit-il ironiquement.

Il riait silencieusement. Sans se presser, il commença à caresser les seins de la Noire, s'attardant aux pointes, les faisant rouler entre ses doigts, les soupesant, prenant peu à peu une expression ravie. Puis sa main descendit sur le ventre brun et il défit le premier bouton de la jupe. Fayette retrouva sa voix pour crier.

De la main gauche, Bob la gifla brutalement, deux fois, sans quitter Malko des yeux. Ce dernier était paralysé. Quoi qu'il fasse, Bob avait mille fois le temps de le tuer et de violer ensuite Fayette tranquillement. Il essaya de le raisonner :

— Bob, vous êtes fou. Elle va aller à la police. Vous allez avoir de sérieux ennuis.

Le Belge ricana, les yeux vides.

— J'ai pas peur de la police.

Il avait déjà défait trois boutons, découvrant le haut de la toison frisée. Fayette pleurait silencieusement, les épaules affaissées. Bob lui prit la main et la posa sur son blue-jeans.

— Vas-y, Princesse, aide-moi.

Comme elle hésitait, il promena le canon du Herstatt le long de ses côtes, puis sur un de ses seins. La main tremblante de Fayette déboucla la ceinture du blue-jeans.

— Plus vite, ordonna Bob.

La Noire fit descendre la fermeture éclair, écarta le tissu. Bob Lenard ne portait pas de slip. Son membre jaillit de l'ouverture et Fayette détourna les yeux. Bob lui força à l'enserrer de sa main. Puis aussitôt, l'écarta.

— Assez, Princesse. Tu vas pas t'en tirer comme ça.

Malko esquissa un mouvement et aussitôt le Herstatt le suivit, comme doué d'une vie propre. Bob semblait s'être dédoublé.

— Pas de conneries, siffla-t-il.

Sans le quitter des yeux, il acheva de déboutonner la longue jupe, arracha le slip, se recula pour admirer le long dos musclé qui se terminait par une chute de reins à donner le vertige. Deux fesses rondes et dures, extraordinairement cambrées. De nouveau, il joua longuement avec ses seins. La tension était insupportable. Le front de la Noire était couvert de fines gouttelettes de sueur, son menton tremblait. La tirant par un sein. Bob la força à s'agenouiller, face à Malko. Le blue-jeans sur les genoux, il vint se placer derrière elle, le

Herstall toujours dans la main droite, sa poitrine collée au dos de la Noire, sa main gauche lui pétrissant les seins. Une lueur démente dans le regard.

Puis, la prenant par la nuque, il la força à baisser la tête jusqu'à ce qu'elle appuie le front contre la couverture, les genoux repliés sous elle, les hanches relevées.

— Ne bouge pas, Princesse, intima-t-il.

En une rapide contorsion, il se redressa, collé à elle. Sa main gauche disparut entre ses jambes, et les fesses somptueusement cambrées de la Noire.

S'abattant sur elle, il pénétra sa croupe d'un seul et violent coup de rein. Fayette hurla de douleur. Bob Lenard se redressa, la maintenant contre lui de son bras gauche passé autour de sa taille, les yeux fixés sur Malko.

— Ça ne te plaît pas, ricana-t-il.

Fayette tentait de se débattre. De nouveau, Bob s'attarda sur ses seins. Se retira, puis la reprit avec une grimace de plaisir. Son rythme s'accéléra et Malko vit soudain à l'expression fixe de son regard qu'il prenait son plaisir. Mais le Herstall était toujours fermement braqué sur lui.

De l'air s'échappa avec un léger sifflement de la bouche du mercenaire. Il se releva, et d'un geste preste, se rajusta. Fayette s'était laissée glisser à plat ventre, le corps secoué de sanglots. Du bout de son pied, Bob caressa la courbe de sa croupe, et dit avec un sourire cruel, les yeux fixés sur Malko :

— Tu as bien fait de ne pas bouger, camarade. Parce que je ne t'aurais pas loupé. Une occasion comme ta gonzesse, tu ne peux pas la laisser passer...

Fayette commença à se rhabiller tant bien que mal. Sans regarder ni Bob, ni Malko. En quelques secondes, elle eut remis son slip, sa jupe et le boléro, sans pouvoir le fermer.

Malko fixait Bob Lenard. Ses yeux dorés striés de vert. Ivre de rage et de honte. Il s'en voulait à mort d'avoir entraîné Fayette dans cette aventure insensée. Et à peu près inutile. Tout ce qu'il avait appris, c'est que Bob Lenard était un tireur d'élite. La photo en témoignait. Et aussi qu'il était lié à la « Spécial Branch ». Sinon, il n'aurait pas pu tirer au milieu de la nuit sans souci des conséquences. Voyant que Malko ne réagissait pas, Bob haussa les épaules.

— Merci pour la soirée, camarade.

Fayette tremblait sur ses jambes comme une pouliche nerveuse. Ses seins étaient griffés et marbrés de bleus, là où Bob Lenard les avait pincés. Malko la prit par le bras et Bob s'effaça pour ne pas être à sa portée.

La porte claqua derrière eux. Les nerfs de Fayette semblèrent se

défaire d'un coup. Échappant à Malko, elle se jeta dans l'escalier avec des grognements de bête blessée. Il la suivit, la rattrapa seulement dans le petit jardin. Elle se débattit furieusement :

— Laissez-moi, laissez-moi ! Salaud !

Elle entrecoupait son anglais de mots dans son dialecte. En pleine crise d'hystérie. Malko réussit à grand-peine à la traîner jusqu'à la Datsun. S'il avait eu une arme, il serait remonté abattre Bob Lenard.

— Je vais vous ramener chez vous, Fayette, dit-il. C'est tout ce qu'on peut faire maintenant.

Dès qu'elle fut assise, elle se calma d'un coup, tassée sur elle-même. Malko démarra dans Rotten Row désert, fit demi-tour pour reprendre Manica Road, filant vers Umtali Road. Il n'osait même pas regarder Fayette. Dans la pénombre, il distinguait la masse plus claire de ses seins libérés par le boléro déchiré. Dix minutes plus tard, ils étaient à Tafara, le quartier noir où elle habitait.

Tout aussi désert que Salisbury. D'une voix atone, Fayette guida Malko, jusqu'à une petite maison au toit de tôle ondulée, le long de la voie du chemin de fer.

— Fayette !

Elle était déjà partie en courant, disparaissant dans la nuit. Il attendit quelques secondes, puis fit demi-tour, revenant vers Salisbury. Il y avait de fortes chances pour qu'il ne revoie jamais Fayette.

Tout en roulant sur la route déserte, il fit un effort pour chasser son dégoût et réfléchir. Mais comment faire parler Bob après ce qui s'était passé ?

Une petite angoisse sournoise le tenaillait encore lorsqu'il se gara devant le Monomatapa. L'image du policier de la « Spécial Branch » les observant au « Queen's ». Ce n'était sûrement pas une coïncidence.

CHAPITRE XIII

La rage tenaillait encore Malko après une mauvaise nuit. Sans arrêt, il repensait au viol de Fayette. Les marchands de fleurs de Cecil Square le hélèrent, mais il continua son chemin se dirigeant vers le bureau de Reg Whaley. Il fallait absolument en savoir plus sur Bob Lenard.

Revoir Fayette aussi. Si elle acceptait de le rencontrer. Au pied de l'ascenseur, il se heurta au journaliste qui semblait directement émerger de son lit. Il remarqua aussitôt l'air soucieux de Malko.

— Venez, j'allais boire un verre au bar du Meikles. Là-bas, je suis sûr qu'il n'y a pas de micros. Alors, vous avez passé une agréable soirée ?

— Pas exactement, corrigea Malko.

Il lui raconta sa soirée. Reg Whaley secoua la tête d'un air dégoûté au récit du viol de Fayette.

— The bastard ! grommela-t-il. Vous pouvez être sûr qu'il est protégé par la « Spécial Branch ». Sinon, il n'aurait jamais osé faire un truc pareil.

Le bar du Meikles se trouvait au sous-sol de l'hôtel. À peine son « Sundowner » commandé, Reg Whaley enchaîna :

— La « Spécial Branch » vous mène en bateau. Avec l'aide de Daphné Price. Ils se doutent que vous n'êtes pas journaliste.

— Au point de pousser Daphné Price à coucher avec moi ? objecta Malko.

Reg Whaley exhala son petit rire sec.

— Peut-être qu'elle veut vous épouser ! Ici, il y a plein de filles qui sont prêtes à se marier à des étrangers contre un passeport. Pour filer sans avoir peur de passer pour des « dismal Jimmy » Ian Smith a besoin de tout le monde, même des mongoliens et des ivrognes.

Il leva son verre.

« Heureusement... »

— Et Hans Guern ?

— Le truc qu'il vous a raconté ne tient pas debout, trancha Reg. Samora Machel préférerait rencontrer le diable que Ian Smith. Pas après l'échec des négociations de Victoria Falls. Les Rhodésiens blancs se refusent à faire la moindre vraie concession. Machel a les Cubains

derrière lui. Et les Russes. Et le monde entier. Même les Anglais lui proposent du fric. Les Sud-Africains ont besoin de l'électricité de Cabora Bassa. Ils ne lui feront pas de peine. Même si cela doit coûter un peu de sang rhodésien... Vorster n'est pas fou, il faut qu'il gagne du temps. Le temps de préparer ses armes atomiques tactiques. Après, il dira merde à tout le monde.

— Pourtant, Guern fait partie du B.O.S.S. Il ne m'a pas rencontré par hasard. Donc, ils m'endorment et préparent leur vrai plan « East Gate »...

— Probable, fit Reg. Le tout c'est de savoir quoi.

— Comment avoir plus d'informations ? demanda Malko.

Reg Whaley réfléchit, le front plissé. Puis laissa tomber :

— Il y a un type que vous pouvez contacter, un Portugais. Il s'appelle Ricardo et il tient le « Steakhouse Arizona », juste en face de votre hôtel. Réfugié du Mozambique. Je crois qu'il milite pas mal. Du côté extrémiste. Maintenant que vous m'avez situé Bob Lenard, il me semble bien les avoir vus ensemble au Queen's.

— Il va se méfier, remarqua Malko.

Reg Whaley étouffa un hoquet discret.

— Pas si vous avez des dollars. Il passe son temps à convertir ses dollars rhodésiens en bons dollars américains. Apparemment, il n'a pas trop confiance dans l'avenir du pays. En dépit de ses rodomontades. Jouez l'idiot. Il sait peut-être des trucs... Les gars du P.U.T.U. sont toujours fourrés chez lui. Ils le protègent vaguement. Parce que le marché noir est vachement puni ici...

Malko paya les « Sundowners ». Reg Whaley commençait à avoir des yeux de la couleur d'un lapin russe. Il était si petit que Malko s'aperçut à peine qu'il avait glissé de son tabouret.

— Je suis à mon bureau, dit le journaliste. J'y couche aussi. Je suis en froid avec ma femme, en ce moment. Enfin depuis deux ou trois ans. Trouve que je bois trop et que je ne la saute pas assez... Je vais aller voir mon copain Peter Moore et essayer de lui tirer les vers du nez. Passez ce soir au Quill ; vers six heures.

Une Noire remplaçait Fayette au standard de la United Reformed Church. Loin d'être aussi belle : boulotte et mafflue. Elle accueillit Malko avec une hostilité non déguisée.

— Fayette n'est pas là ce matin ? demanda-t-il. La fille répondit du bout des lèvres sans le regarder.

— Non.

— Je voudrais voir le révérend Sogwala.

Il dut donner son nom et aussitôt la fille annonça :

— Le Révérend est occupé maintenant, Mister.

— Quand sera-t-il libre.

— Je ne sais pas.

Malko comprit que les mésaventures de Fayette étaient connues. Sans rien dire, il enfila le couloir qu'il connaissait déjà sous les glapissements furieux de la standardiste. Mais le temps qu'elle se dégage de son standard, il avait atteint la porte du révérend Sogwala. Après avoir frappé, il entra.

Le Noir était debout derrière son bureau. Il sursauta. Une expression de panique dans ses gros yeux. Sans avoir eu le temps de faire disparaître la grenade quadrillée qu'il était en train d'enfoncer dans un ananas. La panique fit place immédiatement à la rage en reconnaissant Malko. Repoussant le fruit truqué, il rugit d'une voix aigüe comme en ont souvent les Noirs.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici. Mister ?

Malko le regarda froidement. Sa dent de devant manquante lui donnait l'air comique, mais son bouc pointait furieusement vers Malko. Il portait la même chemise à fleurs orange.

— C'est avec ceci que vous prêchez ? demanda-t-il.

Sogwala posa les deux mains sur l'ananas, comme s'il voulait le cacher.

— Les hommes de Sithole ont attaqué notre permanence hier, dit-il d'un ton pleurnichard. Ils ont tué trois personnes, mis le feu au local, battu des enfants. Nous devons nous défendre.

Sithole était le rival de Joshua N'Komo au sein de l'A.N.C. Malko sourit ironiquement.

— Portez-leur la bonne parole, si vous voulez... Mais j'ai encore besoin de votre aide.

Le révérend Sogwala fit le tour du bureau après avoir enfoui l'ananas dans un tiroir.

— Mister, dit-il, vous êtes dangereux et je n'ai rien à vous dire. Partez.

— Fayette... commença Malko.

— Laissez Miss Fayette, rugit le révérend. Partez !

Il tremblait de rage et de peur.

Malko sentit qu'il n'en tirerait rien. Sogwala s'était refermé comme une huître. Jim Gaven mort, il n'avait aucun moyen de le faire revenir à de meilleurs sentiments. Il fit demi-tour et s'éloigna dans le couloir, repassant devant la remplaçante de Fayette qui lui expédia un regard noir.

Un autre allié disparaissait. Il lui restait un doux ivrogne cynique et un cobra en chemise de nuit de soie naturelle.

Il hésita dans Speke Avenue. C'était l'heure du déjeuner. Pourquoi ne pas essayer Ricardo, le Portugais ?

Au point où il en était.

— Le boss est là ?

Le serveur noir plissa le front sous l'effort de la réflexion.

— Vous voulez dire Mister Ricardo ?

— C'est ça, dit Malko. Je voudrais lui parler.

— O.K. Mister.

Il disparut dans la cuisine en traînant les pieds. Le steakhouse « Arizona » était pratiquement vide. À part la viande et le Contrex glacé, le reste était immonde. Malko vit émerger de la cuisine un vieux danseur mondain, le cheveu plat et soigneusement calamistré, un nœud papillon à pois sur une chemise rayée, l'œil noir, la fine moustache et la démarche chaloupée. Il vint vers Malko avec un sourire enjôleur.

— Senhor, dit-il avec un épouvantable accent portugais, la viande n'était pas bonne, n'est-ce pas ?...

— Mais si, mais si, affirma Malko. Je ne...

L'autre n'écoutait pas. Il se pencha confidentiellement à travers la table.

— Nous sommes obligés d'exporter les qualités 1 et 2 pour avoir des devises ! À cause de l'embargo.

— Vous manquez de devises ? demanda Malko.

Le Portugais leva les bras au ciel.

— Senhor, c'est épouvantable ! Nous n'avons droit, nous Rhodésiens, qu'à 40 dollars par an... Vous vous rendez compte ! Cela va être Pâques, je voulais envoyer un cadeau à mon neveu, au Portugal, je ne peux pas. Que ferait-il avec des dollars rhodésiens ! Même en Afrique du Sud, ils n'en veulent pas...

Son désespoir faisait peine à voir. Malko eut un bon sourire.

— Je pourrai peut-être vous aider, suggéra-t-il. J'ai besoin de dépenser de l'argent ici et je possède des dollars U.S.

Une lueur brilla dans l'œil du restaurateur.

— Des billets ?

— Des billets...

Il secoua la tête, la lueur éteinte.

— C'est illégal, Senhor, tout à fait illégal. La « Spécial Branch » a une section chargée de réprimer le trafic de devises. Ils pourraient vous arrêter et moi aussi.

— Tant pis, dit Malko, je pensais seulement à votre neveu... et puis, mon ami Bob Lenard m'avait parlé de vous...

L'œil charbonneux brilla.

— Vous connaissez Bob ! Alors, c'est différent. Les amis de Bob

sont mes amis. Je vais prendre le risque pour ne pas décevoir mon neveu. Mais il faut n'en parler à personne. Je vous donne 50 % de plus que le cours officiel.

Malko avait déjà la main dans la poche. L'autre arrêta son geste.

— Pas ici, Senhor !

Malko regarda le restaurant absolument vide, à part les trois serveurs noirs. Le Portugais chuchota :

— Je vous attends chez moi, 12 First Street. Premier étage. Chambre numéro 4.

Il s'engouffra dans la cuisine avec des airs de conspirateur.

Malko attendit quelques instants, paya l'addition et sortit, remontant à pied Kingsway. First Street était la première à droite. Il trouva facilement l'immeuble, longea un couloir, passant devant un écriteau indiquant « Deputy Sheriff ». Des Noirs faisaient la queue.

La porte de la chambre numéro 4 était poussée. Malko frappa et entra. Ricardo se leva vivement du lit. C'était une triste chambre avec un lit étroit et une ampoule qui pendait du plafond, aux murs disparaissant sous les photos de filles nues.

Ricardo eut un sourire triste, tirant des liasses de billets de sa poche. Les Rhodésiens n'avaient rien au-dessus de la coupure de 10 dollars.

— Vous voyez où ces cochons de nègres m'ont réduit soupira-t-il. J'avais un superbe restaurant à Lourenzo-Marquês, Senhor, trois cents couverts par jour. Ici, je suis employé. Je gagne tout juste ma vie et je croupis dans ce taudis...

— Maputa, c'était Lourenzo-Marquês ? demanda Malko.

Le Portugais eut un ricanement amer.

— Maputa ! Les gens du FRELIMO sont tous des hijos de Ma Puta^{26}, si... Qu'ils crèvent.

Il eut soudain un regard inquiet et demanda :

— Comment trouvez-vous la situation ici, Senhor ? Vous croyez que cela va durer ? Je n'ai plus d'endroit où aller maintenant. Les Sud-Africains m'ont refusé un visa. Ils ne nous aiment pas. Ils disent que nous ne nous sommes pas défendus, que nous ne sommes pas vraiment des Blancs...

Tout en parlant, il comptait 180 dollars rhodésiens et les tendit à Malko, empochant les 200 dollars U.S.

Son air roublard faisait plaisir à voir. Malko cherchait comment engager la conversation sur ce qui l'intéressait.

— Vous ne retournerez jamais en Mozambique ? demanda-t-il.

Ricardo eut un éclair de haine bref et haussa les épaules, en rangeant ses billets dans son armoire.

— Qui sait, Senhor ? J'ai encore des amis là-bas. Des Noirs même, de braves types qui n'aiment pas le FRELIMO. Si on peut leur mitonner

quelque chose. Il se tut.

« Si vous avez d'autres dollars, Senhor, venez me voir, mais je ne serai pas là la semaine prochaine.

En se séparant dans l'escalier, Ricardo lui glissa :

— Attention à la « Spécial Branch » ! Ne dites à personne que vous avez changé des dollars.

— Sacré vieille canaille ! ricana Reg Whaley. Il vous a fait le coup du neveu. Le mois dernier, il est venu me trouver en m'expliquant qu'il devait commander une pierre tombale au Portugal pour son grand-père. Qu'il lui fallait absolument 600 dollars U.S. Ça fait quatre fois qu'il l'enterre. En réalité, il a tellement la frousse qu'il change toutes ses économies. Pour être prêt à partir quand ça ira trop mal.

« Il y a une chose qui m'étonne. Toute la ville sait qu'il fait du marché noir. La « Spécial Branch » aussi, bien entendu. Ils savent tout. Un jour, Peter Moore m'en a parlé. Or, ils le laissent faire, alors que c'est sévèrement réprimé. Un Rhodésien de trois générations a pris six mois de prison pour ça. Ils ont sûrement une raison.

— Indicateur ? suggéra Malko.

Reg retroussa les manches de sa chemise mauve et secoua la tête.

— Non, il ne connaît personne chez les Noirs. Il y a autre chose.

— « East Gate » ?

— Peut-être.

Malko était revenu au bureau du journaliste, après l'échange de dollars. C'était son seul havre d'amitié.

Ensuite, il se promettait d'aller rendre visite à Fayette. Même s'il devait se faire jeter dehors. Reg semblait surchargé de travail.

Au moment où il allait partir, une jeune femme blonde au visage fin pénétra dans le bureau. Ses yeux gris étaient entourés de petites rides, mais elle était encore pleine de charme. Environ quarante ans. Reg Whaley présenta Malko et dit :

— Valerie Harris est la seule femme au monde à organiser des safaris. Si vous avez envie de chasser la grosse bête. Elle a tout ce qu'il faut : fusils, voitures, équipement. Et elle connaît les meilleurs endroits de Rhodésie.

La jeune femme s'assit avec un sourire las.

— Je préférerais avoir une vie plus tranquille, soupira-t-elle. J'ai un safari de médecins new-yorkais la semaine prochaine. J'espère que tout se passera bien. J'ai l'impression que c'est moi qu'ils sont venus chasser, pas les koudous.

— Je les comprends, remarqua galamment Malko.

Valerie Harris fouilla dans son sac et lui tendit une carte.

— Si le cœur vous en dit... 3 000 dollars pour deux semaines. Tout compris. Sauf moi.

Lorsqu'elle fut sortie, Reg Whaley hocha la tête.

— C'est une fille fantastique ! Son mari a été tué il y a un an par des terroristes. Elle a repris son affaire et se promène dans le bush six mois par an. Pour élever sa fille. Mais elle voudrait bien partir. Elle sait que cela ne va pas durer. Seulement, il lui faut un passeport et de l'argent.

La Rhodésie était un piège. Sans même la mer comme en Angola. C'était fascinant de voir à quel point tous avaient une idée derrière la tête. Sauf les fanatiques de « East Gate ». Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas quel pouvait être le plan machiavélique de la « Spécial Branch » pour desserrer l'étau autour du pays.

À moins que cela ne soit qu'une opération « désespoir », comme l'O.A.S. en Algérie. Les Rhodésiens de souche étaient au-delà de tout raisonnement logique.

— Je vais retourner au Queen's ce soir, annonça brusquement Malko. Essayer de voir Bob.

Reg Whaley sifflota.

— Vous avez les nerfs solides... Mais faites attention. S'il est sur un coup avec la « Spécial Branch », ils doivent le surveiller. Voulez-vous que je vienne avec vous ?

Son petit rire sec se déclencha aussitôt.

« Évidemment, je ne vaux pas Fayette... »

Malko n'eut pas le temps de répondre : le téléphone sonnait. Reg Whaley décrocha. Écouta. Malko le vit changer de visage.

Quand il raccrocha, ses yeux gris semblaient décolorés.

— Ils ont arrêté Fayette, dit-il, d'une voix sans timbre. Cette nuit. Chez elle.

Les deux hommes demeurèrent silencieux un long moment, perdus dans leurs pensées respectives. Puis Malko demanda :

— Où est-elle ?

— Au Maufe Building, dit Reg Whaley. C'est le centre d'interrogatoire renforcé du P.U.T.U. Don Christie s'en occupe. Bureau 407.

Il eut un rire sans joie.

— Vous voulez y aller ?

— Pourquoi pas, fit Malko.

Il était certain que Fayette avait été arrêtée à cause de lui. Parce qu'on les avait vus en compagnie de Bob le mercenaire. Il n'y avait pas d'autre raison possible. Son impuissance le rendait ivre de rage. Reg

Whaley soupira :

— Vous avez mis le doigt sur « East Gate », mais je ne sais pas ce que vous pourrez faire. Ce Bob est dans le coup. Il faut espérer pour vous que Fayette ne parlera pas...

Malko chercha à récapituler ce que la Noire pouvait apprendre aux policiers de la « Spécial Branch ». Qu'il soupçonnait le rôle de Bob Lenard dans l'opération « East Gate ». Et son appartenance à la C.I.A.

— Vous croyez qu'ils la...

Reg hocha tristement la tête.

— Sûrement. Don n'a pas bonne réputation. Mais pas en ce moment. Ils font ça la nuit, quand les secrétaires et les visiteurs sont partis. Ils les laissent dormir le jour. Il y a plusieurs petites cellules. Une fille aussi belle qu'elle, ils ne vont pas s'en priver...

— Vous savez quand elle a été arrêtée exactement ?

— Vers trois heures du matin. Une voiture du P.U.T.U. est venue la chercher chez elle. Le copain qui m'a prévenu l'a vue arriver au Maufe Building. Ils l'ont balancée tout de suite dans un fût plein d'eau. Vous savez, on lui appuie sur la tête et on ne lâche que lorsqu'elle suffoque. Ils font ça pour mettre en condition les gens qu'ils vont interroger sérieusement... Ça ne laisse pas de traces.

— Reg, demanda Malko, vous avez toujours votre browning ? Celui que vous m'avez proposé ?

Les yeux gris du journaliste se posèrent sur Malko. Inquiets.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Je ne sais pas encore. Essayer de la faire sortir de là.

Reg Whaley secoua la tête.

— Je veux bien vous le donner, mais c'est de la folie. Vous ne ferez pas vingt yards dans Fourth Street. Toute la « Spécial Branch » sera sur votre dos... Enfin !

Il se pencha et ouvrit un tiroir, puis tendit à Malko un automatique noir calibre 32.

— Le chargeur est plein, dit-il. Si vous vous faites piquer avec dans des circonstances « normales », dites que je vous l'ai prêté parce que vous alliez dans Harari la nuit. Cela passera. Tous les Blancs sont armés, ici, avec ou sans licence.

Malko glissa le pistolet dans sa ceinture. Il regrettait de ne pas avoir emporté sa propre arme, son pistolet extra-plat. Mais le bureau de Vienne de la C.I.A. avait été formel. Le risque d'être découvert était trop grand.

— Reg, dit-il, si vous n'entendez plus parler de moi, vous saurez où je suis... Faites ce que vous pourrez.

Le journaliste avait fait le tour du bureau. Il emprisonna la main droite de Malko dans les deux siennes. C'est la première fois que Malko le voyait se dépouiller de son cynisme.

— Faites attention à ces bâtards ! dit-il.

Malko grimpa sans se presser l'escalier de bois. La maison était silencieuse. Par précaution, il avait laissé la Datsun dans Manica Road. Maintenant, il se sentait parfaitement calme. Arrivé sur le palier du premier, il tira le browning de sa ceinture, l'arma et frappa à la porte de l'appartement de Mathilda. Ivre de joie anticipée, Bob Lenard ne s'attendait certainement pas à ce qu'il revienne. Le plan de Malko était d'une simplicité biblique. Donner une minute au mercenaire belge pour lui révéler ce qu'il savait d'« East Gate ». Sinon, il lui tirait une balle dans la tête.

Après l'épisode Fayette, il n'en pleurerait pas des larmes de sang. Des hommes comme Lenard, il en avait connu des dizaines. Dans neuf cas sur dix, ils étaient lâches. Le Belge préférerait parler plutôt que voir sa cervelle sur les murs...

La porte s'entrouvrit doucement. Mathilda était tellement défigurée que Malko eut du mal à la reconnaître. Son visage avait pris la forme d'une poire, le côté renflé se trouvant là où avait frappé la crosse du Herstell. La pommette, la joue, le pourtour de l'œil, tout était violet. L'œil lui-même disparaissait sous la boursouflure et du pus suintait de la blessure à la tempe. L'œil unique contempla Malko sans paraître le reconnaître.

Mathilda avait dû se droguer pour éviter de trop souffrir.

— Bob est là ?

La Noire mit bien trente secondes à répondre.

— Non.

Déjà, elle refermait la porte. Malko l'en empêcha.

— Où est-il ? Il va revenir ?

Son visage inexpressif prit soudain une expression haineuse.

— Non !

Cette fois, elle referma la porte pour de bon. Malko redescendit l'escalier. Furieux et déçu. Bob Lenard était dans la nature. Vraisemblablement protégé par la « Spécial Branch ». Il risquait de ne plus remettre les pieds au Queen's... Fayette était en train de se faire torturer et Reg Whaley ne savait rien. Quant à Daphné, il sentait maintenant qu'il n'en tirerait que la version « expurgée » d'« East Gate ».

Ses pas le ramenèrent à la Datsun. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : tenter de libérer Fayette et fuir ce pays inhospitalier.

Ce qui était presque du domaine de l'impossible... Une voiture passa lentement devant lui, avec deux femmes-policiers à bord, le visage sévère sous les coquets chapeaux bleus.

Plusieurs fenêtres brillaient au quatrième étage de Maufe Building. Immobile, dans le noir, sur la pelouse séparant le centre de torture de la « Spécial Branch » du bâtiment « officiel », Malko réfléchissait. Il était onze heures. Seules, quatre Land-Rover stationnaient encore dans la cour en face du mur de brique rouge. Il ne devait pas y avoir grand monde. Il se décida d'un coup, entrant dans la zone éclairée d'un pas tranquille.

Un vieux policier en uniforme était assis sur un tabouret près de la porte. Lisant le « Rhodesian Herald ». Lorsque Malko poussa la porte, il leva les yeux avec un regard interrogateur.

Malko lui adressa son sourire le plus cordial.

— Good evening. L'inspecteur Christie est au quatrième ?

Le vieux policier, pris par surprise, balbutia.

— Good evening, Sir... je... je crois, mais...

Malko avait déjà la main sur la porte de l'ascenseur.

— J'arrive de Bulawayo, dit-il. Je suis un peu en retard.

Il était déjà dans l'ascenseur. L'autre esquissa le geste de se lever puis se rassit. Il ne connaissait pas le visage de Malko, mais le fait qu'il soit de Bulawayo l'expliquait. Par définition un Blanc ne pouvait être suspect. Il regarda disparaître l'ascenseur, l'âme en paix.

Malko sortit sur le palier du cinquième, referma doucement la porte et écouta.

Cet étage-là était sombre et désert, mais à l'étage inférieur, il entendait des pas et des bruits de voix. Il regarda le numéro d'un des bureaux, en face de lui : 509. Les étages étaient tous semblables, donc le 407 se trouvait presque en face de l'ascenseur. En dessous de lui. Il revint se pencher sur la cage de l'escalier, aperçut plusieurs portes fermées, un homme passa rapidement dans son champ de vision. Un Blanc qui tirait au bout d'une chaîne un Noir, les mains menottées derrière le dos, le visage tuméfié et amorphe.

Il pensa à Fayette et sa fureur augmenta encore. Tout à coup, la porte du 407 s'ouvrit. Instinctivement, il recula, reconnut l'inspecteur Don Christie. Une cigarette à la main, l'air soucieux. Il fila vers le fond du couloir. Le cœur de Malko fit un bond dans sa poitrine. C'était l'occasion rêvée. Il se lança silencieusement dans l'escalier, le browning au poing.

Quatre marches plus loin, il s'arrêtait de justesse, en équilibre, l'estomac plein de plomb. Dans un coin du palier qu'il n'avait pu voir jusque-là, il y avait un jeune policier en short, une mitraillette Uzi sur les genoux. Celui-là ne lisait pas de journal et ne croirait pas que Malko était un inspecteur de la « Spécial Branch » de Bulawayo. Il

remonta en toute hâte. Juste à temps pour apercevoir Don Christie rentrer dans le bureau. Il avait dû aller satisfaire un besoin naturel.

Écoeuré, il s'assit sur le palier. Cinq minutes ou un quart d'heure plus tard, un cri aigu, vite interrompu, monta vers lui. Venant du bureau 407.

Un cri de femme. Puis, plus rien. Malko bouillait. Il lui aurait fallu un fusil à éléphant. Mais il n'avait qu'un calibre 32. Descendre eût été du suicide pur et simple. Il écouta encore longtemps. Perdant la notion du temps. Et soudain, la porte du 407 s'ouvrit de nouveau.

Il vit d'abord Don Christie, les traits fatigués, puis Fayette entra dans son champ de vision, poussée par une grosse Noire en uniforme bleu. Elle portait une sorte de longue tunique mouillée qui moulait son corps somptueux jusqu'au-dessous des genoux. On avait dû la tremper dans l'eau. Ses mains étaient attachées derrière son dos avec des menottes et elle semblait à demi-inconsciente, gémissant d'une voix monocorde. Malko entendit la voix de Don Christie.

— Ramenez-la au 8.

Brutalement la Noire mafflue tira Fayette par la chaîne des menottes.

La prisonnière trébucha et s'effondra au milieu du couloir. Don Christie avait disparu. La policière, aussitôt, envoya un coup de pied dans les reins de Fayette.

— Get up, munt^{27} !

Fayette tenta de se relever. Comme elle n'y arrivait pas assez vite, la femme arracha de sa ceinture une paire de menottes, la Fit tournoyer et l'abattit sur le visage de Fayette, la martelant jusqu'à ce qu'elle s'effondre complètement. Elle se redressa dans un silence suffoquant. Avec dans les yeux une telle expression de joie sexuelle que Malko eut envie de tirer une balle dans son gros visage bestial. Il entendit une voix sèche ;

— L'inspecteur vous a dit de la ramener dans sa cellule, pas de la battre.

Ce devait être le jeune policier à l'Uzi.

La grosse Noire marmonna quelque chose d'instinct, puis décrocha de sa ceinture un gros bâton noir dont elle appuya l'extrémité sur la nuque de Fayette. Malko vit son pouce appuyer sur un déclencheur rouge.

Fayette poussa un hurlement et roula sur elle-même, les yeux hors de la tête. C'était un « stick électrique » dont on se sert pour repousser les animaux... À chaque contact on recevait une décharge. Lentement, le visage en sang, Fayette se releva, tirée par ses menottes et disparut du champ de vision de Malko. Elle avait une espèce de mousse blanche aux lèvres et le regard atone d'une bête qu'on mène à l'abattoir.

Glacé de haine et d'horreur, Malko calma les battements de son cœur et se raisonna. Il ne pouvait rien faire pour aider Fayette. Il fallait trouver autre chose. De toute façon, il devait ressortir avant Don Christie. Sinon, il risquait de sérieux problèmes...

L'ascenseur était resté là. Il s'y reglissa doucement et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée.

Cette fois, le vieux policier leva à peine la tête en marmonnant :

— Good night, Sir.

Malko était dans la cour. Ce n'est qu'en arrivant au Monomatapa qu'il recommença à penser froidement. Pour que les Rhodésiens fassent preuve de cette férocité, il fallait une raison sérieuse.

Il était en train de se déshabiller lorsque le téléphone sonna. Machinalement, il regarda sa Seiko : une heure et demie. Qui pouvait l'appeler à cette heure tardive ? Salisbury dormait depuis longtemps. Il décrocha, tendu, le cœur dans la gorge.

La voix douce de Daphné Price était chargée d'inquiétude et aussi de soulagement.

— Malko ! Où étiez-vous passé ? J'ai appelé plusieurs fois dans la soirée.

Son angoisse tomba un peu. Sans disparaître complètement. Pourquoi Daphné Price qui aimait se coucher tôt était-elle réveillée ?

— Je suis sorti, dit-il. Que se passe-t-il ?

— Une bonne surprise, roucoula la Rhodésienne. Mon patron m'envoie demain à Victoria Falls. Pour porter des documents à un émissaire qui vient de Zambie. Il a charté un avion. Il y a de la place pour vous. J'ai pensé que cela vous ferait une agréable promenade. Nous reviendrons après-demain...

Le cerveau vide, Malko écoutait la voix chaude, amoureuse de Daphné Price. Essayant de maîtriser la rage froide et le dégoût qui l'envahissaient.

Daphné insista avec un soupçon de contrariété.

— Vous aviez d'autres projets ?

— Non, non, dit Malko. C'est une très bonne idée. À quelle heure partons-nous ?

— Dix heures, fit Daphné Price d'une voix ravie. Je passe vous prendre à l'hôtel.

Malko raccrocha. Glacé. Fayette avait parlé. La machine à broyer de la « Spécial Branch » était en route. Il était le suivant sur la liste.

CHAPITRE XIV

Les jambes poilues et la chemise rapiécée de Ted Collins détonaient curieusement au milieu des somptueuses boiseries anciennes. Le policier de la « Spécial Branch » osait à peine fouler le sol recouvert d'un épais tapis persan importé d'Afrique du Sud.

The Honorable Roy Golder lui faisait face, un verre de brandy à la main, appuyé à la cheminée, sous le trophée d'un grand koudou aux superbes cornes tirebouchonnées. Ses cheveux blancs et son maintien distant inspiraient un profond respect à Ted Collins. Autant que l'ambiance du salon cosu du Salisbury Golf Club. Le chef des Services Spéciaux rhodésiens s'approcha du policier et posa sa main soignée sur le tissu rapiécé.

— Ted, j'ai voulu vous voir pour vous dire que vous faites un sacré bon travail. Est-ce que tout est prêt ?

— Euh, je crois, Sir, fit le policier paralysé de respect. Je vais partir aujourd'hui pour le nord-est. Avec notre homme. La personne de l'autre bord doit arriver également.

Roy Golder hocha la tête avec satisfaction.

— The Good Lord is on our side⁽²⁸⁾, Ted.

Passant son bras sous celui du policier, Roy Golder le mena à la fenêtre qui donnait sur le superbe golf, au gazon si vert qu'il en paraissait peint. D'une voix tendue, il dit à voix basse :

— Nous n'allons quand même pas laisser tout cela à ces « bastards ».

Ted Collins se sentait au bord des larmes. Il lui arrivait, par plaisir, de parcourir en voiture la ceinture de quartiers résidentiels qui entouraient le centre. Pour se rendre compte de visu de la vitalité de la Rhodésie blanche.

— Certainement pas. Sir, affirma-t-il avec force.

Sa pomme d'Adam montait et descendait sous le coup de l'émotion. Il avait l'impression, tout à coup, de faire l'Histoire... Le vieil homme chercha son regard.

— Ted, certaines choses devront toujours rester entre vous et moi. Vous le savez, n'est-ce pas ? Pour cet homme, ce mercenaire... Vous avez tout prévu ?

— Tout, assura Ted Collins, d'une voix ferme.

— Très bien, faites attention et que Dieu vous garde. Vous vous occupez aussi de l'autre côté ?

— Oui, Sir.

— Soyez prudent, Ted. Très prudent. Nous avons tant d'ennemis.

— Certainement, Sir. À propos, Sir, votre livre avance-t-il ?

Roy Golder écrivait un livre sur l'épopée de la Shangani Patrol. Il sourit, flatté.

— Il avance, Ted. Il avance.

Il raccompagna Ted Collins jusqu'au hall glacial et désert.

Le policier descendit presque en courant les marches de pierre du vieux bâtiment et sauta dans sa Land-Rover. Il regrettait d'avoir laissé Mathilda en liberté. C'était un risque, bien que Bob ait juré ses grands dieux que la Noire n'était au courant de rien. Fait recoupé par l'interrogatoire de Fayette.

Mais, plus le jour de l'opération « East Gate » se rapprochait, plus Ted Collins était nerveux.

C'était plus fort que lui. Depuis le début, The Honorable Roy Golder lui faisait confiance. Il avait décidé de la mériter. Féroce, s'il le fallait...

Dix minutes plus tard, il stoppa devant l'hôtel Elisabeth. Bob Lenard l'attendait dans le hall avec tout son équipement. Depuis l'algarade qui avait suivi l'arrestation de Fayette, le Belge filait doux. Il chargea avec précaution le fusil à lunette enveloppé dans sa housse à l'arrière de la Land-Rover. Puis prit place à côté de Ted Collins.

— On en a pour combien de temps ? demanda-t-il.

— Trois heures, fit le policier. John Burger nous attend pour le thé.

— Bastards ! Goddam fucked bastards^{29} !

John Burger murmurait entre ses dents, pour lui tout seul. Il acheva de vider sa boîte de bière, rota, étendit ses pieds nus sur le carrelage du patio et jeta un regard furieux sur la double clôture de barbelés électrifiés qui entouraient sa ferme. Elle était renforcée par des projecteurs télécommandés de l'intérieur. Il avait dû supprimer plusieurs massifs de fleurs pour les remplacer par des emplacements de combat protégés par des sacs de sable.

Jusqu'alors, la ferme Burger n'avait pas vraiment été attaquée. Seulement quelques obus de mortiers. Aucun n'avait touché la maison, pointés la nuit à la va-vite.

Mais cela viendrait. La ferme se trouvait en pleine zone d'insécurité, bien au nord de Sipolilo. À moins de trente kilomètres de la vallée du Zambèze.

La femme de John Burger et ses deux filles avaient été s'installer à Salisbury. Les joyeuses virées du samedi soir, de ferme à ferme, avaient totalement cessé. Dès que la nuit tombait chacun s'enfermait derrière ses volets blindés, allumait l'émetteur-radio donné par l'armée et attendait, le fusil Fal à portée de la main.

La plupart du temps il ne se passait rien. Quelquefois, avec un lâche soulagement, on entendait seulement claquer des rafales dans le lointain. Ou le téléphone sonnait. C'était la voix excitée d'un voisin, à dix ou vingt kilomètres, annonçant :

— Ils viennent de tirer. Les « Forces » arrivent.

L'armée intervenait toujours très vite. Durement et efficacement. Mais des patrouilles ne pouvaient pas couvrir les 800 milles de frontière avec le Mozambique. La vallée du Zambèze était une vraie passoire. Déjà des centaines de terroristes se cachaient dans les collines couvertes d'un bush épais qui ondulaient entre Mont Darwin et le Zambèze. Impossible d'aller les débusquer. Les hélicoptères étaient réservés pour les interventions urgentes. John Burger entendit un bruit de moteur et jeta un coup d'œil à travers les barbelés. C'étaient peut-être les visiteurs qu'il attendait. Il se leva, contourna la Mercedes 350 SL bleu-nuit flambant neuve qu'il avait commandée un an plus tôt. Maintenant, il n'osait plus s'en servir à cause des mines et se déplaçait dans une vieille Land-Rover.

Le bruit grandit. Ce n'était qu'un véhicule militaire antimines qui passa lentement devant la ferme en se dandinant. Deux plaques de blindage en V à l'intérieur desquelles étaient assis une dizaine de soldats, haut perchées sur un châssis de camion. Quand l'engin passait sur une mine, le souffle glissait le long des parois et on en était quitte pour changer une roue ou le moteur... Avec une régularité fastidieuse, ces engins parcouraient toutes les pistes de l'aube au crépuscule, rentrant sagement dans leurs postes de police respectifs pour permettre aux terroristes de poser les mines qu'ils feraient sauter le lendemain... Dégoûté, John Burger rentra chez lui. Sa ferme était superbe. Une des plus belles du nord-est. 20 000 hectares de bonnes terres. Son grand-père l'avait créée, en arrivant directement du Surrey. John Burger faisait du tabac, de la viande, du maïs.

Maintenant, il n'osait même plus aller se promener sur ses terres. Un de ses voisins avait été arrosé à bout portant à la mitrailleuse, par un groupe de terroristes. Il avait dû laisser sa femme avec une balle dans le bras sous un arbre et parcourir vingt kilomètres à pied pour chercher du secours.

Un autre avait été éventré par une mine. Alors, John Burger, dégoûté, ne sortait plus de sa ferme, passant ses journées entre son bar et le patio, à se bourrer de bière, de scotch et de brandy. Il n'avait même plus le courage de s'habiller et traînait, uniquement vêtu d'un

vieux short, avec l'impression de vivre dans un camp de concentration.

Il retourna jusqu'au bar décoré d'une superbe collection de fusils et jeta un coup d'œil sur l'étagère. Quatre heures. C'était l'heure de se mettre au scotch. Il n'y avait plus une seule bouteille ! Furieux, il hurla :

— Lisbeth !

Affalé dans un fauteuil du salon, il attendit, l'œil injecté de sang, le souffle court et la bouche pâteuse. Trente secondes plus tard, surgit la bonne ; une jeune Matabele dont la tête se hérissait de mèches de cheveux tressées en palmier, au-dessus d'un visage gracieux et timide. La fille d'un « chef » coutumier qui travaillait depuis six mois chez Burger. Pour 35 cents l'heure. Le prix d'un « cotton-picker »^{30}.

Elle s'arrêta sur le seuil, pieds nus, vêtue seulement d'une robe imprimée. N'osant pas entrer dans le salon recouvert de moquette. Elle couchait dans le « compound » des Noirs, à quelque distance de la ferme. Burger n'avait plus confiance en personne.

— Yes, Mister, dit-elle d'une voix imperceptible.

— Il n'y a plus de whisky, grogna John Burger. Va m'en chercher.

— Yes, Mister.

Elle s'éclipsa aussi silencieusement qu'elle était venue, revint quelques minutes plus tard avec une bouteille de J & B et un seau à glace. John Burger lui arracha la bouteille des mains, jeta quelques glaçons dans un verre et vida le scotch pur dedans. L'alcool glacé se transforma en feu liquide sur son palais, le remplissant d'une chaleur délicieuse.

Voyant qu'il n'avait plus besoin d'elle, Lisbeth s'éloigna à travers le salon. Pressée de partir, elle franchit d'un coup les trois marches séparant le salon du couloir en surplomb, faisant ressortir sa cambrure.

John Burger eut l'impression soudaine que le scotch avait mis le feu aux parois de son estomac. Il posa son verre et appela d'une voix sèche :

— Lisbeth !

La jeune Matabele s'arrêta net, tourna la tête, sans redescendre les marches :

— Yes, Mister ?

— Viens ici.

Elle ne bougea pas.

Alors, John Burger se leva pesamment, traversa le salon. Ses yeux bleus semblaient s'être recouverts d'une pellicule de plastique. Lisbeth n'avait pas bougé, comme une impala paralysée par une panthère. Quand elle sentit le souffle de son maître dans son cou, elle frémit. Le fermier la contempla plusieurs secondes puis dit d'une voix altérée :

— Ferme la porte.

Lisbeth tourna vers lui un visage effrayé et suppliant. Sans oser bouger.

— Mister, j'ai beaucoup de choses à faire dans la cuisine.

Un éclair de rage passa dans les yeux bleus rendus vitreux par l'alcool. John Burger tira deux billets d'un dollar d'une poche de son short et les fourra dans les doigts noirs.

— Tu iras t'acheter une robe à Mount-Darwin jeudi.

Jeudi, c'était le jour de congé mensuel de la Matabele... Mais les doigts ne se refermèrent pas sur les billets qui tombèrent à terre. Cela eut le don de plonger John Burger dans une rage folle.

— Munt ! grogna-t-il.

Il lâcha la Noire pour fermer la porte à la volée. Puis il bondit jusqu'au bureau où se trouvait une boîte à cigares percée de trous, juste à côté d'une grosse vieille bible et du coffre où il conservait son argent liquide. Plus de 5 000 dollars en billets de dix.

Lisbeth poussa un grognement étranglé.

— Oh, Mister, non !

Ses gros yeux marron fixaient la boîte à cigares que John Burger avait prise dans la main droite. Il revint vers elle avec un sourire plein de méchanceté.

— Il fallait te décider avant, grommela-t-il.

Se plaçant entre la porte et Lisbeth, il entrouvrit la boîte de la main gauche et plongea la droite dedans. Lisbeth poussa un hurlement perçant et recula jusqu'au mur, la bouche grande ouverte.

La main de John Burger ressortit de la boîte, tenant derrière sa tête un gros lézard multicolore d'une vingtaine de centimètres de long. Un vulgaire caméléon, animal totalement inoffensif. Terrorisé, il faisait le mort, les pattes raides, le corps tendu. Le fermier s'approcha lentement de Lisbeth. Lorsqu'il ne fut plus qu'à un mètre, il envoya la main gauche en avant, lui prenant le cou.

Sa poigne colla la Noire contre le mur. Lisbeth semblait transformée en bloc de pierre. Avec une lenteur calculée, le fermier approcha le lézard de son cou. Lorsque les pattes griffues effleurèrent son épiderme, Lisbeth poussa un hurlement strident, hystérique, dément. Repoussant John Burger avec une force décuplée par la terreur, elle fonça vers la porte, s'accrocha à la poignée. Hurlant des mots sans suite dans sa langue.

Le fermier la rattrapa, la jeta brutalement par terre, toujours de la main gauche, sans lâcher le lézard. Lisbeth sanglotait, les poings serrés, en pleine crise d'hystérie. Elle eut un brusque sursaut et perdit connaissance.

Furieux, John Burger se releva, sans lâcher son caméléon et alla boire une lampée de scotch. Puis il revint vers sa victime, l'œil mauvais. Il avait horreur qu'on lui manque de respect. Il s'assit à

califourchon sur Lisbeth étalée en travers des marches. Attendant qu'elle se réveille. Gentiment, il caressa le caméléon, lui faisant darder sa langue fourchue. Les Noirs avaient une peur panique de ces petits lézards. Persuadés que le diable s'incarnait en eux. C'est la raison pour laquelle John Burger en avait toujours un à côté de sa réserve de billets. Le voleur matabele le plus endurci ne s'y serait pas risqué.

— On va bien s'amuser, dit-il au lézard.

Pour réveiller plus vite Lisbeth, il glissa deux doigts par l'échancrure de sa robe de coton et lui pinça le bout d'un sein.

Lisbeth claquait des dents, les yeux hors de la tête, tremblant de tous ses membres. L'odeur aigre de sa sueur suintait à travers la robe de cotonnade. Elle ne protestait plus, ne criait pas, mais ses yeux ne quittaient pas le caméléon que John Burger promenait sadiquement sur ses jambes. Soudain, déçu de ne pas obtenir plus de réactions, le fermier prit la tête du lézard et le fourra entre les cuisses café au lait découvertes par la jupe. Lisbeth eut un tel sursaut que John Burger faillit être renversé ! Ses lèvres dessinèrent silencieusement le mot « please ».

Tétanisée, elle ne bougeait plus. John Burger commençait à en avoir assez de tenir son lézard. Il retira sa main et, se penchant, jeta l'animal dans sa boîte. Aussitôt, la Noire se mit à pleurer convulsivement, se retournant sur le ventre. Sans un mot, John Burger la prit par la nuque de la main gauche, la poussant en avant. Elle émit un faible « Mister » mais ne se débattit plus. Tout plutôt que le lézard. Ses genoux heurtèrent la moquette de la dernière marche et elle se retrouva en équilibre les mains à plat sur la première marche, le front touchant le sol.

John Burger ne perdit pas de temps. Tandis qu'il s'attaquait à son short d'une main, l'autre relevait la robe de coton jusqu'aux hanches. Les Noires ne portaient jamais aucun dessous. Lisbeth essaya de tourner la tête. Burger grommela :

— Ne bouge pas. Sinon, tu as droit à l'autre truc...

Elle tremblait. À son tour, il s'était agenouillé. Il cala son pied sur celui du piano, un peu sur le côté, tâta avec ses doigts pour trouver ce qu'il cherchait, puis aussitôt s'enfonça d'un coup.

Les lèvres étouffées par la moquette, Lisbeth avala de la laine. Avec l'impression d'avoir un épieu brûlant dans le ventre. Depuis qu'elle travaillait à la ferme, cela arrivait une fois par semaine.

Voyant qu'elle ne se débattait pas, John Burger lâcha sa nuque, prit ses hanches à deux mains, se retira presque complètement et la prit de nouveau, aussi loin qu'il le put. Il aurait pu continuer ainsi

pendant des heures, mais l'odeur de la fille l'incommodait. La honte aussi, de se laisser aller à ses instincts. En quelques mouvements rapides, il vint à bout de son désir, délicieusement collé à la croupe cambrée de Lisbeth.

L'orgasme lui arracha un hoquet et il bava un peu sur le dos de la Noire.

Le plaisir passé, il se redressa aussitôt, rabattit la robe et lui donna une tape sur les fesses.

— Va faire le thé maintenant.

Mais Lisbeth ne bougea pas, abrutie de peur et de douleur. John Burger, apaisé, se dit qu'il pourrait la faire dormir de temps en temps ailleurs que dans le compound. Pas dans son lit, bien sûr, parce qu'il avait le sens des convenances. Mais sur la moquette du salon ou dans l'appentis au fond du jardin, réservé aux domestiques... Il était en train de rêvasser à la fermeté de la croupe qu'il venait de transpercer lorsqu'il y eut un coup de klaxon.

Il se rua sur Lisbeth :

— Fous le camp à la cuisine !

La Noire se souleva à peine. Furieux, John Burger ouvrit la porte et traversa le couloir. La Land-Rover était garée derrière sa Mercedes. Ted Collins en sauta, accompagné d'un civil blond. Ce dernier avait à la main un étui contenant visiblement un fusil. Les deux hommes se dirigèrent vers lui. Ted lui serra la main vigoureusement.

— John, c'est Bob, la personne dont je vous ai parlé.

Le fermier serra la main de son visiteur et entraîna les deux hommes vers le salon. Lisbeth se relevait à peine, le visage encore ravagé de larmes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Ted Collins, tout de suite aux aguets.

John Burger eut un sourire innocent.

— Oh, rien, Lisbeth avait fait des bêtises, alors je l'ai un peu chatouillée avec mon caméléon...

Ted Collins eut un sourire indulgent et expliqua à Bob :

— Les Noirs d'ici croient que le caméléon c'est le diable et qu'il va emporter leur âme... Il nous faudrait une armée de caméléons sur le Zambèze...

Bob Lenard regarda Lisbeth s'éclipser, se disant qu'il y avait mieux à faire avec elle que de jouer avec un lézard. Les Anglo-Saxons étaient décidément des gens bizarres.

Le grand Noir en casquette de toile et treillis bleuâtre, tenue de l'armée mozambiquaise, regarda les boiseries avec ébahissement. John

Burger se donnait un mal fou pour être à peu près aimable, mais cela lui faisait mal au cœur de voir un nègre dans son fauteuil. Malheureusement, il s'était mis à pleuvoir et il ne pouvait pas les recevoir dans le patio.

Ted Collins tirait sur son éternelle pipe, toujours pas rasé, une chemise encore plus rapiécée que d'habitude sur le dos, l'air éreinté, il venait de conduire quatre heures sur les pistes de la vallée du Zambèze pour ramener le Noir. La cheville ouvrière du plan « East Gate » le lieutenant Mabika, transfuge du S.N.A.S.P., les services spéciaux du FRELIMO, qui remplissaient le Mozambique de camps de « réhabilitation ».

Le policier annonça à John Burger :

— Le lieutenant Mabika va rester ici jusqu'à l'opération. Il vaut mieux qu'il ne couche pas au compound.

— On lui trouvera un coin ici, fit le fermier, faussement jovial.

Ted Collins remercia d'un sourire. Il avait politiquement une totale confiance en John Burger qui avait un jour suggéré d'empoisonner tous les Noirs de son compound parce qu'il y avait parmi eux un agitateur politique qu'on n'arrivait pas à identifier. On ne faisait plus d'hommes de cette trempe. Sa ferme était la base de départ idéale pour « East Gate ». Isolée, très près des pistes menant à la vallée du Zambèze et sans famille qui pourrait parler. Même les militaires étaient tenus à l'écart du projet. Personne ne devait jamais savoir ce qui s'était réellement passé.

Ted sourit au Mozambiquais.

— Bientôt, vous allez être un homme important, Lieutenant.

Le lieutenant Mabika sourit, flatté et mal à l'aise. Il n'avait jamais pu se faire aux manières des Blancs et son anglais était loin d'être parfait.

— Il faudra faire très attention, dit-il.

Il avait traversé le Zambèze à la nage. C'était Ricardo, le Portugais qui l'avait amené. Jadis il avait travaillé pour la P.I.D.E. à Lourenço-Marquès. Avant de rallier le FRELIMO.

— Il vaut mieux que vous ne sortiez pas de la ferme, avertit Ted Collins. Si la bonne vous demande d'où vous venez, dites-lui que vous êtes venu ici pour aider à protéger la ferme. Vous parlez matabele ?

— Non.

— C'est très bien.

Cela limitait les risques d'indiscrétion.

Lisbeth entra et eut un regard curieux pour le Noir.

Le fermier lui dit :

— Mabika va coucher ici, prépare-lui un lit dans la cuisine. Il se ravisa. Ce soir, tu restes là, tu lui feras à manger.

Comme ça, il avait un prétexte pour en profiter...

Ted Collins suivit des yeux la silhouette fine de la jeune Noire. Ses seins pointaient à travers le coton. En plus, elle semblait propre... Le fermier ne devait pas s'ennuyer.

CHAPITRE XV

— Regardez ! l'impala. Les crocodiles l'attendent.

Malko colla son front au plexiglas de la cabine et regarda au-dessous de lui. Une petite antilope était immobile sur un minuscule îlot bordé de sable blanc, au beau milieu du Zambèze. Tout autour, il aperçut ce qui lui parut d'abord être de vieux troncs d'arbres. Des crocodiles... Effrayée par le bruit du Cessna, l'impala frémit et bondit dans l'eau. En un éclair, les crocodiles attaquèrent, l'entourant, la déchirant. Ce fut une boucherie instantanée, l'eau se teignit en rouge, puis la scène disparut du champ de vision de Malko. Le Cessna remontait pour sortir de la gorge.

— Quelle horreur ! dit Daphné Price.

Malko ne répondit pas. Pour l'instant, il s'identifiait assez bien à la malheureuse impala... Afin de chasser ses idées noires, il se concentra sur la vue. C'était incroyablement beau. Du lac Kariba aux chutes de Victoria Falls, le Zambèze zigzagait au fond d'un canyon bordé de savane clairsemée, servant de frontière naturelle à la Rhodésie et à la Zambie, au nord. Le bush était totalement désert. Pas un village, pas un signe de présence humaine. Depuis le lac, le petit Cessna volait au ras du carton, parfois à 15 pieds de l'eau, puis remontait pour sauter une colline.

Le pilote tendit soudain la main vers l'ouest, montrant des nuages gris qui s'élevaient du sol, comme une énorme muraille.

— Voilà les Victoria Falls, annonça-t-il. Ce que vous voyez, c'est l'eau vaporisée qui monte à près de 400 mètres.

On aurait dit un gigantesque incendie. À perte de vue, le paysage était plat comme la main, une couverture verdâtre. Le Cessna commença à descendre.

— Nous serons arrivés pour le déjeuner, commenta Daphné Price d'une voix joyeuse.

Elle s'était installée sur le siège arrière, laissant Malko à côté du pilote, un gros garçon précocement enrobé de graisse, avec un curieux nez pointu. Les cheveux noirs de Daphné étaient attachés avec un élastique, un blue-jeans très ajusté moulait ses longues jambes et, sans maquillage, elle paraissait cinq ans de moins. Elle se pencha en avant et posa la main sur sa nuque, la caressant doucement. Malko se

retourna pour lui sourire, se demandant à quel moment elle avait décidé de le tuer.

Et comment ?

Depuis le coup de téléphone de la veille, sa conviction était faite. En s'approchant de Bob Lenard, il avait découvert quelque chose qu'il ne devait pas savoir. Il ne pouvait plus rester vivant, mais les Rhodésiens ne voulaient pas d'esclandre. Leur réputation était déjà assez mauvaise... Alors, une nouvelle fois, on avait fait appel à Daphné Price, la Mata-Hari de service. Celle qui avait déjà expédié à la mort Ed Skeetie.

Il regarda au-dessous de lui les quelques bâtiments qui constituaient Victoria Falls. D'avion, le spectacle des chutes était grandiose. Elles barraient le Zambèze sur toute sa longueur, près de 1 500 mètres. L'eau plongeait dans la gorge de cent mètres de profondeur au milieu d'un bouillonnement gigantesque. Un énorme arc-en-ciel bondissait vers le ciel, sans cesse reformé. À côté des chutes, le pont métallique enjambant le Zambèze semblait minuscule... Le pilote vira sur l'aile et reprit la direction du terrain, à une vingtaine de kilomètres de la ville. Trois heures plus tôt, ils avaient décollé du petit aéroport de Charles Prince Airport, à l'ouest de Salisbury. Malko soupçonnait fortement le pilote d'être un homme de la « Spécial Branch ». Il n'avait pratiquement parlé qu'à sa radio. Le piège était bien tendu. On ne saurait jamais ce qui était arrivé à Malko, puisqu'il ne se trouvait pas sur le manifeste du vol régulier Salisbury-Victoria Falls. Bien sûr, il aurait pu trouver un prétexte pour ne pas partir. Mais il était certain que la « Spécial Branch » n'aurait pas hésité à utiliser des méthodes moins subtiles. En allant à Victoria Falls, il risquait sa vie, se jetait dans la gueule du loup, mais au moins, il savait d'où venait le danger, et avait une petite chance de retourner la situation. En apprenant ce qu'il cherchait.

— À quel hôtel allons-nous ? demanda-t-il.

— À l'Elephant Hill, dit Daphné Price, c'est le meilleur.

L'assassin revient toujours sur les lieux du crime. Le Cessna se posa sur l'immense piste construite par les Sud-Africains. Il faisait beaucoup plus chaud qu'à Salisbury. Tout de suite, Daphné glissa son bras autour de la taille de Malko.

— Vivement que nous soyons seuls, murmura-t-elle, en posant ses lèvres dans le cou de Malko.

Il se demanda comment il allait s'en sortir. Sans allié ou presque et avec en face de lui des gens décidés à tout. Sans parler du charme de Daphné Price. Il ne savait toujours pas comment elle s'était débarrassée d'un homme aussi méfiant et solide qu'Ed Skeetie. Ils pénétrèrent dans le petit aéroport absolument désert.

— We are the passengers of the Titanic ! At least we will go first

Daphné leva son verre. Elle avait abandonné la crème de cacao pour le cognac Gaston de Lagrange. Des étoiles brillaient dans ses yeux ; sa longue robe blanche romantique se mariait très bien avec les boiseries sombres, les valets en habit et les nappes en dentelle du restaurant de l'Elephant Hill. Le plus sophistiqué que Malko ait vu en Rhodésie. Une ambiance feutrée, un service parfait et une cuisine très acceptable. Pourtant, il avait eu du mal à terminer sa queue de crocodile grillée, translucide et délicieuse comme du homard cru.

Ils avaient fait l'amour avant le dîner, lentement, longtemps, tendrement. Sans cesse, Malko observait Daphné, cherchant une faille dans sa conduite parfaite. Sans la trouver. À tel point qu'il finissait par se demander s'il n'était pas victime d'un incroyable concours de circonstances. Si Daphné Price n'était pas tout simplement une jeune femme amoureuse d'un visiteur de passage, n'ayant rien à voir avec la « Spécial Branch ».

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle tout à coup.

Les yeux dorés de Malko plongèrent dans les siens.

— Au Titanic, dit-il. Il y a eu des survivants.

Elle rit. Sans vraie gaieté. Autour d'eux, la salle à manger était presque vide. Les gens venaient surtout pour le week-end. Daphné avait disparu pendant deux heures avec un gros attaché-case noir. So-disant pour aller retrouver son émissaire zambien... Il n'avait pas vérifié si les quelques mesures de sécurité qu'il avait prises étaient en place.

Mais il comptait surtout sur lui-même...

Il signa l'addition. Daphné le précéda, se dirigeant vers la salle de jeu. Il avait l'impression de repasser un vieux film. C'étaient presque les mêmes gens, la même ambiance, la même femme et la même robe. Celle des mises à mort...

En dépit de son calme apparent, Malko n'arrivait pas à se débarrasser de l'angoisse diffuse qui le tenaillait. Le syndrome du condamné à mort...

Daphné s'approcha d'une table de roulette. Malko alla changer 100 dollars et lui donna des jetons. En quelques minutes, elle eut tout perdu. Avec un rire joyeux, elle s'accrocha au bras de Malko.

— Ça ne fait rien ! Malheureux au jeu...

Pour la première fois, il sentit une certaine tension dans sa voix, une intonation métallique. Et aussi, il remarqua ses pupilles dilatées. Il éprouva quand même un choc lorsqu'elle proposa d'une voix apparemment enjouée :

— Si nous allions faire un tour ? J'ai toujours eu envie de contempler les chutes la nuit. Il paraît que c'est féérique. Nous reviendrons vite.

Malko avait l'impression que son estomac venait de se remplir de plomb. La porte de la cellule venait de s'ouvrir, les hommes en noir étaient là, avec leurs visages graves et les yeux sévères. Il regarda Daphné Price à la dérobée. La Mort prenait parfois de somptueux atours.

— Bonne idée, dit-il.

Il avait tout fait pour que sa voix soit normale.

— Nous allons louer des imperméables, suggéra Daphné, sinon nous serons trempés.

Ils avaient quitté la petite salle de jeux, bras dessus, bras dessous. Comme un automate, il s'approcha du desk de l'hôtel. Se demandant combien de temps, il lui restait à vivre.

— Oh, regardez !

Un animal, probablement une antilope, venait de traverser le Zambezi Road. D'un coup d'œil dans le rétroviseur, Malko s'assura qu'aucune voiture ne le suivait. Cinq minutes plus tard, il se gara devant le parking sombre et désert de la « Rain Forest ».

Daphné Price sauta hors de la Datsun et fit quelques pas, son imperméable sur le bras. La robe blanche se détachait dans la pénombre comme un phare. La lune était presque pleine, la nuit très, claire. Elle se retourna, attendant Malko.

— C'est par là. Vous n'êtes jamais venu ?

— Jamais la nuit, dit-il.

Et une fois le jour, à la recherche d'Ed Skeetie.

Une humidité pénétrante filtrait à travers les arbres. Ils s'engagèrent en silence dans le sentier, la main dans la main. On n'entendait que le bruit de leurs pas. Bientôt, le grondement des cataractes d'eau se précipitant dans la gorge s'amplifia. C'était encore la saison des pluies et l'eau était au plus haut. Durant la saison sèche, on pouvait presque traverser le Zambèze à pied sec !

Malko, aux aguets, guettait la pénombre. Qu'allait-il se passer ? Il s'écarta un peu de Daphné Price pour qu'elle ne sente pas sa tension.

Arrivés à l'embranchement de deux sentiers, Daphné hésita, puis alla vers la droite.

— Attention, dit-elle, il faut mettre les imperméables.

Ils s'enroulèrent dans le plastique translucide. Effectivement, cent mètres plus loin ils se heurtèrent à ce qui semblait être une pluie diluvienne. L'eau vaporisée qui retombait du ciel. Tout était trempé par cette averse éternelle. Ils arrivèrent en face de la « Devil's Cataract ». Impressionnant. Mais Malko n'arrivait pas à profiter vraiment de l'extraordinaire spectacle.

Pourtant, ils ne s'étaient pas approchés à plus de dix mètres du bord escarpé de la gorge. De temps en temps, il se retournait, scrutant l'obscurité. Mais la forêt était si dense qu'un régiment aurait pu s'y

dissimuler.

Daphné Price frissonna et pesa plus fort au bras de Malko, l'entraînant soudain dans la direction opposée.

— C'est trop humide ici ! dit-elle. Ces imperméables c'est désagréable.

Ils firent demi-tour, s'éloignant de la gorge faisant face à la « Devil's Cataract », revenant vers le sentier qui longeait le Zambèze en amont des chutes. La masse sombre d'une statue se dessina soudain devant eux, au milieu d'un espace découvert. Daphné Price s'arrêta et dit :

— Regardez, la statue de Livingstone ! Ça, c'était un homme. Quand je pense qu'il a traversé l'Afrique à pied, elle soupira. Quand les blacks prendront le pouvoir, ils la déboulonneront et la jetteront dans les Falls !

Malko sentit son bras trembler contre le sien. Malgré sa méfiance et ce qu'il savait de Daphné, il en fut ému. La jeune femme était plus près de la passionaria que du robot.

Il voulut lui tendre une dernière perche et se pencha vers elle :

— Si nous rentrions ?

Ils avaient ôté leurs imperméables, car là où ils se trouvaient, il ne pleuvait plus. Malko sentit le corps tiède de sa compagne s'appuyer contre le sien.

— Pas tout de suite, dit Daphné. Allons voir les singes. Il y en a plein dans ce sentier.

Malko eut l'impression qu'une main glacée lui serrait le cœur. C'était bien ce qu'il avait pensé.

Les nerfs à vif, il s'engagea dans le sentier, laissant derrière la statue de Livingstone, avec sa canne et ses lunettes, probablement le dernier monument d'Afrique élevé au colonialisme encore debout... À cet endroit, le grondement des chutes était moins fort. Le sentier longeait la rive du Zambèze à trois ou quatre mètres du bord. L'eau coulait en contrebas. Cent mètres plus loin, elle se précipitait dans la gorge...

Ils remontèrent en silence le sentier absolument désert. Le sixième sens de Malko sentait grandir la tension. Il lui sembla que Daphné s'accrochait plus fort à son bras. De son côté, il réfléchissait à la façon de la désarçonner moralement. Pour éviter d'être tué. Les quelques précautions qu'il avait prises risquaient de s'avérer dangereusement inutiles.

Au bout de cent mètres, le sentier tournait, s'enfonçant vers l'intérieur de la forêt. Daphné s'arrêta dans la courbe.

— Regardez la lune.

La pleine lune se reflétait dans l'eau noire du fleuve, faisant naître des reflets d'argent. Soudain des cris effrayants montèrent du fleuve.

Plus exactement de Princess Victoria Island, qui leur faisait face. Comme des porcs qu'on égorge. Réguliers et rythmés.

— Qu'est-ce que c'est demanda Malko.

Ses nerfs commençaient à lui jouer de mauvais tours.

Daphné Price rit.

— Des hippopotames qui font l'amour. Ils sont très bruyants. Une fois nous en avons eu dans un campement près du fleuve. Nous n'avons pas pu dormir de la nuit. Venez nous allons peut-être les apercevoir.

Elle le prit par la main et l'entraîna à travers l'herbe haute et grasse qui couvrait la berge, entre le sentier et le bord. Il sembla à Malko que la main de Daphné Price le serrait un peu trop pour une simple étreinte amoureuse. De nouveau, il regarda autour de lui. Elle n'était sûrement pas seule. Il était certain qu'on l'observait, qu'on se préparait à l'attaquer. C'était exaspérant et terrifiant de ne pas savoir comment allait se produire l'attaque.

Daphné s'arrêta, à moins d'un mètre du bord. Sans lâcher la main de Malko.

— On ne voit rien, dit-elle.

Sa voix avait changé. Tendue, plus haute, avec un tremblement imperceptible. Malko aperçut la ligne sombre de Princess Victoria Island, à cent mètres au milieu du fleuve.

— Non, on ne voit rien, dit-il à son tour.

La lune éclairait le visage délicat de Daphné Price qui lui sembla tout à coup taillé dans de l'albâtre. Sentant qu'il l'observait, elle tourna la tête vers lui. Leurs regards se croisèrent. Il vit les prunelles dilatées, la bouche tirée vers le bas, tout le visage rétracté.

— Daphné, demanda-t-il doucement. Pourquoi voulez-vous me tuer ?

Il vit son sourire essayer de se former, se défaire en une grimace, crispée.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

C'était plus un croassement qu'une interrogation. Le temps semblait s'être arrêté. Malko devina Daphné déchirée entre deux sentiments contradictoires. Ce n'était pas une tueuse professionnelle. Pendant quelques interminables secondes, Malko eut l'impression qu'il allait la « retourner ».

Puis, Daphné Price reprit vie. Malko ne s'attendait pas à ce qu'elle se baisse, aussi fut-il surpris, mais pas vraiment effrayé. Daphné se trouvait entre lui et l'eau. C'est elle qui était en danger. Pas lui. Sur le sol glissant, le moindre mouvement brusque pouvait se révéler fatal.

Il se retourna vers le sentier, persuadé que le danger viendrait de là.

Il sentit trop tard, les doigts de Daphné Price quitter sa main pour

agripper son poignet en une prise incroyablement dure pour une femme aussi frêle que la Rhodésienne. Déjà, de toutes ses forces, elle le tirait vers elle, vers le fleuve. Il se dit qu'elle avait décidé de se suicider en l'entraînant dans la mort. Il cria :

— Daphné !

— Salaud !

Le cri hystérique était sorti, aussi fort que celui d'une femme qui accouche. Malko se sentit irrésistiblement entraîné vers le bord escarpé. Trop tard, il aperçut la main gauche de Daphné cramponnée à une corde qui émergeait de l'herbe. Accrochée à ce point d'appui, la jeune femme le fit tourner autour d'elle, comme font les enfants en jouant.

Il glissa, lâcha l'imperméable qu'il tenait sur son bras, éprouva un instant d'angoisse atroce, viscérale, en voyant qu'il ne pouvait se raccrocher à rien. Puis les doigts de Daphné Price s'ouvrirent. Plus rien ne le retenait. Dans un coup de rein désespéré, il tenta de tomber sur la berge, mais c'était trop tard. Seule, son épaule heurta la terre ferme et il glissa le long du bord abrupt. Il eut le temps de penser qu'il savait maintenant comment Ed Skeetie avait trouvé la mort.

Ses pieds heurtèrent l'eau tiède les premiers. Entraînés par son poids, il coula, tout contre la rive, remonta, entraîné à une vitesse vertigineuse par le courant. Cent mètres plus loin – quelques secondes à la vitesse de l'eau – le Zambèze plongeait dans la « Devil's Cataract ». Aucun être vivant ne pouvait résister à une telle chute. Malko avala une gorgée d'eau tiède et saumâtre, tenta de nager en un effort futile pour remonter le courant et se dit qu'il allait mourir. Comme Ed Skeetie.

CHAPITRE XVI

Daphné Price avait l'impression de se repasser un cauchemar. Ses doigts restaient accrochés à la corde comme s'ils y étaient soudés. Les larmes jaillirent de ses yeux, sans qu'elle puisse les arrêter. Malgré elle, son regard se dirigea vers le bord, là où Malko avait disparu. Comme s'il allait resurgir de l'eau. Elle poussa un gémissement, arracha ses doigts, se redressa, partit en courant vers le sentier, abandonnant les deux imperméables, semblable à un fantôme blanc dans sa longue robe. Répétant sans arrêt :

— My God, My God !

Don Christie surgit et l'attrapa au passage. Daphné Price avait eu beau se bourrer de tranquillisants, ses nerfs lâchaient. Elle avait été volontaire pour l'élimination des deux hommes, sans savoir à quoi elle s'engageait. Depuis son précédent week-end, elle s'était souvent réveillée en sursaut, revoyant la grande silhouette d'Ed Skeetie plonger vers sa mort. Maintenant, il y en aurait un second. À cette minute, tous les raisonnements que lui avait tenus son amant, Roy Golder, semblaient bien pâles. Elle avait beau savoir qu'il s'était sacrifié en la laissant se donner à d'autres hommes, alors qu'il était fou d'elle, ce n'était pas la même chose...

Rapidement, l'homme de la « Spécial Branch » défit la corde attachée aux deux piquets et la jeta dans le fleuve. Puis il entraîna Daphné Price, vers le parking.

Il la fit monter dans la Land-Rover, et démarra aussitôt. Lui avait hâte de téléphoner la bonne nouvelle à la « Spécial Branch ». Le dernier obstacle avant « East Gate » était levé.

Reg Whaley surgit du bush, traversa le sentier, en courant, et se rua vers la rive du Zambèze, là où le drame venait d'avoir lieu. Machinalement, il remit dans la poche de sa veste le browning inutile. Tout s'était passé si vite ! Lui aussi s'attendait à une attaque surprise par des hommes de la « Spécial Branch ». Pas à ce piège machiavélique. Il avait encore sur sa rétine le flash de Malko disparaissant sous ses yeux, de Daphné s'enfuyant. Il claquait des dents

aussi bien à cause de l'humidité que de l'émotion. Il renifla, jurant entre ses dents, contemplant l'eau noire qui filait à ses pieds.

Daphné Price venait tout juste de disparaître au coin de la statue de Livingstone, escortée de l'homme qui l'avait rejointe. Le journaliste demeura immobile au bord de l'eau. Perdu. Désespéré.

La veille, en pleine nuit, Malko était venu le réveiller et lui rendre le pistolet. Expliquant ce qu'il attendait de lui. Reg Whaley avait pris le vol régulier pour Victoria Falls. Descendant au vieil hôtel « Victoria Falls ». N'en bougeant pas jusqu'à la nuit. Ensuite, il s'était embusqué près de l'entrée de la « Rain Forest » et avait attendu. Il regarda l'eau noire, fasciné.

D'où Malko était tombé, cela prenait une trentaine de secondes pour arriver jusqu'à la « Devil's Cataract ». Ensuite, c'était l'écrasement sous les trombes d'eau...

Pataugeant dans les hautes herbes, Reg Whaley se pencha le plus qu'il put à l'endroit où Malko était tombé. Il resta à regarder, fasciné, tremblant. Le grondement de la « Devil's Cataract » lui remplissait les oreilles.

À regret, il s'éloigna, revint vers le sentier, ne sachant que faire. Il essuya des larmes. Il aurait tant voulu sauver Malko. Mécaniquement, il se remit en marche vers le parking, se demandant comment il allait prévenir du drame les Américains. En envoyant une dépêche de presse, à partir de son agence, ils liraient entre les lignes...

Il avait parcouru trente mètres sur le sentier quand il lui sembla entendre un faible bruit. Il s'arrêta et écouta, dans la direction d'où cela venait. La rive du Zambèze. Il y eut un bruit de feuilles froissées et un petit chimpanzé sauta à terre et s'enfuit. Reg reprit sa route, le cœur lourd. Il n'avait pas fait dix mètres que le bruit se reproduisit. Cette fois, derrière lui.

Au même endroit. C'était difficile de l'identifier, à cause du grondement de la cataracte toute proche.

Pris d'un brusque pressentiment, il fit demi-tour en courant, traversa l'herbe haute avec tant de précipitation qu'il manqua tomber dans le fleuve. La berge était si glissante et marécageuse qu'il comprit qu'en s'avançant plus, il risquait de glisser dans le fleuve.

Il hésitait lorsque le bruit se fit entendre de nouveau. Venant de l'eau en contrebas.

Reg Whaley, sans hésiter, se laissa tomber à plat ventre et s'avança en rampant à l'extrême bord jusqu'à ce que sa tête dépasse de la berge.

Il se pencha et d'abord n'aperçut que l'eau qui coulait en bruissant contre la berge fangeuse.

En s'avançant de quelques centimètres, il distingua une tache plus claire, au ras de l'eau.

— Malko !

Il avait hurlé pour couvrir le bruit de la cataracte.

Écarquillant les yeux, il distingua la tête d'un homme au ras de l'eau. Le corps était plaqué contre la berge par le courant. Les deux mains de Malko étaient cramponnées à un gros arbre qui avait jailli en biais de la berge, à cet endroit-là en surplomb, et dont les feuilles trempaient dans l'eau. Le tronc, presque horizontal ne devait pas se trouver à plus de trente centimètres de la surface.

Reg s'avança encore, à plat ventre dans l'herbe, la moitié du corps dans le vide. Ce qu'il vit lui fit froid dans le dos. La terre commençait à se détacher autour des racines de l'arbre, entraîné par le poids inhabituel. La force du courant était telle qu'elles ne tiendraient pas longtemps. Soixante mètres plus loin, l'eau se précipitait dans la « Devil's Cataract ». Et il n'y avait plus aucune aspérité le long de la berge.

Malko leva les yeux et aperçut le journaliste penché au-dessus de lui. Il n'en pouvait plus. Il avait été entraîné d'interminables secondes avant de pouvoir saisir cette branche. Le courant était si fort qu'il avait l'impression d'être étiré par un poids gigantesque. L'eau bruissait dans ses oreilles, l'aveuglait, entraînait dans la bouche, le meurtrissait. Le grondement de la cataracte remplissait sa tête, menaçant et proche.

— Vite, cria-t-il d'une voix enrouée.

Brutalement il reprenait espoir. C'était trop bête de mourir après ce coup de chance. Reg recula, ôta sa veste, se remit à plat ventre et jeta la veste devant lui, la tenant par une manche.

C'était trop court de deux mètres. Il aurait fallu une corde. Et une corde solide. De toute manière, Reg Whaley se rendit compte qu'il n'aurait pas la force de haler Malko le long de la berge abrupte, en le tirant de cette façon.

— Tenez bon ! cria-t-il, je vais chercher une corde.

Il se releva, remit sa veste et partit en courant, s'arrêtant aussitôt. Où trouver une corde ? Il y avait bien des gardes, dans la « Rain Forest », mais ils risquaient d'avertir la « Spécial Branch ».

Figé devant la statue de Livingstone, Reg Whaley réfléchissait à se faire péter la cervelle. S'attendant à chaque seconde à entendre le cri qui lui annoncerait que Malko avait lâché. Les secondes s'écoulaient à toute vitesse et il ne trouvait pas de solution.

S'il allait demander une corde dans un hôtel, cela risquait d'éveiller l'attention... Cela ne servait à rien de sauver Malko pour qu'il meure un peu plus tard. Il sentait les battements de son cœur comme ceux d'un gong funèbre. Soudain, il se souvint de la « Booze Cruise » ! Il y avait participé à plusieurs reprises. Il revoyait distinctement le gros rouleau de corde sur le front du bateau à l'avant. C'était ce qu'il lui fallait. Avant de s'élancer, il examina un détail, devant lui. La statue de Livingstone était entourée de chaînes reliées

entre elles par des piliers de ciment. Reg se pencha, essaya de les défaire : elles étaient soudées. Il se releva en sueur, pleurant d'énervement. Il n'y avait plus que le bateau, mais c'était à plus d'un kilomètre. Il partit comme un fou, glissant sous le sentier trempé, s'étalant, essuyant la rafale de la pluie artificielle, trempé jusqu'aux os en quelques secondes.

Il abandonna sa veste, pour courir plus vite. Au bout de deux cents mètres, ses poumons commencèrent à le brûler.

Il n'était plus accoutumé à pareil exercice. Il maudit tous les « sundowners » qui l'alourdissaient. La bouche ouverte, les mouches devant les yeux, il avançait comme un robot, ses pieds claquant sur le sol humide. Se demandant s'il n'allait pas s'effondrer. Une douleur aiguë, lancinante lui perça le côté droit. Un point de côté. Il dut ralentir, sachant que chaque seconde gaspillée retirait une chance de vie à Malko.

Malko serrait les dents de toutes ses forces pour ne pas crier. Toutes sortes d'images passaient dans sa tête. Le château, Alexandra somptueuse dans un fourreau noir, un bal à Vienne, une partie particulièrement animée de gin-rummy. Et une tête sur son épaule, des cheveux, des bras qui l'enserraient. Une odeur de femme, mais il ne se souvenait plus laquelle. C'était loin dans un autre monde. Il était tellement engourdi, ses mains étaient tellement crispées sur la branche qu'il avait l'impression d'être transformé en statue de pierre, d'être déjà mort. S'il faisait le moindre geste, il lâchait prise. La douleur des muscles distendus de ses bras l'élançait jusque dans la nuque. Pour ne pas lâcher prise, il se concentrait sur sa vengeance. Retrouver Daphné Price, la douce créature, qui avait voulu tuer deux hommes par fanatisme.

Peu à peu, le courant avait collé son corps contre la berge boueuse ce qui faisait un effet de ventouse et soulageait d'autant la pression sur ses bras. Mais il était à la merci d'une vague plus forte qui le décollerait et l'emporterait comme un fétu vers la Cascade du Diable qu'il entendait rugir.

Il préférerait ne pas penser aux crocodiles qui pullulaient dans le Zambèze. De toute façon, il ne pourrait plus tenir longtemps. L'extrême limite de ses forces était dépassée depuis longtemps. Il tenait comme ces Noirs drogués qui continuent d'avancer, criblés de balles, déjà morts, par la seule force de leurs nerfs.

Où était parti Reg Whaley ? Il l'injuria, le maudit.

C'était son ultime chance. De temps en temps, il recevait un peu de terre dans les yeux, ce qui indiquait que l'arbre se détachait peu à peu de la berge. Depuis quelques minutes, il avait à affronter un nouveau danger.

L'arbre auquel il s'accrochait s'était courbé sous son poids, sa

bouche était tout juste au niveau de l'eau et il était obligé de respirer par le nez. Encore quelques minutes et il aurait de l'eau jusqu'aux yeux, ne pourrait plus respirer. Comme il n'avait pas la force de tirer sur ses bras pour se hisser au-dessus de l'eau, il se noierait.

— Reg, appela-t-il faiblement.

Seul le grondement des Victoria Falls lui répondit. La lune s'était cachée, la nuit était beaucoup plus sombre. Il réprima difficilement un accès de désespoir. C'était trop bête ! Pendant une fraction de seconde, l'envie de tout lâcher prit le dessus. Il anticipait le calme délicieux après la tension, le repos, puis la glissade finale.

Puis, il eut un sursaut et se dit qu'on ne mourait que debout. Vraiment épuisé.

Reg Whaley aperçut enfin les lumières du wharf où étaient amarrés les deux bateaux de croisière. C'était beaucoup plus loin qu'il ne l'avait pensé. Il n'en pouvait plus. Il respirait du feu, son cœur semblait prêt à jaillir hors de sa poitrine. Des douleurs fulgurantes lui transperçaient le cœur, le flanc. Il avait été obligé de ralentir plusieurs fois.

Il trébucha, sur la passerelle, sauta sur le pont du premier bateau. Il n'y avait pas de gardien. À travers les arbres, il apercevait les lumières du Motel Azambézé. Il regarda autour de lui, respirant lourdement, au bord de l'évanouissement. À l'avant, il aperçut une longue corde reliée à une ancre, lovée sur le pont. Reg Whaley calcula qu'elle mesurait une bonne quinzaine de mètres, largement assez. Il lutta près d'une minute pour défaire la manille qui l'accrochait à l'ancre. Enfin, il chargea le rouleau de chanvre sur son épaule. Il crut qu'il ne pourrait jamais descendre la passerelle, alourdi de ce poids. En reprenant le sentier il glissa dans la boue et pensa qu'il ne parviendrait pas à se relever. Il repartit en titubant, traînant le rouleau de corde plutôt qu'il ne le portait. Priant à haute voix, injuriant le ciel, n'en pouvant plus. Jurant que si Malko n'était plus là, il se jetterait dans le Zambèze.

Dix fois, il tomba, dix fois, il se releva. Il lui semblait que l'air n'arrivait plus dans ses poumons, que la corde pesait une tonne. Glissant sur la terre mouillée, écrasé sous le poids du chanvre, se relevant à grand-peine, Reg Whaley avançait, mètre par mètre, le long du Zambèze. Maudissant son manque d'entraînement physique. Ne voyant plus le ciel, ne voyant plus le paysage, seulement le ruban de latérite humide qui menait à Malko. Il ne sentait même plus la fatigue. Il avait seulement envie d'arriver, de s'étendre dans l'herbe grasse, de tirer Malko hors de l'eau. Et de se reposer. Il lui semblait que la masse

de sa propre graisse l'écrasait. Il parcourut les derniers mètres moitié à quatre pattes, moitié debout, ne voyant plus clair. Il rampa jusqu'au bord, tirant la corde derrière lui.

Miracle, la tête blonde était encore là. À fleur d'eau. Presque submergée.

Les mains tremblantes de fatigue, Reg Whaley laissa filer la corde. Jusqu'à ce qu'elle arrive au niveau de l'eau, qu'elle se balance tout près de Malko. Mais Reg réalisa soudain que s'il la saisisait le courant les entraînerait tous les deux. Il fallait d'abord la fixer à un point solide. Et Malko n'aurait jamais la force de s'attacher.

— Attendez ! cria-t-il de toute la force de ses poumons.

Malko ne répondit pas : il avait déjà la bouche dans l'eau. Reg rampa, se releva, cherchant un arbre. Le plus proche était de l'autre côté du sentier. Il était tellement fatigué qu'il lui fallut un temps infiniment long avant de le fixer autour du tronc. Il ne se souvenait plus comment on faisait un nœud.

Il repartit, traînant la corde. Son idée était simple. Descendre jusqu'à Malko en utilisant la technique du rappel, passer l'autre extrémité de la corde autour du corps de Malko, remonter et, ensuite le haler, en se servant de l'arbre comme point d'appui. C'était hasardeux et compliqué, mais il ne voyait pas d'autre solution. S'il ne descendait pas jusqu'à Malko, ce dernier ne pourrait jamais attacher la corde d'une main, tout en se maintenant à la branche.

Tenant les deux morceaux de la corde dans ses mains, il se mit à plat ventre, les pieds tournés vers le Zambèze et se laissa glisser tout doucement, laissant filer la corde entre ses doigts raides. Par secousses de vingt centimètres. Il avait peur, s'il en laissait filer trop, de ne pouvoir se retenir ensuite. Il lui sembla qu'une éternité s'écoulait avant qu'il sente le courant battre ses chevilles. Il avait pris soin de descendre en aval de Malko. Maintenant, cinquante centimètres séparaient les deux hommes. Reg Whaley avait encore plusieurs mètres de corde. Il donna encore du mou, sentit l'eau atteindre sa taille et le courant le jeta contre Malko.

— Courage ! balbutia-t-il.

Malko ne répondit pas. Seuls ses yeux et son nez étaient hors de l'eau.

Reg commença à passer la corde sous ses aisselles. Sans un mot pour ne pas perdre d'énergie. Il descendit encore un peu, l'eau était tiède, presque agréable. Il respirait la bouche ouverte, son cœur devait battre à cent vingt pulsations-minute. Il restait à ramener la corde et à faire un nœud. Ensuite, Reg se halerait à la force du poignet, en s'aidant de la berge et tirerait Malko, centimètre par centimètre.

Il y eut un craquement sourd, au-dessus d'eux, suivi d'une pluie de terre grasse et rouge. La branche venait de céder. Elle ne s'arracha pas

complètement, couchée contre la berge, mais ne soutenait plus Malko hors de l'eau. Reg, d'un effort surhumain, envoya les jambes en avant et les referma sur le torse de Malko, le maintenant hors de l'eau.

Celui-ci était si épuisé qu'il mit près d'une minute à saisir la corde enroulée autour de sa poitrine. Mais il ne pouvait pas faire plus. Ses doigts n'avaient plus de force. Reg parvint à enrouler les deux brins de la corde autour de son avant-bras, pour éviter tout glissement accidentel. Déjà, il sentait les muscles de ses cuisses s'ankyloser. Maintenant, il ne pouvait plus rien faire. S'il lâchait sa prise autour de Malko, ce dernier était entraîné par le courant. S'il ne le lâchait pas, il n'avait pas assez de force pour se haler le long de la berge. Ils restèrent là, respirant lourdement, assommés, abrutis, le cerveau vide.

Peu à peu, dans un état second, Malko leva la tête et dit d'une voix faible.

— Reg, lâchez...

CHAPITRE XVII

Reg Whaley ne répondit pas, serra encore plus fort son ciseau. Sachant qu'il allait être obligé de desserrer son étreinte au bout de quelques minutes. Qu'il n'y avait pas d'espoir. Qui allait venir leur porter secours au milieu de la nuit, sur les rives du Zambèze ?

Les secondes s'écoulèrent. Peu à peu les deux hommes s'engourdisaient, hypnotisés par le grondement des chutes. Prêts à tout lâcher.

Soudain, les deux brins de la corde eurent une secousse. Si violente que Reg Whaley faillit lâcher Malko. Comme si une main géante l'avait brusquement tirée. Elle demeura tendue, élevant les deux corps d'une vingtaine de centimètres. Puis, elle se détendit de nouveau.

Cette fois, lorsqu'il y eut une nouvelle secousse, Reg s'y attendait et ne fut pas surpris.

Le mouvement de la corde fut différent. Une longue traction régulière et irrésistible, comme un treuil, qui les amena presque entièrement hors de l'eau !

— My God ! murmura Reg.

Il ne comprenait pas ce qui se passait. Il en profita pour achever son nœud autour du torse de Malko, le fixant solidement à lui. Ce qui lui permit de desserrer enfin les muscles douloureux de ses cuisses. Malko avait repris quelques forces et s'accrochait un peu à la corde.

Celle-ci parut soudain prise de folie. Elle montait par brusques saccades furieuses, raclant les deux hommes au passage contre la berge abrupte. Reg, du mieux qu'il le pouvait, s'écartait de la berge. La traction continuait, irrégulière, mais puissante. Il n'y avait plus qu'un mètre. Il fut franchi d'une seule saccade qui jeta Reg sur le bord, traînant Malko.

La corde partait à l'horizontale dans les hautes herbes, toujours tendue. Il y eut une nouvelle secousse qui, cette fois, amena les deux hommes hors de danger, pleins de boue, ivres de fatigue. Reg se dit que les hommes de la « Spécial Branch » étaient revenus, qu'on les halait pour les tuer. Les mains tremblantes il défit la corde attachée autour de lui. Aussitôt, elle fila à travers les herbes, comme aspirée.

Il se releva sur les genoux, laissant Malko sur le ventre, à demi-

inconscient. Entendit une sorte de souffle puissant et aperçut une énorme masse sombre au milieu du sentier.

Un éléphant !

Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre ce qui s'était passé. L'animal s'était pris le poitrail dans la corde tendue. Têtu, au lieu de reculer, il avait continué à avancer, entraînant la corde avec lui, servant de treuil improvisé ! Sa fantastique force lui permettait de haler deux hommes sans même s'en apercevoir.

Débarrassé, il poussa un léger barrissement, agita ses immenses oreilles et s'enfonça au milieu des arbustes, sans s'occuper de ceux qu'il avait sauvés. Reg entendit les branchages craquer sous sa trompe. Il dînait. Après être enfin arrivé à l'arbrisseau qu'il convoitait et que la corde l'empêchait d'atteindre !

Étourdi, le journaliste se laissa retomber dans l'herbe haute, tremblant de tous ses membres, et bientôt, il n'entendit plus que la rumeur de la « Devil's Cataract ».

Il lui semblait qu'il ne pourrait plus jamais bouger.

Malko était méconnaissable. Le visage maculé de boue, livide, les mains en sang, les vêtements en lambeaux. Il tremblait convulsivement en dépit de la température clémente, n'arrivant pas à maîtriser ses nerfs. Cela faisait plus d'une heure qu'il était étendu dans les herbes de la berge du Zambèze. Reg Whaley ne valait guère mieux. Les deux hommes étaient hagards d'épuisement, transformés en statues de latérite. Il allait être trois heures du matin et le jour se levait à cinq heures et demi. Malko se mit sur son séant. Tout son corps lui faisait mal, mais son cerveau recommençait à fonctionner.

— Reg, dit-il, il faut retourner à Salisbury le plus vite possible. Sans que personne sache que je suis encore vivant.

Le journaliste enfonça ses doigts dans ses cheveux gris.

— Vous êtes fou ! Il faut courir jusqu'au poste frontière et demander l'asile politique à la Zambie.

Malko se mit debout, lui aussi aurait eu envie de se reposer, de se retrouver dans un endroit sûr. Mais, vis-à-vis de lui-même, c'était impossible.

— Je suis sûr que Bob Lenard est la cheville ouvrière d'« East Gate », dit-il. Sinon, on ne se serait pas débarrassé de moi, simplement parce que je l'ai approché. Ricardo aussi doit être dans le coup.

— Bob a disparu, remarqua Reg.

— Ricardo est encore là. Et il y a Daphné Price. Elle a peut-être peur des fantômes... Comment pouvons-nous revenir discrètement à Salisbury ?

Les deux hommes parlaient à voix basse dans l'obscurité, se voyant à peine.

À cause de ses vêtements trempés, Malko claquait littéralement des dents. Seule la soif de revanche le soutenait.

Reg réfléchit quelques secondes avant de répondre :

— Pas question de repartir en voiture, il y a des barrages routiers tous les cent kilomètres. Mais je connais un pilote sûr. Un Anglais, John Shay. Il fait souvent des trucs avec moi et il est discret. Il commence à en avoir ras le bol de la Rhodésie. L'année dernière, il a été rappelé quatre-vingt-sept jours ! Il pourrait venir nous prendre à Sprayview airfield, le petit terrain tout près des chutes où il n'y a pas de contrôle de police. Il faut que je lui téléphone. En attendant, nous pouvons rentrer dans mon hôtel en passant par le jardin. Personne ne nous verra. Vous m'attendrez pendant que j'irai prendre ma clef.

— Très bien, dit Malko. Allons-y.

Ils se mirent en route après que Reg Whaley eut jeté dans le Zambèze la corde qui avait servi à sauver Malko.

Le vieux « Victoria Falls Hôtel », bâti quatre-vingts ans plus tôt, se trouvait à moins de cinq cents mètres.

Malko n'arrivait pas à détacher les yeux d'un petit encadré en page 6 du « Rhodesia Herald ». La clef d'« East Gate ». Tout devenait lumineux. Reg Whaley était en train de payer la note. Il allait être quatre heures et le soleil tapait encore sur les vitres. Malko était resté une heure dans un bain brûlant pour se réchauffer et détendre ses muscles endoloris. Ses bras et ses mains étaient encore très douloureux, son costume avait l'air d'être passé dans une essoreuse, mais le reste fonctionnait parfaitement.

Reg avait joint son ami pilote qui avait accepté de venir les prendre sur le petit terrain en bordure de Victoria Falls, à moins d'un kilomètre de l'hôtel, réservé normalement aux promenades aériennes au-dessus des chutes.

La clef tourna dans la serrure. C'était l'Anglais. Lui avait pu se changer. Seuls ses traits tirés et ses mains enflées attestaient sa fatigue.

— On y va, annonça-t-il. John sera là dans un quart d'heure. C'est un type vachement ponctuel.

Malko lui tendit le « Rhodesia Herald » ouvert.

— Reg, lisez cela.

L'Anglais parcourut l'encadré, une courte dépêche d'agence indiquant que Samora Machel, le premier président noir du Mozambique allait visiter le barrage de Cabora Bassa, sur le Zambèze

au nord-est de la Rhodésie le dimanche suivant. À quelques mètres de la frontière.

— Et alors, fit Reg.

— Le plan « East Gate », dit Malko, c'est de tuer Samora Machel, en profitant de sa présence à la frontière rhodésienne. Et l'homme qui doit le tuer, c'est Bob Lenard.

Il revoyait la photo que lui avait montrée le Belge, sur le podium. Le concours de tir de l'armée royale belge. Reg Whaley reposa le journal, une grande ride au milieu du front.

— Les Rhodésiens sont fous, dit-il. Si ce truc se fait, cela va déclencher le plus beau bordel qu'on n'ait jamais vu au sud de l'Équateur. Le Mozambique va se lancer dans la guerre sainte avec l'aide des Russes et des Cubains. Pour écraser la Rhodésie. Vous pensez, Machel, c'est comme Kenyatta ou Nyerere. Le Libérateur. Intouchable.

— Je crois que c'est exactement là-dessus qu'ils tablent, confirma Malko. Le gouvernement de Ian Smith se dit que les U.S.A. quelles que soient leurs antipathies à l'égard des Blancs d'ici, ne laisseront pas les Russes refaire le coup de l'Angola. Et qu'on viendra à leur aide pour écraser le Mozambique... Or, je suis sûr qu'ils se trompent. Dans une année électorale, le président des États-Unis ne peut pas se lancer dans une aventure pareille, même s'il en mourait d'envie...

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda Reg.

— Nous essayons de retrouver Bob Lenard, dit Malko. Et de le neutraliser.

Reg préféra ne pas demander ce qu'il entendait par là. Il consulta sa montre et dit :

— Il faut y aller. John ne veut pas attendre longtemps. Passez le premier. Personne ne vous remarquera. L'hôtel est plein de touristes allemands. Un tour. Je vous rejoins dans la voiture.

Le petit Cessna roulait vers eux en ronronnant. Le même que celui utilisé par Malko pour venir. À part lui, le terrain était absolument vide. Les autres appareils tournaient au-dessus de Victoria Falls. L'avion s'arrêta à quelques mètres d'eux, sans stopper son moteur. Le pilote sauta à terre. Un grand garçon jovial, costaud, à qui Reg arrivait à l'épaule. Il serra la main du journaliste et de Malko.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Reg ?

Le journaliste eut son petit rire sec et caustique.

— Je te dirai cela tout à l'heure. J'aimerais bien filer d'ici.

— O.K., O.K., dit le pilote, montez, je vais faire viser mon plan de vol à la tour et je reviens.

Il partit en courant sur le tarmac brûlant. Le soleil chauffait délicieusement le dos endolori de Malko. Il s'installa à l'arrière du Cessna et boucla sa ceinture. Il avait devant lui trois heures de réflexion. C'était une chose de savoir en quoi consistait « East Gate ». C'en était une autre de le stopper. Son seul avantage était que la « Spécial Branch » le croyait transformé en pâtée pour crocodiles.

Le pilote revenait en courant. Il monta dans le cockpit, et trente secondes plus tard, ils s'élançaient sur la piste. Dès qu'il fut à une centaine de mètres au-dessus du bush, John Shay se tourna vers Reg.

— Alors pourquoi tous ces mystères ?

Reg Whaley fut secoué de son petit rire.

— Mon ami est journaliste autrichien. Nous avons essayé de passer en Zambie, la nuit dernière pour aller à Livingstone. On m'avait dit qu'il y avait des chars cubains. On n'en a pas vu, mais au retour nous sommes tombés sur une patrouille de l'armée zambienne. On s'est payé le fleuve à la nage.

Le pilote eut une moue admirative.

— Vous avez eu du pot, avec les « crocs »...

— Les « crocs », je m'en fous dit Reg, mais les Zambiens vont gueuler et je voudrais être loin à ce moment-là.

Le Cessna avait atteint 6 000 pieds. Malko se retourna pour apercevoir le nuage des chutes disparaître à l'horizon. Elles avaient bien failli être sa tombe. Il était si épuisé que le ronronnement de l'appareil le fit s'endormir presque aussitôt. Lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit. Reg se pencha vers le siège arrière, montrant des lumières à travers les nuages.

— Salisbury !

D'en haut cela paraissait immense.

L'appareil commençait à descendre. Heureusement, ils allaient se poser à Charles Prince Airport, où il n'y avait aucun contrôle.

Malko remit ses idées en place. Pas question de revenir au Monomatapa. Pour ce qu'il avait l'intention de faire, il avait besoin d'un certain nombre de choses. D'autant plus que le browning était resté sur les bords du Zambèze.

Soudain, il pensa à la jeune femme blonde, qui dirigeait l'organisation de Safari.

Si la « Spécial Branch » n'avait pas pillé sa chambre, il avait encore plusieurs milliers de dollars en travelers dans son attaché-case. Reg Whaley pourrait les récupérer en demandant sa clef. Il n'y avait aucun contrôle. Pour les Noirs, tous les Blancs se ressemblaient.

Lorsque le Cessna s'arrêta près du petit bâtiment des charters, Malko avait mis son plan au point.

— Vous avez une voiture ? demanda le pilote.

— Non, avoua Reg, la mienne est restée à l'autre aéroport.

— Si vous voulez, proposa John Shay, vous me déposez chez moi et je vous laisse la mienne. J'habite à Pleasant Hill.

— Cela sera parfait, affirma Malko.

Apparemment la chance tournait. Cela lui faisait un drôle d'effet de se retrouver à Salisbury. Avec ce qu'il avait à y faire.

Valerie Harris jeta un regard stupéfait aux deux hommes qui se tenaient sur le pas de sa porte. Heureusement que Blakiston Street était désert. Malko surtout, avec ses vêtements déchirés et rouges de latérite était particulièrement impressionnant.

— My Goodness ! dit-elle, vous avez été chargé par un éléphant ?

— C'est presque cela, dit Malko. Pouvons-nous entrer ?

Elle les fit pénétrer dans un living décoré de trophées et au sol couvert de peaux de bêtes. Une grande vitrine pleine de fusils occupait tout un panneau de la pièce. Des armes de chasse au gros. Malko repéra une Weatherby Mark V.

Valerie Harris les examinait, soucieuse et intriguée. Ils s'assirent sur un canapé en peau de zèbre.

— Reg ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Malko répondit à la place du journaliste.

— Nous nous connaissons à peine, dit-il, et ce que j'ai à vous demander peut vous causer de sérieux ennuis. Je suis un agent de la Central Intelligence Agency. La « Spécial Branch » a tenté de m'assassiner parce que je suis dans ce pays pour essayer de m'opposer à un projet dément qui risque de mettre le pays à feu et à sang.

Valerie Harris avait pâli.

— Quel projet ?

— Un assassinat, fit Malko. Je crois être le seul à pouvoir le stopper. Mais c'est dangereux pour vous de nous aider. La « Spécial Branch » ne reculera devant rien.

Valerie Harris échangea un regard avec Reg Whaley, ce dernier confirma aussitôt.

— Ce qu'il dit est vrai. Daphné Price a essayé de le tuer. En le poussant dans le Zambèze.

Les yeux de Valerie Harris jetèrent un bref éclair.

— Daphné Price !

Elle ne semblait pas porter dans son cœur la jeune merveille de Salisbury. Malko s'empressa d'ajouter, afin de lever les dernières hésitations de la jeune femme :

— Je pense que le mieux serait, en cas de pépin, de dire que je vous ai loué du matériel pour un safari. Le prix réel sera de 10 000 dollars, que je vous paierai d'avance. Et si vous parvenez à sortir de

Rhodésie, je me fais fort de vous obtenir des permis de séjour aux États-Unis. Pour vous et votre fille.

Les petites rides qui encerclaient les yeux gris de Valerie Harris semblèrent s'effacer d'un coup. Presque sans hésiter elle dit :

— Je crois que je vais vous aider. Même pour rien. Il y a déjà eu trop de sang dans ce pays.

Malko eut l'impression que tous ses nerfs se dénouaient d'un coup.

— Avez-vous conservé les vêtements de votre mari ?

— Certains, dit Valerie Harris, des tenues de chasse. Elles vous iront, il était de la même taille que vous.

— Parfait, dit Malko. J'ai besoin d'une voiture. De préférence, une Land-Rover.

— J'en ai deux, affirma Valerie Harris. Une Toyota toute neuve. Ensuite ?

Malko pointa le doigt vers la vitrine aux armes.

— Je veux ces deux Mark V Weatherby. Avec des munitions. J'espère que vous avez des balles semi-blindées.

CHAPITRE XVIII

Malko stoppa la grosse Toyota au coin de Jameson et de First Street. Comme d'habitude, la nuit, le centre de Salisbury était absolument désert. Tassé sur le siège avant, à côté de lui, une Weatherby 460 sur les genoux, Reg Whaley semblait avoir encore rapetissé. Son teint était presque de la couleur de ses cheveux. Ils étaient restés jusqu'à deux heures du matin chez Valerie Harris, préparer leur équipement et leurs plans.

Les mains de Malko avaient repris une apparence à peu près normale, mais toutes ses articulations et tous les muscles de ses bras étaient encore affreusement douloureux. La tenue de chasse prêtée par Valerie Harris lui allait bien et il s'était très vite familiarisé avec la carabine à répétition posée sur ses genoux. Une arme capable de percer du béton : 1, 2 tonne de pression à la sortie du canon et 1 000 mètre-seconde...

Malko se tourna vers le journaliste.

— Attendez-moi.

Il sauta hors de la voiture, l'arme à la main et Reg le vit s'engouffrer dans le couloir d'un immeuble.

Pour la troisième fois, Malko cogna contre le battant de la porte numéro 4. Au risque de réveiller tout l'immeuble. Il allait abandonner quand il entendit enfin du bruit et vit un rai de lumière sous la porte. Ricardo était bien là. Presque aussitôt la porte s'entrebâilla sur le visage endormi du Portugais.

Le canon de la Weatherby vint s'appliquer aussitôt contre sa gorge. Le Portugais fit un bond en arrière, accompagné par Malko qui referma derrière lui la porte d'un coup de pied. Sans cesser d'appuyer l'arme contre la gorge de Ricardo. Celui-ci recula jusqu'au mur et s'arrêta, les yeux exorbités, muet de terreur. Vêtu d'un slip grisâtre et d'un gilet de corps, les yeux chassieux, il était dépassé. Malko écarta légèrement l'arme, pour laisser au Portugais la place de respirer.

— Ricardo, dit-il. J'ai besoin d'un renseignement. Je n'ai pas beaucoup de temps et je ne discuterai pas. Si vous ne répondez pas, je vous fais éclater la tête.

« Où est Bob Lenard ?

Le Portugais émit un gargouillis déplaisant, roula des yeux blancs

et prit le canon de la carabine à deux mains, tentant de l'écarter.

— Senhor ! dit-il d'une voix étranglée, pourquoi me menacez-vous ? Vous êtes fou ! Je ne sais rien de Bob.

— Vous mentez, fit Malko. Un mensonge de plus et votre cervelle se retrouve sur ce mur. Vous savez où est Bob. Je veux que vous me le disiez. Tout de suite.

Il parlait à voix basse, sans colère. La pomme d'Adam de Ricardo montait et descendait sur son cou maigre. Visiblement le Portugais essayait de mesurer les risques de se taire. Pour l'aider, Malko précisa :

— Je n'ai rien à perdre. La « Spécial Branch » est à mes trousses et s'ils me prennent, ils me tuent. Vous devriez avoir envie de continuer à changer vos dollars. Où est Bob Lenard ?

La volonté de résistance du Portugais s'effondra d'un coup. Il n'avait pas envie de mourir.

— Dans le Nord, fit-il d'une voix étranglée.

— Où ?

— À la ferme Burger. Près de la nouvelle route de la vallée.

— Que fait-il là-bas ?

Cette fois le Portugais resta muet. Malko décida de l'aider un peu.

— Que faites-vous dans « East Gate », demanda-t-il.

Ricardo battit rapidement des paupières.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Senhor, dit-il d'une voix mal assurée. Je ne comprends pas.

Malko lui adressa un sourire ironique et froid.

— Je suis l'envoyé spécial de Dieu au sud de l'Équateur, Ricardo. On ne peut rien me cacher. Quel rôle avez-vous dans « East Gate » ?

Médusé, le Portugais ne put que bredouiller :

— Je connais le type qui va les conduire à l'endroit où Samora Machel prononcera son discours. Il est à la ferme aussi.

— Pourquoi est-ce qu'ils ont pris Lenard ?

Le Portugais secoua la tête et dit d'une voix imperceptible.

— Je ne sais pas, Senhor.

Malko dissimula sa satisfaction. C'était la première vérification concrète de son hypothèse.

Il lut dans les yeux du Portugais qu'il disait la vérité. Sans éloigner la carabine, il annonça :

— Ricardo, vous allez vous recoucher et ne jamais parler à personne de ma visite. Dans votre intérêt.

— Senhor, je vous le jure, balbutia Ricardo. Mais ne dites pas que je vous ai parlé de la ferme. Ils me tueraient. C'est un secret terrible, Senhor. Un secret terrible, répéta-t-il avec son drôle d'accent.

Malko recula et ouvrit la porte, sans cesser de menacer le Portugais, le laissant le plus longtemps possible face au canon de la carabine.

— Souvenez-vous, Ricardo, menaçait-il avant de refermer.

Une curieuse odeur frappa ses narines. Il mit plusieurs secondes à réaliser que cela venait de Ricardo. Le Portugais avait fait dans son slip.

Il referma la porte et s'éloigna dans le couloir. Terrorisé comme il l'était, Ricardo n'aurait pas de réactions fâcheuses.

La Toyota était toujours là. Reg ne cacha pas son soulagement en voyant Malko revenir. Ce dernier reprit place au volant, jetant la Weatherby derrière.

— Bob se trouve dans une ferme, près de la nouvelle route de la vallée du Zambèze. La ferme Burger. Cela vous dit quelque chose ?

Le journaliste secoua la tête, avec une expression découragée.

— Écoutez, Malko, il ne faut pas demander l'impossible. Nous ne pouvons pas aller dans le nord-est, nous ne passerons pas. A partir de Mount-Darwin, la route est fermée au trafic civil. Il y a des patrouilles de la « Spécial Branch » tous les dix kilomètres, reliées par radio. Nous les aurons toutes sur le dos. En plus, même si on arrivait à passer, la vallée du Zambèze s'étend sur deux cent cinquante kilomètres. Pourris de militaires. La ferme Burger est en pleine zone d'opérations.

Malko laissa passer l'orage. Il s'attendait à cette réaction.

— Que suggérez-vous ? demanda-t-il.

— D'envoyer une dépêche annonçant qu'il risque d'y avoir un attentat contre Samora Machel. Cela sera repris par tout le monde et il sera prévenu.

— Très bien, dit Malko. Vous allez envoyer votre télex. Je vous attendrai. Nous allons garer la voiture en face du Meikles. Au cas où ils surveilleraient votre bureau. Quand vous aurez envoyé le télex, vous me rejoignez...

— Où voulez-vous aller ensuite ?

Malko eut un sourire las.

— Je préfère ne pas vous le dire. Au cas où la « Spécial Branch » vous prendrait et voudrait vous faire parler. Vous n'aurez rien à leur dire.

Il démarra et cinq minutes plus tard, il stoppait devant le Meikles, du côté Cecil Square.

— Allez-y, Reg, dit-il.

Le journaliste descendit, laissant sa carabine dans la Toyota. Malko le vit partir à pied vers son bureau où il disposait d'un télex. L'idée qu'il avait eue représentait au moins une sécurité. Mais cela ne suffisait pas.

Il fallait trouver un moyen de se rendre dans le nord-est, d'empêcher Bob Lenard de mettre son projet à exécution. Le temps pressait. Il restait moins de deux jours. Pour mieux réfléchir, il s'installa à l'arrière, à l'abri des regards. Sans même s'en rendre

compte, il s'endormit.

— Malko !

Malko se réveilla si brusquement qu'il se cogna douloureusement au toit de la Toyota. Reg Whaley était penché sur lui, ses yeux gris pleins d'inquiétude. Instantanément, il sut que quelque chose n'avait pas marché. Il regarda sa montre : cinq heures du matin. Cela faisait deux nuits de suite sans sommeil.

— Vous avez envoyé le télex ?

Reg monta dans la Toyota.

— Ça s'est très mal passé, annonça-t-il sombrement.

On a bloqué mon télex au central et une demi-heure plus tard, deux types de la « Spécial Branch » ont débarqué dans mon bureau... J'ai été obligé d'aller avec eux à Fourth Street...

Malko était complètement réveillé maintenant.

— Et alors ? demanda-t-il.

— Ils m'ont demandé d'où je tenais cette information et pourquoi je l'avais envoyée en pleine nuit, expliqua Reg Whaley. Je leur ai dit que j'avais parlé au Coq d'Or avec un inconnu. Ils m'y ont emmené immédiatement dans une voiture de patrouille. Heureusement, c'était fermé et il n'y avait plus personne. Ils ont eu l'air de me croire, mais je sais qu'ils ne m'aiment pas beaucoup. Finalement, ils m'ont menacé de me faire passer en justice pour propagation de fausse nouvelle et m'ont interdit de passer ma dépêche. Je m'en suis bien tiré. J'ai bien cru qu'ils allaient me garder.

— Donc, le télex n'est pas parti, conclut sombrement Malko.

Reg Whaley reconnut d'une voix mal assurée :

— Non.

Ils demeurèrent silencieux plusieurs secondes. Le piège était bien fermé. Salisbury était coupé du monde extérieur aussi totalement que s'ils s'étaient trouvés dans la lune. Reg rompit le silence en disant :

— J'ai essayé de savoir quelque chose sur Fayette. J'ai retrouvé un copain avec qui j'ai été sur des coups. C'est une Noire du P.U.T.U. qui s'en occupe. Ils l'ont assise sur une corne de rhinocéros pour la faire avouer ce qu'elle vous avait dit. C'est leur truc le plus dur.

— Où est-elle, dit Malko.

— Toujours au Maufe Building. Là où j'étais...

Reg Whaley n'eut pas le temps de s'émouvoir devant l'expression de Malko. Deux phares venaient d'apparaître derrière eux. Un véhicule stoppa derrière la Toyota. Malko aperçut deux casquettes plates, un phare bleu sur le toit. Une « 404 » de la police. Il attendit, la main sur le levier de vitesse, le moteur en route. Les policiers pénétrèrent dans

l'hôtel.

— Filons, conseilla Reg, je n'aime pas cela.

Malko avait déjà enclenché la marche arrière. Au moment où il se dégageait, une seconde voiture surgit derrière la première, une BMW de la police qui stoppa. Son phare orientable balaya la Toyota, éclairant ses deux occupants.

— Merde ! explosa Reg Whaley.

La BMW faisait hurler ses pneus, tournant sur place pour se lancer à leur poursuite. Ricardo avait parlé. La « Spécial Branch » savait que Malko était là. Ce dernier accéléra brusquement et la lourde voiture bondit en avant dans Stanley Avenue. Mais la BMW était beaucoup plus rapide. Malko vit surgir à sa hauteur le capot de la voiture de police puis un policier qui lui faisait signe de stopper. Dans le rétroviseur, Malko aperçut les policiers de la « 404 » en train de courir vers leur véhicule.

Il arrivait au carrefour de Second Street. Il accéléra à fond et violemment tourna son volant vers la droite, se rabattant. L'arrière de la Toyota écrasa l'avant de la BMW, la projetant contre le trottoir. Mais la « 404 » arrivait derrière. Malko freina, passa le crabotage, escalada le trottoir et fonça à travers les pelouses de Cecil Square. La BMW, sa direction bloquée par le choc, s'était arrêtée. La « 404 » essaya de suivre la Toyota et cala en grimpant le trottoir.

— My God ! gémit Reg Whaley cramponné à la barre devant lui. Ils ont des radios, ils vont nous coincer !

Malko traversa à cinquante à l'heure les pelouses arrachant les clôtures au passage, redescendit dans Baker Avenue, tourna à droite dans Second Street, prenant la direction du nord. Les rues désertes facilitaient sa fuite, mais les voitures de police n'auraient aucun mal à le retrouver dans cette ville morte. Déjà en franchissant un carrefour, il aperçut dans le lointain, le phare bleu d'une voiture de police qui fonçait vers Cecil Square, les occupants de la BMW avaient donné l'alerte. Toutes les sorties de Salisbury allaient être contrôlées. Malko vit des phares dans le rétroviseur et se tourna vers le journaliste.

— Reg, dit-il, prenez la carabine, ne les laissez pas approcher.

Le journaliste ne bougea pas.

— Il vaudrait peut-être mieux ne pas tirer les premiers, dit-il.

— Tirez dans les pneus, précisa Malko. C'est seulement pour les retarder.

— Que voulez-vous faire ?

Malko eut un sourire froid.

— D'une pierre deux coups...

Dans les situations désespérées, il retrouvait tout son sang-froid, sa lucidité et son audace.

— Où allons-nous cria Reg pour dominer le rugissement du

moteur lancé à 5 000 tours.

— Chez Daphné Price, répondit Malko.

La Toyota déboula dans le jardin, pulvérisant la barrière de bois. Ils n'avaient pas plus de cent mètres d'avance sur trois voitures de police qui avaient surgi au coin de Baines Avenue. Malko sauta à terre, la Weatherby à la main et courut vers la porte qu'il connaissait bien. La petite maison blanche était silencieuse et éteinte. Il monta en courant jusqu'au premier. Les voitures de police venaient de le rejoindre. Il entendit les portières claquer, des appels. Il lui restait quelques secondes. Posant le canon de la Weatherby contre la serrure, il appuya sur la détente.

Il eut l'impression d'avoir déclenché un tremblement de terre !

La détonation assourdissante fit trembler les murs de l'étroit palier et jaillir un nuage de poussière, des morceaux de serrure volèrent dans tous les coins. Arraché par l'impact fantastique de l'onde de choc, le battant se brisa en deux et s'ouvrit violemment. À la place de la serrure, il y avait un trou gros comme une assiette ! Complètement assourdi, Malko mit plusieurs secondes à récupérer. C'était une arme terrifiante.

Il se rua à l'intérieur repoussant d'un coup de pied ce qui restait de la porte, au moment où la tête de Reg Whaley apparaissait dans l'escalier. Il traversa la minuscule entrée, le living et ouvrit brutalement les portes coulissantes de la chambre qui venait de s'éclairer. Il y avait deux personnes dans le grand lit, réveillées en sursaut par l'épouvantable détonation, les tympanes encore douloureux.

Daphné Price lui faisait face, mal réveillée, très pâle, démaquillée, moulée dans sa somptueuse chemise de nuit, habituelle. À côté d'elle se trouvait un homme aux cheveux blancs ébouriffés inconnu de Malko, vêtu d'un pyjama à rayures, l'air complètement ahuri. Les yeux noirs de la jeune femme exprimèrent d'abord une stupéfaction inouïe, mêlée de terreur, puis la rage et enfin la haine.

— Levez-vous tous les deux, ordonna Malko.

La Weatherby était braquée sur le lit. L'homme aux cheveux blancs rejeta les couvertures. Mais Daphné Price plongea sans hésiter la main dans la table de nuit. Et ressortit le Walther P. 38 avec lequel elle avait joué devant Malko.

— Daphné !

Malko avait le doigt sur la détente. Il vit que rien ne l'arrêterait. D'un bond, il plongea sur le lit, et du canon de la Weatherby balaya le bras de Daphné Price au moment où elle tirait. Le cri de la jeune femme se confondit avec la détonation. Le P. 38 arraché de sa main,

tomba par terre.

— Salaud, hurla-t-elle, vous m'avez cassé le bras.

Elle le contemplait comme si c'était un revenant, les pupilles noires prodigieusement dilatées. Malko ne put s'empêcher de dire :

— Vous ne pensiez pas que je survivrais à la « Devil's Cataract », n'est-ce pas ?... Peut-être qu'Ed Skeetie reviendra aussi, un jour... Maintenant, levez-vous.

Il arracha les couvertures, découvrant la chemise de nuit tire-bouchonnée jusqu'aux hanches. Daphné la rabattit vivement et sauta du lit. Dans le living, Reg Whaley, muet, surveillait la porte, son arme au creux du bras.

Le compagnon de Daphné Price se redressa, essayant de retrouver un semblant de dignité.

— Young chap, dit-il d'une voix qu'il avait du mal à maîtriser. Que signifie cette intrusion ? Je suis Roy Golder, ministre d'État de ce pays et...

— Pour le moment, dit Malko, vous êtes mon prisonnier ainsi que la personne qui se trouve avec vous.

Il y eut une galopade dans l'escalier. Malko braqua la Weatherby sur Daphné Price et le ministre et apostropha l'homme aux cheveux blancs :

— Dites à vos hommes que s'ils entrent vous êtes morts tous les deux. Vite ! Ils vont vous obéir.

Deux policiers en uniforme s'encadrèrent dans la porte et s'arrêtèrent net devant l'incroyable spectacle, leurs Uzi braquées sur le groupe. Daphné Price était transformée en statue de sel. D'une voix mal assurée, Roy Golder interpella les policiers.

— Reculez. Il n'y a pas de danger.

Ils hésitèrent puis s'effacèrent. Aussitôt Reg Whaley s'accroupit derrière le canapé prenant la porte en enfilade. En bas, de nouvelles sirènes hurlèrent. Toute la « Spécial Branch » allait se retrouver là. Roy Golder lissa ses cheveux machinalement et apostropha Malko.

— Que voulez-vous ? Pourquoi vous lancez-vous dans cette entreprise insensée ?

Malko le considéra avec froideur.

— En ce moment, dans les locaux de la « Spécial Branch » vos hommes torturent une jeune femme, d'une façon atroce...

— Je ne suis pas au courant, je...

— Ne mentez pas, coupa sèchement Malko. Je veux qu'on amène cette femme qui se nomme Fayette et qu'on mette un véhicule à notre disposition pour que nous puissions quitter Salisbury.

— Mais, c'est impossible balbutia le ministre. Tout à fait impossible.

— Alors, dit Malko, je commencerai par vous tirer une balle dans

le genou. Dans cinq minutes. Ensuite ce sera le tour de Miss Price. Jusqu'à ce que vous ayez tous les deux les coudes et les genoux brisés.

— Vermine ! hurla Daphné Price. Salaud ! Vous ne vous en sortirez jamais.

— Les voilà, annonça Reg Whaley.

Le journaliste n'osait toujours pas regarder en face le ministre. La tension était insupportable dans le petit appartement. Depuis le début de l'attente, Daphné Price et Roy Golder assis sur le lit, ne disaient pas un mot. Des projecteurs éclairaient la façade de la maison blanche. Rhodes Avenue était barrée aux deux extrémités.

Malko s'approcha de la fenêtre et aperçut le fourgon gris qui venait d'arriver. Il était ivre de fatigue. Il se tourna vers Reg.

— Qu'on la fasse monter.

Une centaine de policiers étaient répartis tout autour de la maison, à chaque marche de l'escalier, partout. Il n'avait pas permis à ses deux prisonniers de s'habiller pour ne pas prendre le moindre risque. Malgré sa fatigue, il était parfaitement calme. Tout en sachant qu'à chaque seconde, pouvait se produire le pépin. La « Spécial Branch » était sûrement prête à tout pour prendre sa revanche. Lui de même pour mener son opération à bien.

Il eut un choc au cœur en voyant Fayette descendre de la voiture de police. Grâce aux projecteurs, on y voyait comme en plein jour. La Noire avait un regard halluciné, les traits tirés, le visage tuméfié et marchait comme une somnambule, escortée d'une policière blanche. Elle portait la robe que Malko lui avait vue à la « Spécial Branch ». Maculée et froissée. On la poussa à l'intérieur de la maison et une minute plus tard, elle surgit dans le petit appartement.

Malko et elle se dévisagèrent longuement. Elle était trop émue pour parler. Puis, elle s'assit et il vit des gouttelettes de sueur sur son front.

— Excusez-moi, dit-elle d'une voix faible, je suis très fatiguée. C'était très dur...

Ses yeux conservaient une expression hagarde.

— Que vous ont-ils fait ?

Elle secoua la tête, avec un geste évasif.

— Oh, je ne veux pas en parler... Comment allons-nous sortir d'ici ? Ils vont nous tuer !

— Vous leur avez dit quelque chose ?

Une lueur passa dans les yeux morts, qu'elle détourna.

— Je ne savais rien.

Malko la laissa pour revenir dans la chambre. Daphné Price ne le

quittait pas des yeux. Son poignet avait enflé et elle le tenait dans sa main gauche. Malko avait récupéré le P. 38 et l'avait glissé dans sa ceinture.

— Voilà ce que nous allons faire, annonça-t-il à Roy Golder. Je veux que toutes les forces de police dégagent Rhodes Avenue jusqu'au carrefour avec Second Street. Dès que ce sera fait, nous descendrons tous les quatre. Miss Price restera ici. J'utiliserai la Toyota avec laquelle je suis venu. Si je vois quelqu'un en descendant, je vous tue. Vous resterez avec nous pour garantir notre sécurité...

Le ministre le regarda, effaré.

— Mais où voulez-vous aller ?

— C'est mon affaire, dit Malko. Allez à la fenêtre et indiquez-leur ce qu'ils ont à faire. J'espère que tout se passera bien. Vous comprenez que je ne prendrai aucun risque...

Sans un mot, Roy Golder se leva et répercuta les instructions de Malko d'une voix ferme. Puis il se tourna vers lui :

— Votre entreprise est insensée.

— C'est mon problème, dit Malko. Je sais ce qui m'attend si je ne quitte pas ce pays.

Il n'était pas certain que la « Spécial Branch » soit au courant de ce qu'il savait. Peut-être qu'après tout, Ricardo n'avait pas parlé. Qu'ils avaient seulement suivi Reg Whaley. Dans ce cas, il avait encore une carte à jouer.

— Vous serez jugé, dit Roy Golder, selon...

— Comme Ed Skeetie, ironisa Malko.

Daphné se redressa, une lueur de folie dans ses pupilles dilatées.

— Salaud de communiste ! Vous voulez nous détruire, mais nous ne nous laisserons pas faire. Dites-le à vos amis américains...

Roy Golder lui posa la main sur l'épaule pour la calmer. Malko regarda par la fenêtre. Un grand silence était retombé sur Rhodes Avenue. Comme si de rien n'était.

Mais les policiers devaient être tapis tout autour. Guettant.

— Allons-y dit Malko.

Il poussa devant lui le ministre en pyjama. Fayette lui emboîta le pas, couverte par Reg Whaley. Avant de s'engager sur le palier Roy Golder se retourna et dit à Daphné Price.

— Ne soyez pas inquiète, tout se passera bien.

Elle ne répondit pas, brûlante de haine. La Wheelerby prête à tirer.

Malko poussait Roy Golder devant lui ; il y eut un moment désagréable lorsqu'ils émergèrent dans le jardin. Mais les policiers étaient vraiment partis. Il monta le premier dans la Toyota, laissant Roy Golder sous la surveillance de Reg Whaley. Puis, il fit monter Fayette et le ministre. Enfin, le journaliste.

Celui-ci appliqua aussitôt l'extrémité de son arme sur la nuque du ministre. Pour que Malko puisse conduire. Ce dernier se tourna vers Reg.

— Nous allons à Pleasant Hill. Chez John Shay. Montrez-moi le chemin.

John Shay était tellement énervé qu'il n'arrivait pas à enfiler son blouson. Il n'y avait pas plus d'un quart d'heure que Reg et Malko avaient débarqué chez lui. Ce dernier n'était pas sorti de la Toyota, envoyant le journaliste réveiller John Shay et le faire s'habiller.

Les minutes lui avaient semblé des siècles. Loin, derrière, il pouvait voir les lumières des voitures de police qui le suivaient à distance respectueuse. Attendant l'hallali Roy Golder grelottait dans son pyjama, les lèvres serrées. De temps à autre, il jetait un regard affolé à Fayette, comme s'il avait voulu lui parler.

Le pilote traversa l'espace découvert en courant et grimpa dans la voiture. Il grimaça un sourire à l'intention de Malko.

— Je ne croyais pas vous revoir de cette façon...

— Dépêchez-vous, bougonna Reg Whaley, poussant le pilote avec le canon de son arme.

Malko comprit qu'il voulait faire croire qu'il kidnappait le pilote. Pour sa sécurité future. Ce qui n'était sûrement pas le cas, étant donné leurs rapports. John Shay inclina la tête et salua respectueusement le ministre.

— Good night, Sir.

— Good night, répliqua Roy Golder d'une voix absente.

Maintenant, la Toyota roulait à toute vitesse sur Second Street avait toujours la meute derrière. Trois kilomètres plus loin, Malko tourna dans Lomagundi Road, filant vers l'ouest. Les maisons s'espaçaient, ils franchirent Salisbury Drive, sorte de boulevard périphérique et se retrouvèrent dans la campagne. Le bruit du moteur était assourdissant. Malko se demanda soudain si les Rhodésiens n'allaient pas sacrifier Roy Golder pour « East Gate ».

Tout dépendait de ce qu'ils savaient à son sujet.

Il tourna au passage à niveau commandant la route de Charles Prince Airport. Il n'y avait pas une seule lumière. Le Cessna était toujours à la même place.

— Vous avez assez d'essence pour aller en Zambie ? demanda Malko.

John Shay inclina la tête.

— Oui, Sir.

— Alors, dépêchez-vous.

John Shay, Fayette et Reg coururent jusqu'au petit avion. Malko les observa tandis qu'ils s'installaient. À l'autre bout du terrain, plusieurs lumières clignotantes bleues apparurent soudain. La meute, les feux de position de l'avion s'allumèrent. Puis le moteur toussa et démarra.

— Allons-y, dit Malko en poussant le ministre du bout de sa Weatherby.

Roy Golder tourna vers lui un visage choqué.

— Vous m'emmenez en Zambie ?

— Peut-être pas en Zambie, dit Malko, mais assez loin pour que vos Hunter n'aient pas la tentation de nous abattre...

Le vent de l'hélice lui fit du bien. Il ouvrit la trappe des bagages, une ouverture carrée donnant derrière les sièges arrière.

— Montez là, dit-il à Roy Golder.

Le ministre obéit, outré. Malko s'installa à l'avant à côté du pilote. Ce dernier vérifia la fermeture des portes et l'appareil se mit à rouler.

— Appelez la tour, dit Malko. Dites-leur que nous partons vers la Zambie et que M. Roy Golder est à bord. Nous volerons à 8 500 pieds.

Le pilote transmit. Ils arrivaient sur la piste. Il fit un point fixe rapide. Les lumières bleues semblaient s'être multipliées, devant, derrière, partout. Malko aperçut des hommes qui entouraient la Toyota. Il pria pour que Valerie Harris n'ait pas d'ennuis... Ils roulaient. En quelques centaines de mètres, le Cessna quitta le sol.

La tension tomba d'un coup. Reg essuya son front couvert de sueur. Seule Fayette semblait indifférente à tout ce qui l'entourait. Tassé dans le compartiment des bagages, Roy Golder se faisait oublier. Les lumières de Salisbury disparurent très vite.

— Eh bien, on y est arrivé ! soupira Reg Whaley.

Il étendit devant lui sa main droite : elle tremblait comme une feuille.

— Voilà le lac Kariba, annonça le pilote. Nous sommes là.

Sa carte sur les genoux, il montrait un point à Malko. Celui-ci aperçut un cercle indiquant un terrain d'aviation. Depuis leur départ de Salisbury, ils n'avaient eu aucun problème. Un peu secoués dans des cumulus, c'était tout.

— Descendez, ordonna Malko. Nous allons nous poser sur le terrain de Kariba. Pour déposer Mr Golder.

Le pilote commença à perdre de l'altitude. Le temps était nuageux avec des rafales de pluie. En tanguant, le Cessna s'approcha de la piste déserte. Même la tour de contrôle n'était pas éclairée. À cette heure, il n'y avait aucun trafic. Quand les roues touchèrent le sol, le ministre émergea de sa soute et demanda d'un ton affolé :

— Où sommes-nous ?

— À Kariba, cria Malko. C'est la fin du voyage pour vous. Nous ne

voulons pas vous créer de problèmes avec la Zambie.

À petits coups de freins, le pilote avait stoppé le Cessna, sans arrêter le moteur. Malko sauta à terre et alla ouvrir la soute. Il eut du mal à extraire Roy Golder tant le vieil homme était ankylosé. Il ne tenait plus sur ses jambes, frissonnait dans la fraîcheur de la nuit.

Les deux hommes se considérèrent quelques instants, puis Malko le salua d'un signe de tête.

— Good by, Sir.

Il remonta dans le Cessna. Aussitôt, le pilote fit demi-tour pour décoller. Malko aperçut le ministre qui se mettait en marche vers les bâtiments de l'aéroport. Désespéré, insolite et frigorifié.

Puis il disparut. Le Cessna s'élevait de nouveau dans le ciel. Malko se tourna vers le pilote.

— Allez jusqu'au-dessus du lac Kariba, dit-il, comme si vous vouliez passer en Zambie. Descendez à trente pieds de l'eau et filez le long du Zambèze. En demeurant à cette altitude. La nuit est assez claire.

Le pilote fit la moue.

— It's not really safe, you know...^{32}

— Je sais, dit Malko. Mais le Zambèze est suffisamment large pour que vous y arriviez.

Reg Whaley avait entendu. Il se pencha en avant, l'air affolé :

— On ne va pas en Zambie ?

— Pas tout de suite, dit Malko. Nous allons d'abord rendre visite à M. Burger.

CHAPITRE XIX

Une lueur rouge apparut droit devant eux. Le soleil se levait. Le Cessna vira brutalement sur l'aile pour sortir de la gorge trop étroite, frôla la cime des arbres, puis replongea au-dessus du fleuve qui s'élargissait de nouveau. Le pilote se tourna vers Malko avec un sourire d'excuse :

— It's a bit hairy^{33}.

Depuis le lac Kariba, ils avaient suivi le Zambèze. Pendant une interminable heure.

Au ras de l'eau, Dieu merci, la nuit était claire. Ensuite les premières lueurs de l'aube les avaient aidés.

La région qu'ils survolaient – le nord-est de la Rhodésie – n'était pratiquement qu'un désert. Pas de routes, pas de villages. Reg Whaley bâilla et scruta le ciel nerveusement.

— Vous croyez qu'ils ne peuvent pas nous repérer ?

Malko le rassura aussitôt.

— À cette altitude, aucun radar ne peut nous repérer. On doit nous chercher du côté de Kariba. Nous sommes censés être en Zambie, n'oubliez pas.

Il se tourna vers le pilote.

— Nous sommes encore loin ?

Le doigt du pilote montra sur la carte la ligne bleue du Zambèze.

— Nous devons être à vingt minutes de vol du barrage de Cabora Bassa. Je peux vous déposer où vous voulez sur un de ces terrains.

Il montrait des petits cercles, indiquant les terrains militaires de secours. Malko fit la moue.

— C'est dangereux. Si nous tombons sur des militaires, ils vont nous demander ce que nous faisons là. Reg, où se trouve la ferme Burger ?

On passa la carte au journaliste. Avec un feutre, il dessina une croix, non loin de l'endroit où ils se trouvaient puis rendit la carte au pilote. Maintenant que la brume se déchirait on apercevait à l'horizon de superbes montagnes bleues : le Mozambique. Fayette continuait à dormir à poings fermés.

— La ferme se trouve tout près de la nouvelle route stratégique que les Rhodésiens ont construite pour amener leurs troupes sur le

Zambèze, expliqua Reg Whaley. Elle n'est pas sur la carte...

— Je la connais, dit le pilote. Nous allons y arriver très vite.

Cela donna une idée à Malko.

— Vous pourriez vous poser dessus ?

— Je pense, dit le pilote, si nous trouvons une section dégagée.

— Alors, allons-y, dit Malko.

Ils volèrent encore cinq minutes au-dessus du Zambèze, puis le pilote quitta le fleuve pour piquer vers le sud, au-dessus du bush. Ils franchirent une vallée verdoyante et déserte, grimpèrent le long d'une colline et soudain un ruban goudronné apparut devant eux, luisant sous le soleil, absolument désert et rectiligne. L'extrémité nord s'achevait au Zambèze, et, au sud, elle escaladait les collines clôturant la vallée du Zambèze.

John Shay plaqua aussitôt le Cessna à quelques mètres du sol. Une minute plus tard, ils survolèrent un signe de civilisation. Un village de regroupement, entouré de barbelés flanqué d'un petit camp militaire dans lequel stationnaient plusieurs engins antimines. Le tout fut aussitôt avalé par le bush.

Heureusement beaucoup d'avions civils venaient dans le nord-est pour transporter des personnalités en visite.

Le pilote survola la route quelques minutes, avant d'amorcer un virage. Puis, volets baissés, hélice au petit pas, il s'approcha en tanguant du ruban goudronné, large d'une dizaine de mètres. Heureusement, il n'y avait pas de poteaux télégraphiques, et le vent était très faible. Il y eut un petit « pshuit » quand les roues touchèrent le goudron, puis l'avion roula normalement. En deux cents mètres John Shay le stoppa complètement.

— Dépêchez-vous, cria-t-il.

Malko sauta à terre dans le vent de l'hélice. Suivi de Reg portant les armes et de Fayette qui venait de se réveiller. Malko passa la tête dans la cabine.

— Vous pouvez revenir demain ? Vers la même heure. Posez-vous. Attendez un quart d'heure et repartez si vous ne nous voyez pas...

— Je vais essayer, promit le pilote. Si je trouve à me ravitailler à Mana. J'espère qu'ils me laisseront repartir. Si je ne reviens pas, ne m'en veuillez pas...

— J'espère que vous reviendrez, dit Malko.

— Bonne chance, cria John Shay, en mettant les gaz.

Il fit jaillir un nuage de poussière en faisant demi-tour, le moteur rugit et il décolla rapidement, refaisant un passage au-dessus de la route. Puis il disparut derrière les collines, vers le sud. Ses trois occupants avaient déjà plongé dans le bush, à l'abri des regards. Seule une tache d'huile rappelait la présence du Cessna.

Malko fixa le point où il s'était perdu dans le vert du bush, le cœur

serré. Devant lui, au nord, la frontière devait être surveillée. Pas question de la franchir dans le Zambèze. Au sud, on retombait dans la zone patrouillée par l'armée rhodésienne et habitée par les fermiers blancs. Personne ne les aiderait. Il se tourna vers Reg.

— Où est la ferme Burger ?

Reg étendit le bras vers les collines.

— Dans cette direction. À cinq ou six milles. Le long d'une piste qui dessert une douzaine de fermes et prend plus haut, sur cette route-ci, dans les collines.

L'avion parti, le silence était impressionnant. Le soleil commençait à chauffer sérieusement.

— Il faut aller à la ferme, dit Malko. Voir ce qui se passe.

Reg fit la grimace. Fayette sembla soudain se réveiller. Accroupie à l'africaine sur le sol, elle dit d'une voix grave :

— Vous ne pouvez pas y aller. Les Blancs se repèrent facilement. Je vais y aller, moi. Dans le compound, je trouverai bien quelqu'un qui me parlera. Vous resterez cachés dans le bush.

— Je me souviens des lieux, dit Reg. Il y a une grange où on fait sécher le tabac. À un kilomètre de la ferme. Quand la nuit sera tombée, nous pourrons y aller. En attendant, nous resterons dans le bush, par ici.

— Cela me paraît une bonne idée, dit Malko. Fayette nous retrouvera à la grange.

Reg Whaley regardait autour de lui nerveusement. Quelques vautours tournaient très haut dans le ciel.

— Éloignons-nous de la route, conseilla-t-il. C'est l'heure où les premières patrouilles sortent. Dans le maïs, nous pourrons nous cacher facilement.

Fayette se remit debout avec une grimace de douleur. Sa fabuleuse poitrine pointait encore orgueilleusement à travers sa robe déchirée et sale. À la queue leu leu, ils s'enfoncèrent dans le bush, perpendiculairement à la route.

Malko marchait en tête, se demandant comment il allait résoudre son problème en apparence impossible. Seul contre l'armée et la police rhodésiennes, empêcher Bob Lenard d'aller assassiner Samora Machel.

Bob Lenard cligna des yeux devant la lumière éblouissante de l'aube et referma doucement la porte de l'appentis derrière lui. Apaisé et guilleret. Lisbeth avait été docile à souhait et il avait passé une excellente nuit. Il traversa le jardin de la ferme en sifflotant. Contournant un superbe massif de roses. Au-delà des barbelés de la double clôture électrifiée, le maïs s'étendait à perte de vue. Il allait

atteindre le patio lorsqu'une voix sèche le fit sursauter.

— Bob !

C'était la voix de Ted Collins. Le policier, torse nu, en short, pas rasé, sortait de sa chambre, le visage sévère. Bob Lenard s'arracha un sourire.

— Salut. Déjà levé ?

— D'où venez-vous ?

Au moment où Bob allait répondre, Lisbeth apparut derrière lui et se glissa craintivement entre les deux hommes. Le bref regard qu'elle jeta à Bob au passage était plus qu'éloquent. Ted Collins attendit qu'elle soit dans la cuisine pour dire d'un ton méprisant :

— Vous savez les risques que vous prenez !

Bob Lenard eut un soupir excédé.

— Oh, merde ! Vous m'avez pas engagé comme curé, non ? J'ai le droit de baiser. Ça me détend ! Vous aimeriez mieux que je me saoule la gueule ? Ça ne fait pas trembler les mains de baiser, vous comprenez ? Et je la baiserai encore ce soir. Parce qu'elle a un beau petit cul.

Ivre de rage, il suivit Lisbeth dans la cuisine. Ces Rhodésiens étaient impossibles. Ted Collins le fusilla du regard, maîtrisant sa rancœur. Il avait besoin du mercenaire. Ensuite...

Il n'était pas question que Bob Lenard puisse jamais raconter qui lui avait donné l'ordre de tuer Samora Machel. Dans un quart d'heure commençait le briefing final. Ted Collins retourna se raser. Lorsqu'il entra dans le salon, John Burger avait épinglé une grande carte d'état-major sur le mur. Bob Lenard s'était assis par terre, l'air boudeur, à côté du lieutenant mozambiquais. Ted Collins s'approcha de la carte et montra le point où se trouvait la ferme.

— Nous partirons d'ici demain matin. De façon à arriver sur le Zambèze une heure avant la cérémonie. En empruntant la nouvelle route. Un canot pneumatique nous attend ici. Bob et le lieutenant le prendront. Nous les attendrons sur place. La rive est couverte de végétation et il n'y a pas de problèmes. Le lieutenant connaît la piste qui conduit à Cabora Bassa, en faisant un détour par l'intérieur. Après l'action, ils reviendront par une autre piste qui suit ce parcours.

Son doigt montrait tous les points les uns après les autres.

John Burger écoutait avidement en buvant du scotch dans une tasse de thé. Il dit soudain :

— Et s'il rate son coup ?

Bob Lenard esquaissa un sourire sardonique.

— Je ne raterai pas, fit-il d'une voix pleine de défi. J'ai besoin d'argent.

On devait lui payer la récompense âprement disputée, 50 000 dollars américains après le meurtre. Ted Collins ignora l'interruption,

ne voulant pas envenimer la discussion.

— Nous emprunterons la voiture de John afin de passer inaperçus. Elle est connue de toutes les patrouilles.

Le lieutenant Mabika écoutait, tête baissée, jouant avec sa casquette de toile. Il serait seul avec Bob Lenard, de l'autre côté. S'ils se faisaient prendre, on les découperait en lamelles. Mais la profession de traître a parfois de menus désavantages.

— Pas de questions ? demanda Ted Collins.

Personne ne répondit. Bob partit dans sa chambre, sortit l'Anschütz de son étui et commença à le nettoyer soigneusement. Dans son métier, la moindre négligence pouvait tout faire échouer. Cette arme de précision était délicate comme une femme. On gratta à la porte. C'était Lisbeth avec du thé. Bob lui flatta la croupe, passant la main sous la jupe de cotonnade.

— Je viendrai encore te voir ce soir.

Lisbeth secoua la tête.

— No can do. Le boss a dit que je couchais au compound.

Bob Lenard jura entre ses dents. Encore un coup de Ted Collins ! Il attira la fille par la cuisse, les pupilles rétrécies de rage.

— Tu vas me dire où est ton foutu compound et je viendrai.

Lisbeth ne répondit pas. Un bruit de moteur détourna l'attention du mercenaire. Un avion léger passait au-dessus de la ferme. À très basse altitude. Il renvoya Lisbeth et reprit son nettoyage. Vingt minutes plus tard, il entendit du bruit, des éclats de voix et sortit de sa chambre voir ce qui se passait. Ted Collins discutait avec animation près de l'entrée, avec une jeune Blanche aux cheveux noirs tirés en arrière, très pâle, qui avait le bras droit en écharpe. Cela ne le concernait pas. Il rentra dans sa chambre, s'étendit sur son lit et se mit à rêver à ce qu'il ferait avec ses 50 000 dollars.

Daphné Price pouvait à peine parler tant la rage l'étouffait.

— Je vous dis qu'il va venir ici ! répéta-t-elle. Il est au courant du projet. Il paraît qu'il n'est pas passé en Zambie. Il faut le retrouver. Et le tuer.

La rage la faisait trembler. Ted eut un sourire rassurant.

— Je vais faire le nécessaire. Personne ne peut venir sans laissez-passer dans cette zone. Leur avion s'est peut-être écrasé. Mais s'il est là, nous le trouverons et nous le tuerons. Allez vous reposer.

Malgré son apparente sérénité, il était inquiet. L'agent des Américains avait déjà montré qu'il n'était pas facile à éliminer. Il se demanda s'il allait en parler à John Burger, puis conclut par la négative. Le fermier n'était pas assez sophistiqué pour ces subtilités.

Don Christie, arrivé avec Daphné Price, ferait l'affaire pour veiller au grain. Féroce et discrètement, la « Spécial Branch » disposait d'indicateurs parmi les Noirs employés dans les fermes et un Blanc inconnu ne pourrait pas passer inaperçu. Le problème étant de ne pas alerter les autres fermiers, afin de ne pas donner trop de publicité à l'opération.

— Il m'a passé les menottes dans le dos après m'avoir fait déshabiller. Il m'a dit qu'il allait faire pipi pour me donner le temps de réfléchir... Il est revenu et il m'a demandé si j'avais réfléchi. Je lui ai dit que je ne savais rien, que vous m'aviez vu au standard. Que cela m'amusait d'aller danser...

Fayette parlait d'une voix monocorde, sans regarder Malko. Reg Whaley se tenait un peu plus loin, surveillant la piste qui suivait le champ de maïs. Malko et Fayette allongés au milieu des hautes tiges, étaient totalement invisibles, même à quelques mètres. Ils se trouvaient à un kilomètre de la ferme Burger, après une marche épuisante dans le bush, sous le soleil torride. La peur au ventre.

— Il vous a... demanda Malko.

— Il a retroussé ses manches et mis un tablier de cuir, dit Fayette. Il y avait une baignoire. Il m'a passé une sangle autour du ventre et m'a fait basculer dedans. Il m'appuyait la tête dans l'eau, jusqu'à ce que je suffoque. Puis, il me tirait par les cheveux, en me donnant des coups de nerf de bœuf : « Qu'est-ce que disait Bob ? Comment tu l'as connu ? Pour qui travailles-tu ? » Cinq fois de suite. Je me suis évanouie... Le lendemain, ils ont essayé autre chose. Il y avait une corne de rhinocéros sur une table. On m'a fait asseoir. Puis ils me tiraient par les chevilles...

Elle se tut. Malko n'osa pas insister.

Fayette hâta le pas en arrivant à la hauteur de la clôture électrifiée derrière laquelle se cachait la ferme Burger. Elle dut s'écarter précipitamment du centre de la piste pour laisser passer un camion militaire chargé de soldats. Certains sifflèrent gaiement. Même en loques et pieds nus, Fayette était splendide. Elle aurait aimé passer ailleurs, mais c'était le seul chemin pour se rendre au compound. Et les Blancs ne se déplaçaient jamais à pied. Le soleil était en train de se coucher.

Elle les avait conduits, Malko et Reg, jusqu'à la grange où séchaient des centaines de feuilles de tabac. Ils s'étaient installés au

grenier, à l'abri des regards.

Sa visite au compound de la ferme Burger avait été fructueuse. Elle était tombée sur deux membres actifs de l'A.N.C. qui s'étaient mis à sa disposition. Lorsque Lisbeth était venue apporter ses affaires, ils l'avaient interceptée et fait parler. Ted Collins et le mercenaire étaient là. Ses deux compagnons blancs tiraient leurs conclusions. À tout hasard, elle avait volé un coupe-coupe dans le compound et l'avait accroché sous la longue tunique.

De nouveau, il y eut un bruit de moteur derrière elle. Une Land-Rover cette fois. Fayette s'arrêta sur le bas-côté de la piste pour la laisser passer, aperçut deux civils dedans. Elle n'eut pas le temps d'avoir peur. Le véhicule venait de freiner brutalement, se mettant en travers de la piste. Un homme en jaillit. Don Christie.

Le policier tenait une Uzi à la main. Il glissa dans la boue et s'étala en hurlant :

— He ! Kaffir !

Fayette eut un moment de panique viscérale. En un éclair elle revit le petit bureau, les coups, la baignoire, l'humiliation horrible de la corne de rhinocéros forcée dans son anus, au milieu des policiers rigolards. Don Christie n'avait pas eu le temps de se relever.

Retroussant sa longue jupe, la Noire prit son coupe-coupe et se rua en avant. La lame s'abattit sur le policier, au moment où il se relevait, ratant la tête, mais s'enfonçant dans sa clavicule. Il retomba dans le fossé, tandis qu'un flot de sang jaillissait de la blessure. Fayette tourna sur elle-même, folle de terreur. Le second policier était en train de se dégager de la Land-Rover. Elle ne pourrait pas s'échapper. Alors, elle eut une idée insensée. La porte de la ferme était à dix mètres. En les prenant par surprise, elle pourrait peut-être tuer tous les Blancs. Et surtout le mercenaire.

Elle bondit en avant, le coupe-coupe plein de sang à la main. Pénétra dans la ferme, contourna la Mercedes blanche, s'engouffra dans la galerie menant au salon et au patio. Décidée à tuer tout ce qu'elle rencontrerait.

John Burger remontait de son cellier, une bouteille de whisky à la main, quand il entendit des cris sur la piste qui longeait la ferme. Il allait voir lorsqu'une Noire surgit, les yeux hors de la tête, fonçant sur lui en brandissant un coupe-coupe plein de sang.

Ted Collins n'était pas là. Il avait été reconnaître le point de passage. Seul Bob Lenard dormait dans sa chambre, ainsi que Daphné Price. Le fermier eut un bon réflexe. À toute volée, il envoya la bouteille dans la direction de la Noire. Elle la frappa sur l'arête du nez,

se brisa, l'aspergeant d'alcool.

Aveuglée, à demi-assommée, Fayette s'arrêta net, porta la main à ses yeux. Elle vit dans un brouillard le fermier bondir vers le Fal qui se trouvait près du poste de radio. Il le saisit par le canon et abattit la crosse de toutes ses forces. Le visage de Fayette s'ouvrit en deux, comme un fruit mûr. Elle lâcha son coupe-coupe, porta les mains à son visage comme pour essayer d'arrêter le sang et tomba comme une masse. Sans un cri. John Burger s'approcha, demeura quelques secondes l'arme levée, puis la rabaissa, voyant que la Noire ne bougeait plus. Il allait lui loger une balle dans la tête quand il se ravisa. La peur qu'il avait eue commençait à s'effacer, faisant place à la rage. Dehors, il entendait des cris, un remue-ménage incroyable. Mais cela ne le concernait pas. Le sang commençait à inonder le ciment. Les yeux révoltés, Fayette râlait. Levant les yeux, John Burger rencontra le regard horrifié de Lisbeth.

— Tu connais cette vermine ? demanda-t-il.

Terrifiée, Lisbeth secoua négativement la tête, sans pouvoir articuler un mot. Le fermier lui jeta :

— Va chercher une corde. Et une serpillère.

Elle disparut, bousculant Bob Lenard qui émergeait de sa chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

John Burger remettait le Fal en place. L'odeur de whisky et de sang mélangés était écoeurante.

— Une terroriste ! fit-il ? On va lui donner une leçon.

Le mercenaire resta en arrêt devant la Noire étendue. Il venait de reconnaître Fayette. Que faisait-elle là ? Lisbeth surgit avec une longue corde. John Burger la lui arracha des mains. Rapidement, il en noua une extrémité autour des chevilles de Fayette. Il se releva et jeta à Bob :

— Aidez-moi !

À deux, ils la traînèrent jusque dans la véranda, face à la clôture électrique. Posément, John Burger retroussa ses manches. Heureux d'avoir une distraction qui le changerait du whisky. Il disparut et revint, balançant au bout du bras un gros fouet. Fayette continuait à saigner, son moignon de visage n'était plus qu'un océan rouge avec des bulles. Bob Lenard détourna la tête, avec une sérieuse envie de vomir. Il aurait bien voulu que Ted Collins soit là. John Burger prit son silence pour un acquiescement.

— J'en ai déjà puni un comme ça, dit-il. Après, nous l'avons laissé dehors pendant une semaine. Ça puait, mais les autres ont su.

Il leva le fouet et l'abattit sur la poitrine de Fayette arrachant une partie du haut. Fayette sursauta, roula sur elle-même, cherchant à se protéger. John Burger reprit son élan et cingla cette fois ses reins,

arrachant encore un morceau de tissu, découvrant un morceau de peau brune ; prenant son temps, soufflant entre chaque coup, visant les endroits les plus sensibles. La mèche de cuir épais, à chaque fois, pénétrant un peu plus, faisant éclater la peau, arrachant les derniers lambeaux de tissu. Fayette sursautait parfois comme une chenille coupée en deux.

Bob Lenard se versa un verre de scotch. Maudissant sa lâcheté.

Soudain, John Burger s'arrêta. La masse sanglante à ses pieds ne réagissait plus. Il se laissa tomber sur une chaise et hurla :

— Lisbeth !

Lorsque la jeune Noire apparut, il lui ordonna :

— Apporte un seau de vinaigre.

Lisbeth revint avec le seau, le fermier prit le fouet et trempa la longue mèche dedans, la laissant bien s'imbibber.

— C'est bon pour le cuir, ricana-t-il.

Il fit claquer le fouet, le brandit et l'abattit entre les jambes de la Noire.

Le hurlement inhumain de Fayette jaillit avec une seconde de retard.

De l'autre côté de la clôture électrifiée, plusieurs Noirs s'étaient agglutinés, observant avec horreur le supplice de Fayette. John Burger leva son fouet dans leur direction :

— Regardez bien, cria-t-il. Allez le dire à ceux qui l'ont envoyée. No bloody black is going to drive me out⁽³⁴⁾. Avec une énergie renouvelée il cingla le corps étendu. Fayette hurla. Derrière John Burger, surgit soudain Daphné Price réveillée par les cris. Le fermier ne la vit même pas. Bob Lenard s'approcha de la jeune femme et murmura :

— Miss, il faudrait l'arrêter. Cette fille est une terroriste venue de Salisbury.

Seulement alors, Daphné Price reconnut Fayette ! Elle se précipita arrêtant de sa main valide le bras du fermier.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Il ne faut pas la tuer. Elle doit parler.

John Burger se retourna et enfonça son manche de fouet dans l'estomac de Daphné Price.

— Young lady ; je sais ce que je fais avec ces vermines. Éloignez-vous.

Sans s'occuper de ses protestations, noyé dans son alcool, il recommença à cingler la masse sanglante et inerte. Même le vinaigre n'arrachait plus de gémissements à Fayette.

Malko examina avec soin l'immense champ de maïs qui s'étendait

tout autour de la grange au tabac. Personne en vue. Le plancher du grenier était imprégné de l'odeur de tabac qui finissait par monter à la tête. Les feuilles qui pendaient, bruissaient doucement dans le vent du crépuscule.

— Nous allons rester là ce soir, dit Malko. Nous attaquerons la ferme à l'aube. J'espère que Fayette aura appris des choses intéressantes.

Reg Whaley ne répondit pas ; recroquevillé sur lui-même, il essayait de ne pas penser à l'avenir. Au fond, il ne regrettait pas d'avoir abandonné son petit bureau. Au moins, il vivait. Il humait l'odeur du tabac.

— Au moins, on peut fumer ici, dit-il. Retrouvant son petit rire caustique.

La Rhodésie est un des plus importants producteurs de cigarettes du monde.

Malko vérifia les deux Weatherby 460.

— Reposons-nous, dit-il. Nous aurons besoin de toutes nos forces demain.

Ted Collins contemplait, horrifié, ce qui restait de Fayette. Il ne l'aurait pas reconnue. Un œil pendait au bout du nerf optique, toute la chair était éclatée. Le policier n'avait jamais vu un spectacle pareil. La Noire n'était pas venue seule. Il apostropha John Burger, le visage sévère :

— Vous n'auriez jamais dû la traiter ainsi ! Les terroristes doivent être remis à la « Spécial Branch ».

John Burger haussa les épaules, boudeur.

— Celle-là ne fera plus de mal.

Bob Lenard recula, dissimulant son dégoût. Le fermier était une ordure. Il avait hâte d'être revenu à Salisbury, d'avoir rempli sa mission. Il échangea un regard avec Ted Collins. Ce dernier s'approcha de lui :

— J'ai envoyé des patrouilles partout. Ils ne doivent pas être loin. Ne craignez rien. Mais ce soir, je vous interdis de sortir. Le Belge n'insista pas et rentra dans la maison.

John Burger fit demi-tour également. Il se sentait parfaitement en paix avec lui-même. L'effort de tuer lentement Fayette l'avait dessoufflé. Il ne remarqua même pas Lisbeth qui sortait de la cuisine et filait rejoindre son compound. Conformément aux ordres de Ted Collins.

Malko braqua la Weatherby vers le champ de maïs où il lui avait semblé entendre du bruit. Reg Whaley se tenait prêt lui aussi. Le doigt sur la détente. Le cœur battant follement. Il abaissa à temps le canon de son arme devant la petite silhouette noire qui venait de surgir du maïs. Une jeune Noire apeurée qui courut vers la grange au tabac. De l'intérieur elle appela d'une voix timide :

— Mister ! Mister !

Malko dégringola l'échelle, la Weatherby à la main. À l'expression bouleversée de la visiteuse il devina un drame. À mots entrecoupés Lisbeth raconta le supplice de Fayette, les coups de fouet. En revenant au compound, les deux membres de l'A.N.C. lui avaient conseillé d'aller avertir les amis de Fayette de ce qui s'était passé.

Malko avait un goût de cendre dans la bouche. Fayette avait bien rendez-vous avec la mort.

— Merci, dit-il.

Aussitôt, Lisbeth tourna les talons, plongea dans le maïs, disparut.

Reg et lui se regardèrent. Le journaliste eut son petit rire ironique.

— Super. Ils vont être sur notre dos, très vite.

— Nous les intercepterons sur la route demain, dit Malko. Il ne faut surtout pas rester ici.

Ils se glissèrent hors de la grange, directement dans le champ de maïs. Pendant une heure, ils marchèrent en direction de la route, guidés par Reg qui avait un étonnant sens de l'orientation. Ils avançaient le long d'une piste serpentant à travers le bush, lorsque cinq hommes en kaki surgirent soudain de terre, des armes à la main.

Malko vit les flammes jaunes, entendit les coups de feu crépiter. Il reflua précipitamment derrière un arbre. Reg s'affala, la face dans les herbes, touché aux hanches, aux cuisses et au bas-ventre sans avoir eu le temps de se servir de la Weatherby.

CHAPITRE XX

Malko demeura une fraction de seconde frappé de stupeur, tant l'attaque avait été brutale. À travers le bush, il apercevait le ruban goudronné de la route. Son doigt appuya automatiquement sur la détente de la Weatherby. La détonation claqua comme un coup de canon. Tout son corps fut ébranlé par le recul. Il vit une silhouette tomber, les autres refluer. Reg Whaley fut secoué d'un spasme qui le retourna sur le dos, puis resta immobile, râlant.

Une rafale claqua. Une balle ricocha en miaulant sur la culasse de la Weatherby. Malko quitta l'abri de son arbre, plongea dans un sentier de brousse. Il ignorait combien d'hommes se trouvaient en face de lui. Sa seule chance était de franchir la route et d'atteindre le bush beaucoup plus épais de l'autre côté. Encore une demi-heure et il ferait nuit. Il voulait faire monter une nouvelle cartouche dans le canon, n'y parvint pas et s'aperçut que la culasse de la Weatherby était bloquée. Rageusement, il jeta la carabine dans l'herbe à éléphant. Maintenant, tout ce qui lui restait, c'était le P. 38 pris à Daphné. L'arme à la main, il continua à avancer. Aperçut le ruban de goudron, entendit des cris excités derrière lui. Il franchit la route d'un coup, roula sur lui-même dans le bush, se releva et se mit à courir. Partagé entre la rage et le désespoir. Être venu de si loin pour rien. Il pensa à Reg Whaley et eut envie de pleurer. Le petit journaliste n'avait pas eu de chance. Malko imagina soudain son château, avec des candélabres allumés, de jolies femmes en robe du soir. À dix mille kilomètres de là. Un monde qu'il ne reverrait peut-être jamais.

Le visage griffé par les branches, il continuait à s'éloigner de la route. Sans savoir si on le poursuivait ou non.

Ils avaient les traits tirés et le regard fixe de ceux qui s'apprêtent à une épreuve difficile. Bob Lenard avait passé un pull de grosse laine sur sa tenue kaki. À sa ceinture il arborait une cartouchière. L'Anschütz se trouvait dans une housse de toile, soigneusement graissé. Le lieutenant Malika était presque de la couleur de son uniforme. John Burger était dessoûlé, mais avait encore les yeux

rouges. Seuls, Ted Collins et Daphné faisaient bonne figure. La jeune femme avait insisté pour participer à l'expédition. Étant donné ses liens avec Roy Golder, Ted Collins n'avait pas osé refuser.

Le policier de la « Spécial Branch » se baissa et ramassa deux carabines de gros calibre qu'il posa sur la table.

— Les deux hommes qui étaient parvenus jusqu'ici ne sont plus dangereux annonça-t-il. L'un a été tué et l'autre est en fuite. Désarmé. Ils ont été interceptés par la patrouille que j'avais lancée à leurs trousses hier soir.

Le salon de la ferme s'illumina. Le soleil se levait aussi brutalement que si l'on tirait un rideau. Il était six heures moins le quart. Ils finirent leur thé et, sans un mot se dirigèrent vers la Mercedes. John Burger prit le volant et Ted Collins s'assit à côté de lui. Les trois autres se tassèrent à l'arrière. Cinq minutes plus tard, ils roulaient lentement sur la piste défoncée menant à la route de la vallée du Zambèze.

— Je fais attention aux nids de poule ! avertit le fermier. C'est souvent dedans qu'ils mettent les mines.

Daphné Price sentait son cœur cogner contre ses côtes. Samora Machel devait avoir décollé de Maputo pour Cabora Bassa. La torture de Fayette l'avait profondément choquée. Elle détestait John Burger, mais il était des leurs. Elle se dit que c'était la guerre et que les guerres ne sont jamais belles. Elle se pencha vers Bob.

— Ça va ?

— Ça va, fit Bob.

Cela lui rappelait d'autres matins, où il était parti risquer sa vie. Dans sa poche, il avait mis une vieille patte de lapin sans laquelle il n'allait jamais au feu. Son fétiche. Il regrettait de ne pas avoir pu s'assouvir encore une fois avec Lisbeth. Dans son métier, il fallait vivre au jour le jour. Cela l'excitait de faire une action individuelle, qu'on reconnaisse enfin ses mérites.

Il pensait à Fayette. Au corps torturé qui lui avait donné tant de plaisir. « Dégueulasse, pensa-t-il ». Il aurait dû assommer ce fermier de merde. Ted Collins surveillait le bush. Il aurait préféré qu'on retrouve Malko. En plus, il serait obligé de faire un rapport pour Fayette. Ce genre d'exemple était mauvais pour les Noirs. Mais John Burger lui rendait trop de services pour qu'il puisse faire grand-chose contre lui. Peut-être une admonestation entre quatre yeux.

John Burger concentré sur sa conduite ne pensait pas.

Il était heureux de se payer ce bâtard de Samora Machel et aurait voulu qu'on lui rapporte sa tête. Ils ralentirent-pour tourner sur la route goudronnée. Daphné Price soupira, mondaine :

— Il va faire une journée splendide.

Une brume bleue recouvrait les montagnes de Mozambique de

l'autre côté du Zambèze. Le soleil commençait à se lever. John Burger engagea avec précautions la Mercedes dans les lacets de la descente. Au passage, garée dans un chemin creux, ils aperçurent un véhicule antimines haut perché sur ses drôles de pattes. Une des premières patrouilles du matin, pour neutraliser les mines posées durant la nuit.

Quelques minutes plus tard, John Burger aperçut dans le rétroviseur l'engin antimines lui aussi se dirigeait vers la vallée du Zambèze.

Repris par le sens du devoir, Ted Collins dit à John Burger :

— Laissez-le passer, ils doivent être pressés.

John Burger ralentit et se serra sur la droite. L'engin arriva à leur hauteur. À l'avant, on ne voyait que la colonne de direction émergeant du blindage et le moteur. Sur ce modèle, le conducteur se trouvait derrière, dans une espèce de baignoire blindée avec six autres soldats. Deux étroits hublots permettaient la conduite.

John Burger jura soudain. L'engin, au lieu de les doubler, se maintenait à leur hauteur. Puis, avec horreur, le conducteur de la Mercedes vit la baignoire d'acier se rabattre sur lui. Instinctivement, il donna un coup de volant à droite, sortant du macadam, faisant jaillir des pierres sous ses roues droites qui frôlaient le précipice.

— L'enculé ! Il est dingue !

Malko poussa la pédale d'embrayage à fond et enclencha la première vitesse. L'engin était un veau tant qu'il n'avait pas pris de la vitesse. La Mercedes devait déjà avoir cent mètres d'avance ! Enfin, le moteur rugit et il démarra pour de bon, surgit sur la route, à temps pour voir la coque blanche disparaître dans un virage. Il fallait qu'il la rattrape avant la fin de la descente pour mettre son plan à exécution. Il accéléra, passa la seconde, puis la troisième, atteignant 45 à l'heure. Le maximum. L'engin antimines n'était pas fait pour disputer Le Mans...

Au bout de quatre virages, cramponné au lourd volant, manquant sortir de la route à chaque virage, il eut rattrapé la Mercedes. Il s'offrit alors quelques secondes de répit. Il n'avait pas dormi un seul instant mais ne sentait plus sa fatigue. Après l'embuscade il s'était terré dans un coin du bush. Presque jusqu'au lever du jour. Cherchant désespérément une idée. Il avait mis son plan au point, en se souvenant du camp qu'ils avaient survolé la veille à l'aube. Grâce à sa mémoire étonnante, Malko n'avait pas trop de mal à le retrouver. Il y était arrivé avec les premiers rayons de soleil, les terroristes n'attaquant jamais à l'aube, la surveillance était relâchée. Dissimulé dans les fourrés en face d'un petit poste à essence, Malko avait attendu

qu'un soldat mette un engin en route et aille faire le plein. Le conducteur avait sauté à terre pour donner un bon au pompiste. Le temps pour Malko de se ruer à travers la route et de sauter dans l'engin. Malko avait eu de la chance. Le moteur avait démarré au quart de tour. Il était parti en arrachant le tuyau de la pompe. Avant que le soldat ne donne l'alerte, il avait deux kilomètres d'avance...

Cela se passait une demi-heure plus tôt. Quand on le retrouverait, il serait trop tard.

Profitant d'une petite ligne droite, il accéléra : son plan était simple. Pousser la Mercedes dans le ravin. Et si cela ne suffisait pas, il l'écraserait avec son engin. En ce moment il ne pensait plus à sa propre vie, mais à Fayette, à Reg. Et à Ed Skeetie.

Il tourna la tête au moment où il arrivait à la hauteur de la voiture blanche et donna un violent coup de volant. Mais le conducteur eut le réflexe d'accélérer, filant devant lui, échappant au ravin.

Ivre de rage, Malko réalisa que, prévenus, ses adversaires allaient lui échapper. La Mercedes était deux fois plus rapide que son engin.

— Goddam son of a bitch ! The bastard !

Ted Collins jurait comme un sapeur. Il prit son Uzi à ses pieds et envoya une rafale dans la lunette arrière, la brisant. L'engin était juste derrière eux, à trois mètres, avec son nez camus et ses grosses roues. Le policier visa et lâcha une seconde rafale. Les balles ricochèrent sur le blindage incliné. Il tira encore, vidant son chargeur. En vain. La mitraillette n'était pas assez précise pour toucher les hublots. Tassés sur la banquette, les trois occupants de l'arrière essayaient de ne pas gêner son tir.

— Bon Dieu, et on n'a même pas la radio !

Bob Lenard se redressa et sortit l'Anschütz de sa housse. Il fit monter une balle dans le canon et essaya de coller son œil à la lunette.

Mais la Mercedes tanguait trop dans les virages. Il était incapable de viser.

— Ça ne fait rien, cria Burger, on va les semer !

Soudain, il y eut un bruit bizarre à l'arrière, puis la Mercedes se mit à tanguer encore plus, le volant à vibrer. John Burger poussa un effroyable juron.

— On a crevé !

Ils avaient dû heurter une pierre coupante sur le bas-côté lorsque l'engin les avait poussés. Implacablement l'engin blindé se rapprochait. Pour les jeter dans le ravin. S'il accélérait, il déjanterait.

— Prenez de l'avance, cria Bob Lenard, je vais tirer quand nous serons arrêtés.

— Vous êtes sûr de toucher le hublot ? demanda Ted Collins.

Le Belge haussa les épaules.

— Ne dites pas de conneries !

La Mercedes se mit à vibrer de plus en plus, prenant une centaine de mètres d'avance dans une ligne droite. Bob Lenard s'était allongé à demi sur la banquette arrière, comprimant Daphné Price et avait posé le canon de l'arme sur la lunette arrière.

— Maintenant ! dit-il. Stop !

John Burger écrasa le frein ; la Mercedes fit un demi-tête à queue et s'immobilisa au bord du ravin sur le bas-côté. Bob avait déjà l'œil collé à la lunette. Il vit grossir le hublot rectangulaire, bloqua sa respiration, caressa la détente. Il distinguait le visage du conducteur comme s'il se trouvait à dix centimètres de lui.

— Vite, bon sang ! cria Ted Collins.

La détonation fit tressauter tout le monde. L'engin continuait à avancer vers eux, à cinquante à l'heure.

Daphné Price poussa un cri étranglé.

— My God !

Bob Lenard n'eut pas le temps de recharger. L'engin blindé était sur eux. L'avant s'enfonça comme un coin dans la Mercedes, la projetant dans le ravin, selon le principe de la boule de billard. Le fusil à lunette jaillit hors de la vitre arrière. L'énorme engin stoppa net au bord du ravin. La Mercedes culbuta le long de la pente, heurtant un arbre, roulant sur elle-même et s'arrêta à cinquante mètres en contrebas. Il y eut une explosion sourde et une flamme jaillit de l'arrière.

Malko sauta à terre. Il s'était baissé une fraction de seconde avant que la balle ne brise le hublot et avait dirigé la fin de la course à l'aveuglette. Le monstre ronflait encore près de lui. Il courut sur le talus et ramassa le fusil à lunette. Enfin, il avait une arme.

Un bruit de moteur lui fit lever la tête. Il aperçut à travers les nuages un petit avion. Le Cessna ! Le pilote venait le chercher comme promis.

L'Anschütz à la main, il s'avança vers le talus. Il se sentait froid comme un serpent, déshumanisé. Collant son œil à la lunette il dirigea l'arme vers la voiture, cadrant John Burger qui rampait hors des flammes, il visa soigneusement.

Le « craac » de la grosse carabine se répercuta dans le bush. Soudain, il n'y eut plus qu'une tache rouge à la place de la tête du fermier, qui resta immobile, face contre terre, les jambes encore dans la voiture.

Malko maintint son arme vers l'avant. Ted Collins était effondré, inerte contre le tableau de bord et les flammes commençaient à le lécher. Malko ignorait s'il était mort ou vivant. Il réarma et tira le

second coup, vit la balle pénétrer dans la mâchoire et arracher la moitié de la tête du policier. Il ne voyait plus Bob Lenard. Soudain il l'aperçut loin de la voiture. Tête baissée, coudes au corps, il courait à toutes jambes avec l'énergie du désespoir, comme un homme affolé qui essaye de remonter un tapis roulant. Malko visa. La balle atteignit le Belge sur le côté gauche, juste en dessous de l'aisselle.

Il s'affala à un mètre d'un gros arbre et son corps disparut dans les hautes herbes à éléphant.

La Mercedes brûlait avec des flammes noires. Le corps de l'officier mozambiquais était resté à l'intérieur.

Malko repéra alors Daphné Price. Elle montait vers lui le long de la pente raide, un pistolet dans la main droite. Il la cadra dans la lunette, et elle le vit. Il restait une cartouche dans l'Anschütz. Il distingua la lueur de défi dans les yeux noirs, les lèvres serrées, la bouche ouverte sur une injure. Elle ne chercha pas à s'abriter ou à fuir, elle ne ralentit pas.

Malko garda le doigt sur la détente sans appuyer. Comme les héros de la « Shangani Patrol » Daphné Price défiait la mort. Il abaissa l'Anschütz. Il n'avait jamais aimé tirer sur une femme et Daphné Price, malgré Ed Skeetie, venait de gagner sa vie. Il jeta le fusil à terre au moment où le Cessna passait au-dessus de lui en battant des ailes.

Loin derrière lui, au sommet de la colline, apparut un véhicule blindé semblable au sien. C'était un pari intéressant de savoir si on allait le rattraper avant qu'il n'atteigne le Cessna.

Le genre de pari qu'il aimait. Lorsque Daphné Price arriva à la route, Malko avait disparu depuis longtemps dans le virage. Il courait de toute la vitesse de ses jambes sur l'asphalte déjà brûlant vers la vallée du Zambèze.

Le Cessna était en train de perdre de l'altitude pour se poser.

Très loin, la masse blanche du barrage de Cabora Bassa brillait dans le soleil levant.

- {1} Vous l'avez raté !
- {2} Sale travail, n'est-ce pas ?
- {3} Vœux pieux.
- {4} Mon pote.
- {5} Terroristes.
- {6} Enquête.
- {7} Pensez à la Sécurité, n'en parlez pas.
- {8} Terroristes.
- {9} African National Council.
- {10} Connerie !
- {11} Bureau of Staat Security. Services secrets sud-africains.
- {12} Je l'ai fait.
- {13} Offre-moi une bière, Bwana !
- {14} Fait trop chaud ici. Tu viens avec moi à Harari ?
- {15} Le bar est fermé. Vous ne pouvez pas entrer avec cette dame. Elle n'est pas à l'hôtel.
- {16} Fils de pute. Donne-moi de l'argent.
- {17} Cette ville est un bureau d'information pour terroristes.
- {18} Contractuels.
- {19} Défaitiste.
- {20} Police Urban Terrorist Unit.
- {21} Bougnoules.
- {22} Je veux votre queue.
- {23} Traquenard.
- {24} « Danger » en matabele.
- {25} Ont le cerveau liquéfié
- {26} Fils de ma pute...
- {27} Debout, vermine.
- {28} Dieu est avec nous, Ted.
- {29} Les salauds ! Bon Dieu d'enculés de salauds !
- {30} Ramasseur de coton.
- {31} Même si nous sommes les passagers du Titanic, nous coulerons en beauté !
- {32} C'est assez dangereux, vous savez.
- {33} Il s'en est fallu d'un poil.
- {34} Aucun sale Noir ne me chassera de ce pays.